BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
B
56
NAPOLI

C.ª L.ª G G. 4

XIII.
B
56

DISCOURS

SUR

DIVERS SUJETS

DE RELIGION

ET DE MORALE.

DISCOURS

SUR

DIVERS SUJETS

DE RELIGION

ET DE MORALE,

Par M. l'Abbé ASSELIN, *ancien Vicaire-Général de Glandèves.*

TOME SECOND.

B. R. NEAPOLIS

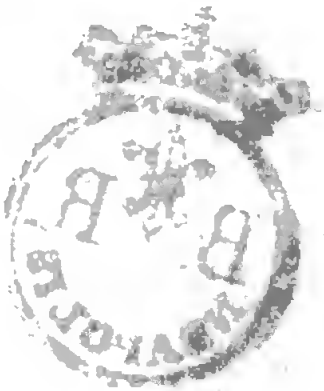
A PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, n°. 13.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Bibliothèque Nationale



DISCOURS
SUR DIVERS SUJETS
DE RELIGION
ET DE MORALE.

DISCOURS
Sur la facilité du Salut.

Trepidaverunt timore, ubi non erat timor.

Ils ont craint, où il n'y avoit aucun sujet de craindre.

Au Pſeaume 32.

QUELLE eſt donc cette foibleſſe, qui dans les voies du ſalut, s'arrête à la vue des difficultés, s'excuſe toujours ſur des raiſons de fragilité & d'impuiſ-

ſance, & dans les routes qui doivent nous conduire au ſouverain bonheur, ne voit que les obſtacles, & jamais les moyens? Remontons à la ſource, & nous remarquerons qu'on n'eſt ſi foible & ſi languiſſant pour la vertu, que parce qu'on s'eſt laiſſé affoiblir & dominer par ſes paſſions; que cette impuiſſance prétendue pour le bien, eſt celle d'un cœur qui n'eſt incrédule ſur les moyens du ſalut, que parce que le ſalut même exige une vie pure & fervente dont la ſeule idée effraie ſa molleſſe; d'un cœur incapable de s'élever juſqu'aux biens inviſibles, & qui ne fait rien pour la vérité, parce qu'il fait tout pour la vanité; d'un cœur, en un mot, dont la foibleſſe volontaire eſt une ſecrète apoſtaſie, l'impuiſſance un vain prétexte, l'excuſe un nouveau crime. Mais voici, mes frères, une vérité inconteſtable; c'eſt qu'un Dieu vous offre ſes récompenſes, & vous invite à les mériter: Luc. c. 6. *Merces*; c'eſt que le bonheur qu'il vous

propoſe, eſt ſi peu au-deſſus de vos forces, qu'il en parle comme d'un bien qui vous eſt propre, & dont vous pouvez vous aſſurer la jouiſſance : *Merces veſtra ;* c'eſt qu'en faiſant de ce bonheur l'objet de votre eſpoir, il prétend que cette vue vous anime & vous conſole : *Gaudete.* Oui, Chrétiens, ce que nous pouvons eſpérer, ſuppoſe néceſſairement ce que nous pouvons faire, & appelés à la poſſeſſion du Souverain Bien, nous avons tout ce qu'il faut pour l'obtenir; un cœur que Dieu n'a créé que pour ce bonheur infini; la grace qui nous fournit tous les ſecours néceſſaires, pour remplir notre deſtination; la fidélité d'un Dieu à ſa parole & ſa bonté, qui nous répondent de l'utilité de nos efforts; l'exemple des ſaints qui encourage notre foibleſſe, ou confond notre lacheté. Quatre réflexions qui vont partager ce Diſcours, où mon deſſein eſt de vous prouver la facilité du Salut. Avant de commencer, implo-

Ibidem.

Ibidem.

rons les lumières de l'Eſprit-Saint par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

Premiére Réflexion.

L'homme eſt créé pour le Souverain Bien, & s'il eſt attentif à une deſtination ſi auguſte, il trouve dans le fond même de ſon être, une reſſource pour s'élever juſqu'à Dieu. Rentrons au-dedans de nous-mêmes, qu'éprouvons-nous ? Ce déſir d'être heureux, qui toujours en mouvement, & jamais ſatisfait, nous avertit de notre grandeur, & nous défend de nous avilir. Serons-nous toujours indociles à cette voix intérieure ? De vains objets nous occupent, & nous paſſionnent ; nous leur donnons un prix que la raiſon même déſavoue ; notre cœur ſe dégrade, & ce cœur qu'un ſentiment intime rappelle ſans ceſſe vers l'Infini, rampe ſur la terre, & ſe nourrit dans la pouſſiére. Quelle eſt notre erreur, & notre

ſtupidité ! Ne comprendrons-nous jamais, que nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; que nous habitons un lieu de paſſage & d'exil ? Apprenez, mon cher Auditeur, apprenez ce que vous êtes dans ce monde viſible ; connoiſſez la fin pour laquelle Dieu vous y a placé, & réglez vos ſentimens & vos actions ſur vos deſtinées. Qui êtes-vous ? Un voyageur qui traverſe rapidement une terre étrangère, pour arriver au terme ; un citoyen qui tend vers ſa patrie ; un enfant qui retourne à ſon père. Il doit donc vous être auſſi naturel, d'aſpirer à l'heureuſe éternité, de mépriſer ce qui vous en détourne, qu'il l'eſt à un voyageur, de laiſſer ſur ſa route ce qui ne peut que l'amuſer, l'embarraſſer ; auſſi naturel, de ſoupirer pour le Ciel & les biens immortels, qu'il l'eſt à un citoyen, de vouloir rentrer dans ſes poſſeſſions, ſe réunir à ſes amis, à ſes proches ; auſſi naturel, de vous porter vers Dieu par le plus

empreſſé de tous les déſirs, qu'il l'eſt à un enfant, de redemander par ſes larmes le ſein paternel dont il ſe voit ſéparé. Ne dites donc plus, lorſque nous vous reprochons votre attachement aux choſes de la terre, aux objets de la vanité, ne dites plus que vous avez un cœur, qu'il eſt fait pour aimer. Vous avez un cœur ? Mais, ingrat, de qui le tenez-vous, & ſi l'ingratitude pouvoit raiſonner, ne diriez-vous pas, ce cœur eſt l'ouvrage du Dieu Créateur; il ſe doit donc tout entier à l'Auteur de ſon être. Il eſt né tendre & ardent; qui l'excuſera donc, s'il eſt indifférent pour Dieu ? Quoi ! il eſt fait pour aimer, & il ſeroit ſans mouvement pour celui qui l'a fait capable d'aimer ? Il ne pourroit s'unir au ſouverain Bien, ce cœur qui ſe porte avec tant d'activité vers un bien périſſable, ce cœur qui tant de fois s'eſt fait honneur auprès d'une vaine idole, d'être ſenſible juſqu'au tranſport, fidèle juſqu'au tombeau, paſſionné juſ-

qu'à la fureur ? Ignorez-vous donc, que le Seigneur n'avoit mis en vous cette vivacité de ſentiment, que pour vous attirer plus fortement à lui, & s'aſſurer, pour ainſi dire, de vous-même; que cette chaleur de l'ame étoit dans ſes deſſeins une reſſource de plus pour la vertu; que dans cette diſpoſition d'un cœur porté par ſa nature à ſe donner ſans réſerve, il avoit déſigné toute l'étendue d'un attachement dont il vous demandoit l'hommage; qu'il avoit tracé dans le caractère d'une ame ſenſible, tout le mérite & toute la perfection d'une ame Chrétienne; & peut-on trop vous le dire, ſi déja vous ne vous l'êtes dit à vous-même, qu'avec un cœur tel que le vôtre, vous deviez être un prodige de reconnoiſſance & d'amour, & non pas un monſtre d'ingratitude & d'inſenſibilité ? Mais du moins, que vos fautes vous inſtruiſent; reconnoiſſez dans ce que vous avez fait pour le monde, tout ce qu'un

Dieu pouvoit attendre de l'aſſiduité & de la ferveur de vos ſentimens, & que l'abus même d'un cœur emporté par ſes paſſions, & qui a tout oſé pour les ſatisfaire, vous apprenne avec quelle force & quelle activité il pouvoit s'élever vers le centre & l'auteur de tout bien. Cœur d'autant plus coupable, & c'eſt la réflexion d'Auguſtin, qui l'avoit éprouvé lui-même, cœur d'autant plus coupable, que ſes remords l'avertiſſent de ſon erreur, & qu'en s'éloignant de ſa fin dernière, il trouve ſon ſupplice dans ſon déréglement, ſon malheur dans ſon crime. C'eſt à vous-même, mon cher Auditeur, & à votre conſcience que j'en appelle. Depuis le moment où vous avez abandonné le Seigneur, pour errer dans les voies de vos paſſions, que vous diſent ces agitations éternelles, où cherchant toujours à vous fixer, vous ne vous fixez jamais; ces pourſuites laborieuſes, où voulant ſaiſir le bonheur vous ne trouvez qu'un fantôme qui vous

échappe, qu'une ombre qui diſparoît; ces attachemens ſtériles, où épris d'une idole de chair, & rendu à vous-même dans des momens plus calmes, vous ſentez ſi bien qu'elle n'eſt pas faite pour vous, que vous n'étiez pas fait pour elle ? Ainſi, nos paſſions injuſtes, ô mon Dieu, vous vengent de notre infidélité, en ſe tournant contre nous; ainſi l'impuiſſance des objets créés, & le vuide où ils nous laiſſent, deviennent une démonſtration ſenſible de ce qu'il y a de grand & de divin dans le cœur de l'homme. Il veut le bonheur, il le cherche dans de vaines ſatisfactions, & le bonheur échappe à ſes déſirs; le fond de ſa nature eſt donc pour un objet infini. Il ſe tourmente, il s'agite; il n'eſt donc pas à ſa place. Le Conquérant de l'Aſie traverſe avec rapidité de l'aigle les Provinces & les Royaumes. Il paroît, il triomphe, il voit tout à ſes pieds; & chargé des dépouilles des nations vaincues, aſſis ſur les débris

des Trônes, il ſe plaint, il ſoupire. Les ſuccès irritent l'ambition qui le dévore ; & à ce cœur inſatiable, un monde ne ſuffit pas. Cet exemple, tout profane qu'il eſt, peut nous inſtruire ; il nous rappelle cette vérité trop ſouvent oubliée : Tout ce qui tient de la terre, eſt trop vil pour le cœur de l'homme.

Telle eſt ſa dignité naturelle ; il conſerve au milieu des foibleſſes qui l'humilient, ce caractère de grandeur qui le rend ſupérieur aux objets périſſables. Mais que ſera-ce, ſi nous y ajoutons ce ſentiment auguſte, gravé par les mains de la Religion ? Quelle facilité pour lui, de s'élever au-deſſus des ſens, & d'agir ſelon toute l'étendue de ſes eſpérances ! En effet, que nous dit la grace de notre régénération, ce nouvel être qui met en nous l'empreinte de la Divinité, ce précieux titre de notre adoption qui nous donne droit d'appeller Dieu notre père ? Que nous dit ce

gémiſſement ineffable de l'Eſprit-Saint, qui prie en nous, & pour nous ? Eſprit de charité, avec quel amour il demande pour les enfans de la nouvelle alliance, cette pureté de déſirs, qui ne cherche que Dieu ; cette vie intérieure & ſurnaturelle, qui nous unit à Dieu ; cette immortalité glorieuſe, qui nous aſſure la poſſeſſion d'un Dieu ! *Secundùm Deum poſtulat pro Sanctis.* Ame chrétienne, ſi pour remplir votre deſtination, vous devez triompher du monde & de la chair, n'avez-vous pas reçu de l'Eſprit conſécrateur, cette onction ſainte qui vous a donné la force de les vaincre ? Si pour être digne de vous-même, vous devez renoncer à des amuſemens qui vous dégradent, la Religion, en vous marquant de ſon ſceau, n'a-t-elle pas ennobli vos penchans ? Homme élevé à la qualité d'enfant de Dieu, deſtiné à partager ſa gloire & ſon bonheur, quelles conſidérations plus puiſſantes, pour t'enlever à la terre,

Rom. c. 8.

enflammer tes déſirs ! & le Dieu de ton eſpérance, ingrat, ne ſera-t-il jamais le Dieu de ton cœur ?

Ah ! mes frères, Iſraël dans une terre d'exil, n'eſt occupé que du ſouvenir de la patrie dont ſa captivité le ſépare. Eloigné de la cité ſainte, il y porte ſes regards ; ſon cœur s'attendrit, & ſoupire. Le vainqueur qui l'aſſervit lui demande les Hymnes de Sion, les Cantiques du Seigneur. Hélas ! répond le peuple captif, eſt-il pour nous d'autre partage, que le gémiſſement, ou le ſilence ? Nos inſtrumens, triſtement ſuſpendus, vous peignent la douleur profonde dont nos cœurs ſont pénétrés. Aſſis ſur les bords du fleuve de Babylone, nous arroſons de nos larmes ces rives étrangères. O Temple ! ô Sion ! que mes mains reſtent immobiles, que ma langue ſe déſsèche, ſi vous n'êtes pas le ſujet de mes chants & l'unique objet de mes vœux : *Oblivioni detur dextera mea, adhæreat lingua mea*

Pſalm. 136.

faucibus meis, ſi non propoſuero Jeruſalem in principio lætitiæ meæ.

Iſrael captif, eſt une image du Chrétien exilé dans cette vallée de larmes, & ſon empreſſement pour revoir le ſéjour de ſes pères, nous apprend avec quelle ardeur nous devons ſoupirer pour la céleſte patrie. Eh ! que voyons-nous dans ce monde matériel, qui ne doive ſervir à en détacher nos cœurs ? Au milieu des pièges & des maux qui nous environnent, ne ſommes-nous pas aſſez malheureux, pour devenir des hommes de foi, des hommes de l'éternité ? Cette terre de proſcription ne porte-t-elle pas aſſez de ronces & d'épines ; l'aſtre qui luit ſur nous, n'éclaire-t-il pas aſſez de crimes & d'horreurs, pour nous faire déſirer cette nouvelle terre, & ces nouveaux Cieux, où habitent la juſtice & la paix ? Homme Chrétien, lève enfin la tête. Contemple ce palais magnifique, qu'habite ton Dieu & ton Père, & que tu dois habiter

avec lui. Idée ſublime & touchante ! Que produit-elle dans le cœur du Roi Prophète ? Mille déſirs enflammés de s'élancer vers le Dieu qu'il adore. Dans le cœur de Paul ? Le dégoût de cette vie paſſagère, une ardeur impatiente de ſe voir affranchi de cette chair corruptible. Dans les nôtres ? Peut-être quelques déſirs, mais déſirs vagues & ſtériles, qui nous laiſſent avec les mêmes penchans, & le même attachement pour le monde. Nos penſées & nos ſentimens n'ont rien que de terreſtre & d'humain ; nous aimons cette terre de banniſſement que nous devrions tremper de nos larmes ; & un ſéjour où l'on ne devroit entendre que les accens de la douleur, retentit du bruit orageux des paſſions, & des cris tumultueux de notre ambition, de notre cupidité. Connoiſſons-nous d'autre grandeur, que d'acquérir un vain nom, & des titres qui doivent périr, tandis que nous négligeons une ame immortelle ; d'autre

intérêt, que d'aggrandir un coin de notre exil, de nous diſputer, de nous arracher les uns aux autres quelques grains de pouſſière; d'autre amuſement, que de cueillir quelques fleurs qui croiſſent ſur le bord des abymes & des précipices ? Ne ſommes-nous donc ſur la terre, ô mon Dieu, que pour vous oublier, & nous avilir ? Eſt-ce donc là ce cœur, que vous avez fait ſi grand, ſi vaſte, & qui nous offre dans cette eſpèce d'immenſité une image de vous-même ? Mondains, vous lui donnez pour aliment des objets périſſables, & vous croyez le raſſaſier, vous vous trompez. Ce cœur eſt un feu qui dévore tout, & qui ſe nourrit de Dieu ſeul.

Dirons-nous encore que ce cœur eſt trop foible pour s'élever juſqu'aux biens inviſibles, & prétexterons-nous cette prétendue foibleſſe, pour excuſer notre indolence dans les voies du ſalut ? Mais je l'ai déja obſervé; ce cœur eſt foible, parce qu'il s'eſt amolli

ſous l'empire des ſens ; parce que les paſſions l'ont énervé ; parce qu'il a perdu dans l'eſclavage du vice, cette dignité, cette énergie, qui le rend capable des plus grandes choſes. Rendons-lui ſa pureté, nous lui rendrons ſa liberté ; il reprendra ſon eſſor, & il agira ſelon toute la force des motifs que la Religion lui préſente. Cœur noble, généreux, ſupérieur à tous les objets créés, il s'unira à ſon auguſte principe, & dans ce degré d'élévation, il offrira des ſentimens, des vertus, des ſacrifices dignes de lui, & du Dieu qui l'anime.

Première réflexion ; l'inclination naturelle de nos cœurs pour le ſouverain Bien, fortifiée & perfectionnée par la Religion, eſt un moyen de nous unir à Dieu. Ajoutons à cette première reſſource, le ſecours de la grace ; & pour vous convaincre de cette ſeconde vérité, je ne vous demande qu'un peu de retour & d'attention ſur vous-mêmes?

SECONDE RÉFLEXION.

Je n'ignore pas ce prétexte ſi commun, prétexte ſuggéré par l'eſprit d'erreur, ou par des paſſions qui cherchent toujours une excuſe dans leur déſordre : la grace nous manque, la grace nous a manqué. Mais vous qui tenez ce langage, ſouffrez que je vous interroge.

Si la grace prévient l'homme, l'éclaire & l'inſpire, rappellez le don de la Foi, une éducation chrétienne, les lumières les plus vives, tous ces traits de Providence ſur vos premières années, dont tous les momens ont été marqués par autant de bienfaits ; & vous dites que la grace vous a manqué ?

Si la grace aide la volonté, l'excite & la fortifie, en combien d'occaſions avez-vous éprouvé cette force, cette onction divine, qui affoibliſſoit en vous le règne du monde & des paſſions, augmentoit l'attrait des vertus, & diſ-

poſoit votre cœur aux plus grands ſacrifices ! Dans les différens aſſauts que vous a livrés l'Eſprit tentateur, n'avez-vous pas ſenti une main inviſible qui vous arrêtoit ſur le penchant du précipice ? N'avez-vous pas reçu d'en haut ces ſecours déciſifs, qui ſont venus à l'appui de votre fragilité, qui vous ont fait comprendre qu'au milieu du péril, & dans les ſituations les plus critiques, quand on veut combattre, on eſt toujours sûr de vaincre ; & vous dites que la grace vous a manqué ?

Si la grace preſſe le pécheur, & multiplie les inſtances, que d'avertiſſemens réitérés ! que de ſollicitations vives & touchantes ! & combien a-t-il fallu de réſiſtances & d'infidélités pour vous en défendre ! Rappellez tous les obſtacles que Dieu vous a ſuſcités dans vos égaremens, & les réflexions ſalutaires que ces obſtacles ont fait naître ; ſon aſſiduité à vous pourſuivre, ce déſir paſſionné, ſi j'oſe le dire, de poſ-

ſéder votre cœur, de vous donner le ſien; & vous dites que la grace vous a manqué?

Que dirai-je encore, & qu'ajouterai-je à ce détail? Je vois le Ciel attentif à diriger toutes vos démarches; un rayon de lumière attaché, pour ainſi dire, à toutes vos voies, vous tracer la route des vertus, éclairer tous vos pas. Rendez gloire à Dieu, & répondez-moi. Vous êtes-vous permis un ſeul égarement, dont il ne vous ait fait appercevoir le danger? Que ne vous diſoit-il pas au fond du cœur, pour vous épargner la honte dont vous alliez vous couvrir? Avez-vous fait une ſeule chûte, dont il ne vous ait repris avec cette voix paternelle, qui vous promettoit le pardon, en vous preſcrivant les moyens de le mériter? Eſt-il dans le cours de votre vie, de ſituation qui n'ait eu ſa reſſource & ſa grace particulière, de moyen de ſalut qui ne vous ait été préſenté, prodigué; & vous

dites que la grace vous a manqué? Ah! dites plutôt que votre lâcheté a rendu ſon opération inutile. Dites que de fauſſes douceurs, de criminelles douceurs, lui ont diſputé l'empire de votre cœur. Dites, qu'il vous en auroit trop coûté, pour déranger le plan d'une vie tiède & impénitente. Dites, que vous voulez une grace qui vous ſanctifie, ſans vous conſulter; qui briſe vos chaînes, ſans vous entendre ſoupirer; qui vous faſſe vaincre ſans effort, triompher ſans mérite; une grace, qui ne trouvant en vous que des inclinations mondaines, des goûts profanes, des mœurs corrompues, vous transforme en un inſtant, & vous faſſe paſſer de l'abyme de l'égarement au faîte de la ſainteté. Etrange illuſion. Quoi! vous n'êtes qu'un homme de boue, & vous voulez être enlevé ſur un char de feu comme le Prophète? Non, Chrétiens, vous pouvez mériter le ſouverain bonheur, je le ſais, & c'eſt la vérité que

je vous annonce dans ce Diſcours ; mais ſi vous devez mériter ce bonheur, le mérite ſuppoſe du travail & des efforts : *Contendite intrare.* La grace adoucit la peine, elle n'en diſpenſe pas. Les forces qu'elle nous communique pour terraſſer nos ennemis, doivent ſervir en même-tems à triompher de notre indolence & de notre lâcheté. Si elle nous donne la facilité de vaincre, elle veut que nous ayons le mérite du combat. Elle a tout ce qu'il faut pour nous ſauver ; mais nous avons par elle, & avec elle, tout ce qu'il faut pour la ſeconder : *Gratia Dei mecum.* N'accuſez donc plus la grace de vous manquer ; mais tournez vos reproches contre vous-mêmes. Auguſtin, dans ſes déſordres, étoit de meilleure foi que vous ; il ne ſe rejettoit pas ſur le défaut de la grace, pour excuſer la foibleſſe qui le tenoit aſſervi ſous l'empire du péché ; il l'attribuoit au déréglement de ſa volonté ; il en trouvoit le principe dans ces at-

Luc. c. 13.

1. Cor. c. 15.

tachemens criminels, dont la honte troubloit ſa raiſon, & dont la douceur le captivoit encore; dans ces liens volontaires, dont la conſcience lui faiſoit un crime, & ſon cœur une malheureuſe néceſſité; dans ces chaînes, dont il ſentoit tout le poids, & dont il eût voulu être affranchi, mais par une main étrangere, & ſans y toucher lui-même: *Suſpirabam ligatus ferreâ meâ voluntate.* Avouons-le, mes frères, & ceſſons d'irriter Dieu par nos murmures. Nous avons toujours plus de lumières que de docilité; plus de moyens que de fidélité; plus de forces que de volonté. Mon Dieu, que vous ſaurez bien confondre nos vains prétextes! Et dans ce jour de manifeſtation où nous paroîtrons au pied de votre Tribunal, qu'aurons-nous à répondre, lorſque pour venger le mépris de votre amour, vous développerez nos conſciences, & comblés de vos dons, inſenſibles à tant de bienfaits, vous nous oppoſerez nous-mêmes

à nous-mêmes? Mais pourſuivons, & après vous avoir prouvé que nous trouvons dans notre cœur, & dans les ſecours de la grace, de quoi nous élever vers Dieu, & mériter ſes récompenſes, achevons de nous en convaincre par les idées que la Religion nous donne de ſa fidélité, de ſa bonté, & par les exemples que les Saints nous préſentent.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Lorſque nous vous engageons, Chrétiens auditeurs, à entrer dans les voies du Salut, à vous détacher des objets ſenſibles, & à vous ſouſtraire aux attraits de la volupté; pourquoi ces ſoulèvemens & ces cris de la nature? Notre miniſtère, en vous arrachant à vos paſſions, ſe borne-t-il donc à répandre la triſteſſe & l'amertume dans vos cœurs? Ne s'annonce-t-il que ſous les images ſombres & lugubres de ſacrifice, de deſtruction; & en vous preſcrivant les retranchemens & les privations qu'exige

une vie pure & formée ſur les maximes de Jeſus-Chriſt, vous laiſſons-nous ſans dédommagement & ſans conſolation ? Voulons-nous vous faire renoncer à toute idée d'élévation, de fortune, de plaiſir ? Non, mes frères ; mais peſant dans la balance du ſanctuaire, le tems & l'éternité ; découvrant à la lueur du flambeau de la Foi, la petiteſſe des objets qui vous ſéduiſent, & dont l'illuſion fait ſeule tout le prix ; ſurpris & affligés de voir dans les enfans de lumière, des ſentimens inférieurs à leurs deſtinées, nous voulons réveiller en vous cette noble & ſainte ambition, qui cherche Dieu dans la ſplendeur de ſes Saints, vous placer dans ce degré d'élévation, où vous ſerez inacceſſibles aux traits de l'envie, ſupérieurs à toutes les révolutions humaines. Nous vous propoſons de travailler pour une fortune qui ne périt pas, & nous vous diſons avec Jeſus-Chriſt, que ſert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd

ſon

ſon ame? Nous cherchons à intéreſſer vos cœurs pour des plaiſirs purs, inaltérables, & qui ſubſiſteront autant que Dieu même. Et quels garants vous donne-t-on de ces eſpérances? En vous invitant à mériter le ſouverain bonheur, quels ſont les motifs que nous vous préſentons? La fidélité d'un Dieu à ſa parole, & ſa bonté, qui vous répondent du ſuccès de vos efforts.

La fidélité d'un Dieu : *Fidelis Deus.* 1. Cor. cap. 1. Oui, Chrétiens, telle eſt l'idée que nous devons, avec l'Apôtre, nous former du Maître que nous adorons; & dans une vérité ſi conſolante, quels ſujets de confiance pour de foibles mortels! Elle nous rappelle cette ſageſſe adorable, qui n'a pu nous deſtiner à une fin, ſans nous offrir en même tems les moyens néceſſaires pour y arriver; de quoi donc vous troublez-vous? Cette puiſſance ſans bornes, qui ſe permet dans l'exécution de ſes deſſeins, tout ce que notre intérêt & ſa

gloire peuvent lui permettre ; pourquoi vous découragez-vous ? Cette ſouveraine équité, qui apprécie le mérite, qui le récompenſe, mais avec une libéralité, une profuſion digne d'un Dieu ; de quoi vous défiez-vous ? Quoi! mon cher Auditeur, douter de la fidélité de l'Etre ſuprême ? Eh ! quels droits n'a-t-elle pas à votre confiance ? Rappellez-vous les momens critiques, où de votre propre aveu, Dieu ſeul pouvoit vous ſuffire. Souvenez-vous de ces larmes que vous avez répandues au pied de ce bon Maître, & que lui ſeul a vu couler ; de ces vœux que vous lui avez adreſſés pour ſolliciter ſa protection & ſes bienfaits ; de ces ſacrifices qu'il exigeoit de votre amour, & que votre amour vous dictoit pour lui plaire. Vous a-t-il manqué dans ces occaſions ? oſeriez-vous le dire ? & ne l'avez-vous pas trouvé fidèle, libéral, au-delà de vos eſpérances ?

Avez-vous de pareilles aſſurances,

eſclave adorateur du monde, triſte jouet de ſa vanité ? Que prétendez-vous, en lui conſacrant vos aſſiduités & vos ſervices ? Mériter par votre attachement ſon attention & ſes récompenſes ? Mais avec lui, que de momens perdus, que d'eſpérances fruſtrées, que de travaux méconnus ! Etre dédommagé par l'éclat des diſtinctions & des dignités, de tous les ſacrifices que vous lui faites ? Mais pour un favori, combien de mécontens ! combien de ſes adorateurs les plus paſſionnés, qui n'ont reçu d'autre ſalaire de leurs hommages, que le ſilence de l'Idole ! Trouver dans ſa reconnoiſſance & ſa compaſſion un adouciſſement à vos maux ? Mais regardez autour de vous ; il fait des malheureux, on le voit, on en parle ; en a-t-il beaucoup conſolé ? Reſpirer de vos fatigues, après pluſieurs années de perſévérance, & finir par une retraite auſſi honorable qu'utile ? Mais ne voit-on pas tous les jours des hommes qui ont blanchi ſous

ſes livrées, ne retirer d'autre avantage de l'avoir connu, que le droit de s'en plaindre; juſtifier ceux qui le mépriſent, confondre ceux qui l'adorent; & ſi le Mondain peut encore entendre de pareilles leçons, faire ſervir la vanité, à corriger la vanité ? En un mot, mes frères, récompenſe-t-il le mérite, ce monde frivole, qui s'applique ſi peu à le connoître & à le diſtinguer, le laiſſe dans l'obſcurité, après l'avoir connu; ce monde inconſtant, qui promet & refuſe avec la même facilité, vous careſſe aujourd'hui, & demain vous mépriſe; ce monde tyrannique, qui fait acheter les récompenſes par les ſervices les plus pénibles, par mille baſſeſſes; donne ſi peu, & quelquefois avec tant de dureté, que ſes refus ſeroient moins outrageans que ſes dons; ce monde injuſte, qui accorde au vice appuyé du crédit & de l'intrigue, ce qu'il refuſe à la vertu, toujours modeſte & tranquille; fait dire ſi ſouvent de la diſtri-

bution de ſes graces, que le méchant les obtient ſans mérite, & que l'homme de bien a pu les mériter, ſans les obtenir; ce monde perfide, qui ne ceſſe de faire des dupes ſous vos yeux ? Et peut-être, êtes-vous actuellement la ſienne. Après lui avoir ſacrifié votre jeuneſſe, vos talens, votre repos, votre réputation, que vous reſte-t-il, que le ſouvenir amer d'avoir travaillé toute la vie, pour être oublié ? Aveugle, vous n'êtes pas encore détrompé. Les deſſeins de votre miſéricorde, ô mon Dieu ! ſont rendus inutiles. Dieu de bonté, vous ſemez les épines ſur nos voies, pour nous faire enviſager la patrie dont nous avons perdu le ſouvenir; vous permettez que les appuis nous manquent du côté des Créatures, pour nous avertir de retomber ſur votre ſein paternel. Hélas ! nous ſommes inſtruits, ſans être touchés : tout nous trahit, & rien ne nous détache : plus fatigués, que dégoûtés du monde, nous le ména-

geons, nous l'aimons encore, tout cruel, tout injuſte qu'il eſt. O ! folie des hommes, de laiſſer la réalité pour les apparences, le bonheur pour ſon ombre, un Dieu ſource & plénitude de tout bien, pour un monde frivole, qui n'a d'autre attrait que des promeſſes trompeuſes, ou des faveurs encore plus dangereuſes que ſes mépris !

Ah ! Chrétiens, rougiſſons de notre indifférence, & de notre ſtupidité, & ſi la parole d'un Dieu, ſi la vérité de ſes promeſſes n'a pu lui gagner nos cœurs, refuſerons-nous de nous attacher à un Maître, non-ſeulement ſi fidèle à ceux qui le ſervent, mais que la Religion nous peint encore ſi aimable, & ſi facile à ſervir ?

Mondains, cette vérité vous eſt étrangère, & vous ne m'entendrez pas. En refuſant votre cœur au Dieu que j'adore, vous avez trouvé ſans doute un Maître plus digne de vos hommages. Allez, vils eſclaves, allez le ſervir

ce Maître dur & impérieux ; allez ramper ſous ſes loix, eſſuyer ſes caprices, dévorer ſes rebuts. Loin de rougir de votre eſclavage, malheureux & dignes de l'être, chériſſez, baiſez vos fers. Pour moi, je ne connois que Dieu ſeul, digne de mon attachement & de mon amour. Il promet le bonheur à ceux qui le ſervent, il donne ce qu'il promet.

Voulez-vous, mes frères, voulez-vous permettre à mon cœur de s'expliquer ? Non, les engagemens qui m'uniſſent à un ſi bon Maître, ne m'ont jamais peſé un ſeul inſtant. Dieu de mon cœur, je renouvelle en ce moment, & à la face du Ciel & de la Terre, ces engagemens ſacrés ; & ſi la grandeur & la majeſté qui vous caractériſent, ne m'engageoient à vous ſervir pour vous-même, oui, je me donnerois à vous, & je vous ſervirois, pour le plaiſir même de vous ſervir. Qu'il eſt aimable, le Dieu d'Iſraël ! *Quàm bonus,* Pſal. 72.

Iſraël Deus ! Venez, Chrétiens, venez le reconnoître dans ce tableau que la Religion me préſente, & qu'elle m'invite à vous offrir.

Enfant de ce Dieu Père, membre de ſon Egliſe, uni par la foi & la charité à ce Maître auſſi bon qu'il eſt puiſſant, convaincu par la vérité de ſes promeſſes que jamais il ne m'abandonnera le premier, j'ai tout à attendre de ſa bonté, & de ſa protection. Une première grace dont j'ai ſu profiter, m'ouvre ſes tréſors, & me donne droit à de nouvelles faveurs. Son amour eſt empreſſé de les répandre, il m'invite à les mériter, il veut me dire par une invitation ſi touchante, qu'il eſt trop occupé de mon bonheur, pour que je ſois indifférent; trop libéral, pour que je ſois un ingrat. Qu'il eſt conſolant, mes frères, de dépendre d'un tel Maître! qu'il eſt doux d'en parler !

Si je dois l'honorer par les preuves de ma dépendance, le glorifier par mes

ſervices, rien n'échappe à ſon attention, rien n'eſt oublié de ce que je fais pour lui plaire, & témoin de ma fidélité, il en apprécie les plus légers témoignages. Pourrois-je lui refuſer mon amour, & redouter les engagemens que je contracterois avec lui ? Il m'eſt auſſi facile, que glorieux de le ſervir. En effet, & que cette réflexion eſt propre à vous encourager, ames ſimples & vertueuſes ! je n'ai beſoin, pour lui plaire, ni de ces talens extérieurs, ni de ces qualités brillantes, ni de ces actions d'éclat que le monde eſtime. Un cœur droit, une vie conforme à ſon Evangile, des intentions pures, voilà ce qu'il exige de moi.

S'il veut dans ſes adorateurs, des juſtes & des ſaints, cette Sainteté dont je lui dois l'hommage, n'a rien que de praticable, & je ſerois ſans excuſe, ſi je prétextois la rigueur de ſa loi, pour m'en diſpenſer. Sa providence qui diſpoſe tout avec ſageſſe & douceur, a pro-

portionné les vertus qu'elle me preſcrit, aux circonſtances où elle m'a placé. C'eſt dans mon état, c'eſt dans l'enceinte où Dieu m'a fixé, qu'il m'a tracé les moyens de le ſervir, & de lui prouver mon amour. Les devoirs attachés à ma condition, fidèlement remplis; ſes abus évités; ſes croix acceptées; voilà les vertus qui nous ſanctifient, & les ſacrifices qui l'honorent. Ce que je fais dans l'ordre de ſa volonté, attire ſes regards, mérite ſon approbation, & marquée du ſceau de cette volonté ſainte, l'action la moins apparente aura ſa récompenſe. Mon Dieu reçoit un ſoupir, une larme, un verre d'eau que je donne en ſon nom. Il voit la préparation même de mon cœur; il me tient compte d'un déſir qui n'a pu être exécuté, & ce que j'ai voulu faire, j'ai à ſes yeux le mérite de l'avoir fait.

Si je ſuis placé dans ces rangs inférieurs, qui ſemblent m'avilir aux yeux de l'orgeuil, le Dieu que j'adore, compte

pour rien les diſtinctions de la terre; il ne voit rien de grand que la vertu. Une vie cachée, loin d'être un obſtacle à ſes faveurs, eſt un titre pour les mériter. On voit l'or éclater dans les palais des Grands, tandis que leur ame eſclave du vice eſt un objet d'horreur pour le Dieu Saint, & le Soleil de juſtice éclaire la cabane du pauvre. Dans ce réduit inconnu, où je vis ſans appareil & preſque ſans nom, ai-je le bonheur d'être uni à Dieu par la grace ? J'honore dans cette obſcurité le Dieu des humbles, & j'ai cette confiance, qu'il abaiſſe ſes regards ſur l'ouvrage de ſes mains. Sa gloire eſt d'être aimé, & ſi je l'aime, je puis me rendre ce témoignage, que Dieu eſt avec moi, que Dieu ſe glorifie dans moi.

O ! vous, à qui ce divin Maître fait ſentir ſa préſence, dites-nous avec quel empreſſement il ſollicite la poſſeſſion de nos cœurs, avec quelle bonté il en accepte le foible hommage, avec quelle

condeſcendance il ſe communique à ſa créature, ſupportant ſes foibleſſes, affligé de ſes réſiſtances, toujours prêt à les vaincre par de nouveaux bienfaits ? Dites-nous, avec quel amour, il la prévient, il la reprend, il la fortifie, il l'encourage, il la perfectionne ?

Ah ! mes frères, qu'il eſt donc avantageux, qu'il eſt doux d'obéir à ſes loix, & lorſqu'on a vécu pour le monde, & qu'on vient à rentrer dans le ſein de ce bon père, que la différence eſt ſenſible ! En s'attachant à lui, que de mécomptes prévenus, que d'agitations terminées, quelle paix profonde ! Mon Dieu, avec tant d'attraits pour nous engager, & pour faire le bonheur de ceux qui vous aiment, comment n'entraînez-vous pas tous les cœurs ?

Eh bien, mon cher Auditeur, eſt-ce donc là ce Maître que vous trouviez ſi dur & ſi auſtère ? Direz-vous, que vous ne le connoiſſiez pas ? Il falloit le ſervir, & vous l'auriez connu. Plus

on le ſert, plus on apprend à le connoître. Plus on le connoît, plus on s'afflige de l'avoir ſervi trop tard. Vous ne le connoiſſiez pas ? Quoi ! ce Dieu Créateur, ce Dieu Sauveur, ce Dieu qui a parlé ſi ſouvent & ſi fortement à vos cœurs ? Vous ne le connoiſſiez pas ? Quoi ! après les preuves tant de fois réitérées de ſon amour, avec les raiſons les plus preſſantes de lui conſacrer le vôtre, de lui jurer l'attachement le plus tendre & le plus conſtant ? Il vous avertit, & vous parle encore aujourd'hui par l'organe de ſon Miniſtre. Le bonheur que je vous deſtinois, méritoit bien, ſans doute, que vous lui donnaſſiez la préférence ſur la vanité qui vous a ſéduit ; mais profitez de votre erreur, & revenez à moi, puiſque je penſe encore à vous. Vous m'offrez les reſtes du monde, & la laſſitude des paſſions. Une victime auſſi tardive, & que ma grandeur pourroit déſavouer, que ma juſtice devroit rejet-

ter, ma bonté l'accepte, & je veux bien vous ſavoir gré de vos dégoûts, ſi en vous éclairant, ils vous corrigent. Cœur ingrat, vous êtes ſorti de mes mains; connoiſſez enfin l'auteur de votre être & de votre félicité. Ame immortelle, ſerez-vous toujours indigne de moi, toujours au-deſſous de vous-même ?

Rendons-nous, mes frères, à des invitations ſi touchantes; & que faut-il pour chercher Dieu, & le trouver ? Je l'ai dit : rentrer dans notre cœur, & y étudier la grandeur de ſes deſtinées; ſeconder la grace, & profiter des ſecours qu'elle nous préſente; nous rappeller ce Dieu fidèle à ſa parole, ce Maître que ſa bonté rend ſi aimable, & ſi facile à ſervir; enfin, nous propoſer l'exemple des Saints, exemple qui détruit tous nos prétextes, & nous laiſſe ſans excuſe.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Tertullien a fait une belle réflexion,

lorſque propoſant aux Chrétiens Jeſus-Chriſt pour modèle, il l'appelle la ſolution de toutes nos difficultés : *Solutio totius difficultatis Chriſtus.* En effet, qui peut réſiſter à cet exemple, & quels ſont les prétextes qu'il ne confonde ? Cependant, il faut l'avouer ; quelque déciſif que ſoit l'exemple de l'Homme-Dieu, il laiſſe encore un ſubterfuge à notre lâcheté. On ſe dit à ſoi-même, que Jeſus-Chriſt étoit Dieu, & la diſtance infinie que ſa Divinité met entre lui & nous, eſt une raiſon du moins apparente dont notre foibleſſe cherche à ſe prévaloir ; mais l'exemple des Saints eſt ſans réplique. Les Saints, Chrétiens Auditeurs, étoient des hommes comme vous ; leur cœur étoit un cœur de chair, né ſenſible & fragile comme le vôtre ; leurs paſſions étoient auſſi vives, & peut-être plus vives, que celles dont vous vous plaignez ; mais plus fidèles que vous au milieu des périls, ils ont crié vers le Ciel, & tendu les mains

à leur Ange tutélaire. Ils étoient des hommes, & ils furent des ſaints. L'humanité voit ici d'un coup d'œil tout ce dont elle eſt capable, & tous les prétextes ſont anéantis. Un ſimple détail en ſera la preuve.

Premièrement, point de condition où les Saints n'aient allié l'eſprit & les devoirs de la Religion, avec les obligations de leur état. Nous alléguerez-vous dans l'état conjugal, les ſoins qui vous occupent, les ſollicitudes qui vous partagent, les contradictions qui vous éprouvent ? On vous cite les Clotilde, les Eliſabeth, les Monique, qui ſurent accorder l'eſprit de recueillement, & toute la ferveur du Chriſtianiſme, avec les ſollicitudes & les diſtractions inſéparables de leurs engagemens; tant de ſaintes femmes, qui dans l'éducation de leurs familles, dans l'application aux devoirs domeſtiques, dans l'oppoſition & la contrariété des humeurs, trouvèrent autant d'occaſions

de faire éclater leur réſignation aux ordres de la Providence, autant de moyens de s'unir à Dieu, & de le glorifier par le ſacrifice de leur patience & de leur ſoumiſſion. Perſonnes engagées dans les liens du mariage, voilà vos guides, & vos modèles. Vous excuſerez-vous ſur la dépravation du monde, ſur l'attrait des occaſions, ſur le danger des maximes & des exemples ? On vous montre les Loth, les Tobie, les Daniel, qui dans les mêmes tentations & les mêmes dangers, ſe ſont déclarés pour Dieu & pour ſa loi, ont ſauvé leur innocence des appâts de la ſéduction, ont été & ſeront à jamais des modèles de fidélité, de conſtance, de pureté. O vous ! qui vivez au milieu du ſiècle, apprenez de ces exemples & de tant d'autres, qu'avec une humble défiance de ſoi-même, avec un cœur ſaintement timide, & qui ſe défend des ſurpriſes par le ſentiment de ſa foibleſſe, par la vigilance & la prière, on peut

vivre au milieu du monde, ſans être du monde, ſans participer aux déſordres & aux ſcandales du monde. Nous oppoſerez-vous les prétextes du rang & de la naiſſance, l'élévation & ſes écueils ? On met ſous vos yeux, les Henri, les Charlemagne, les ſaint Louis. La ſupériorité du rang leur ſervit de degré pour s'élever juſqu'à Dieu, & du Trône, ils ont paſſé ſur nos Autels. Grands du monde, on peut donc ſe ſanctifier dans l'élévation; on peut s'humilier comme Eſther, édifier comme Joſias, ennoblir comme David, & rehauſſer l'éclat des grandeurs par celui des vertus.

En ſecond lieu, point de ſacrifices attachés à leur condition, dont les Saints n'aient fait la matière & le ſujet de leurs mérites. Ils furent des modèles de détachement dans le ſein des richeſſes, de modération dans l'éclat de la proſpérité, de mortification au milieu des douceurs de l'abondance, d'exacti-

tude & d'aſſiduité dans l'exercice des plus pénibles devoirs.

Troiſièmement, point d'épreuves dont ils n'aient profité, & qu'ils n'aient fait ſervir à leur ſanctification. Humiliés aux yeux des hommes, ils rentroient en eux-mêmes, pour ſe confondre & s'anéantir devant Dieu; ils adoroient les coups de ſa juſtice, ſe croyant toujours plus coupables que punis; paroiſſant à ſes yeux, encore plus humbles, qu'humiliés; exemple qui confond l'impénitence de nos cœurs, l'aveuglement de notre orgueil, & ſes révoltes. Victimes de l'infirmité, ils ſe purifioient par la patience; ils retraçoient dans une chair ſouffrante, l'image du Calvaire, l'homme de douleur, & ſes vertus; exemple, qui confond notre molleſſe, notre averſion pour les croix, notre impatience, & nos murmures. Eprouvés par les revers, on les vit tranquilles, & les yeux élevés vers la céleſte patrie, renoncer ſans peine à

de fragiles eſpérances, ſe féliciter d'avoir ces obſtacles de moins au ſalut, & perdre avec joie ce qui pouvoit les perdre eux-mêmes ; exemple, qui confond notre cupidité, cette triſteſſe charnelle qui s'afflige des privations, cette douleur inſenſée qu'on voit éclater quelquefois dans les plus légères diſgraces. Affligés, calomniés, perſécutés, ils ſe glorifioient dans les mépris & les opprobres ; ſouvent ils les avoient demandés, recherchés, & la tribulation étoit pour eux un bienfait ; exemple, qui confond une vaine délicateſſe, cette ſenſibilité qui s'irrite à la ſeule apparence d'un mépris, cette oppoſition éternelle que l'amour déréglé de nous-mêmes met entre nous & notre divin modèle.

Enfin, point de paſſions & d'habitudes dont ils n'ayent triomphé. Si dans le nombre des Saints, dont nous honorons la mémoire, les uns ſemblables à l'aſtre du jour, lorſqu'il fournit ſa carrière ſans être obſcurci par aucun

nuage, eurent le bonheur de ſe préſerver de la contagion, & de conſerver leur innocence; les autres, victimes infortunées du vice, ſouillèrent leurs premières années par des prévarications & par des chûtes; mais quelle douleur, à la vue de ces taches honteuſes! que de larmes pour les effacer! quel beau feu dans ces ames, qui rendues à elles-mêmes, & ſans changer de caractère, ne firent que changer d'objet! Ainſi, vit-on les Auguſtin, les Magdeleine, les Thaïs, rompre enfin de funeſtes engagemens, s'élever par la ferveur de leur pénitence aux plus ſublimes vertus, & mériter des places diſtinguées dans le céleſte empire. En vain donc, oppoſerions-nous des raiſons d'impuiſſance; en vain dirions-nous que l'homme eſt foible. L'humanité étoit dans les Saints, & elle y étoit pleine de foi, d'activité, de courage, & de zèle.

Que cette conſidération vous anime & vous fortifie, vous ſur-tout, qui

méditez un changement dans vos mœurs, & qui vous disposez peut-être à quelque démarche éclatante. Vous entendrez frémir autour de vous le langage du monde & des passions, & pour faire échouer le projet d'une conversion naissante, ou d'une vie plus régulière, on vous dira, mais dans un sens bien différent, & qui caractérise le mensonge & la séduction, on vous dira ce que Jesus-Christ disoit à ses disciples ; Pouvez-vous boire ce calice ? *Potestis bibere calicem* ? A quoi vous engagez-vous, en formant un nouveau plan de conduite ? La fragilité humaine est-elle capable de ces efforts ? Soutiendrez-vous l'austérité d'une vie de contrainte & de renoncement ? Ah ! mes frères, si vous êtes Chrétiens, & si vous ne l'êtes pas en vain, pourquoi ne répondriez-vous pas : Nous le pouvons : *Possumus.* Quoi ! nous ne pourrions pas pour vous, ô mon Dieu ! ce que nous avons fait si souvent pour la vanité ?

Matth. cap. 20.

Ibidem.

En combien d'occaſions, avons-nous vu les difficultés diſparoître, où nous avons mis la volonté de réuſſir ? La grace ſera-t-elle donc moins puiſſante que la nature ? Eſt-il de ſacrifice ſi pénible, que les vues de la foi n'adouciſſent, qu'elles ne perſuadent à un cœur chrétien, qui pour remplir ſes obligations, ſe rappelle tout ce que Dieu lui prépare, & meſure ſes forces ſur ſes avantages ?

Oui, mes frères, nous pouvons tout, attirés vers Dieu par ce ſentiment intime qui rappelle notre cœur à ſon principe, & lui découvre toute la grandeur de ſes deſtinées; nous pouvons tout, aſſurés du ſecours de la grace, qui n'attend que notre coopération, pour faire triompher notre foibleſſe, & nous conduire au ſouverain bonheur; nous pouvons tout, ſoutenus par la conſidération du Maître que nous ſervons, par les idées conſolantes de ſa fidélité, de ſa bonté; nous pouvons

tout, éclairés, désabusés, fortifiés par l'exemple des Saints.

Ecoutons-les, ces amis de Dieu & les nôtres. Il me semble les entendre du séjour de la gloire, nous adresser ces paroles, si propres à nous instruire, & à nous encourager : Mortels exilés de votre patrie, hommes que le Ciel attend, portez vos regards sur cette cité sainte que nous habitons. Une heureuse immutabilité nous y fixe pour jamais. *Bonum est nos hîc esse.* Placés dans les tabernacles éternels, nous ne craignons plus rien pour nous, mais nous craignons pour vous le séjour des pécheurs. Un monde ennemi de Jesus-Christ & de ses Disciples, prétend vous ébranler par ses menaces, vous séduire par ses promesses. Athlètes de Jesus-Christ, méprisez de vaines terreurs. Vous êtes Chrétiens, & à ce titre, vous avez dans l'Auteur & le Consommateur de votre foi, le modèle de tous les sacrifices, le vainqueur de toutes les

Matth. cap. 17.

foiblesses,

foibleſſes. Hommes de l'éternité, mépriſez les promeſſes & les ſéductions du monde; & pour vous préſerver des faux attraits du vice, contemplez ces joies pures & inaltérables, ce torrent de délices, dont vous ſerez un jour inondés. Que la terre où vous habitez, nous paroît vile & mépriſable ! Que le règne de la vanité eſt court ! Croyez-en ces amis fidèles, qui dans le ſein de la vérité même, ne peuvent ni ſe tromper, ni vous tromper. Chers Concitoyens, ne ſéparez point ce que Dieu veut unir. Venez partager des récompenſes, dont il a payé ſi abondamment quelques efforts, quelques momens de tribulation & d'amertume; & réunis avec nous dans la céleſte patrie, venez remplir notre attente, & combler nos vœux.

Voilà, mes frères, ce que nous diſent du haut du Ciel, ces illuſtres Prédeſtinés, ces Héros & ces Conquérans qui ſont nos frères. Dans les Saints couronnés, dans le ſpectacle de leurs vertus

glorifiées & triomphantes, nous trouvons le motif le plus puiſſant, pour nous ſoutenir dans la carrière du ſalut, & pour exciter notre ardeur. C'eſt un royaume qui nous eſt offert, s'écrioit S. Chryſoſtôme, c'eſt une couronne de lumière qu'on nous prépare. Chrétiens, que votre deſtination eſt ſublime ! Je puis donc vous le dire, en finiſſant : Oui, lorſque je jette les yeux ſur cet auditoire, il me ſemble y voir autant de princes deſtinés à monter ſur des trônes, le diadême ſuſpendu & flottant ſur leurs têtes. Ah ! mes frères, lui préférerons-nous la pouſſière de notre exil, les chaînes de notre captivité, lorſqu'il ne tient qu'à nous de ſaiſir ce diadême, & d'en parer nos fronts ? La Foi nous le montre, & le fait briller à nos yeux. L'Eſpérance ouvre les bras, pour le recevoir, & nous invite à le mériter. Encore quelques momens de fidélité, quelques ſacrifices, & dans le ſein de la Charité, le Ciel va nous couronner.

Grand Dieu ! rendez-nous dignes de vous, & pour vaincre notre indifférence, pour réveiller dans nos ames le goût des biens inviſibles, laiſſez tomber ſur nous un rayon de la gloire qui vous environne. Que ſa clarté bienfaiſante diſſipe l'illuſion des ſens, & rappelle notre cœur à lui-même. Que ce cœur uniquement fait pour vous, briſe en ce moment les liens qui l'aſſerviſſent, s'élève au-deſſus des obſtacles, ſente augmenter ſes forces avec ſes victoires, & paſſe enfin de ce lieu de tentations & d'épreuves, au ſéjour des récompenſes & de l'éternelle félicité. Ainſi ſoit-il. Au nom du Père, & du Fils, & du Saint-Eſprit.

DISCOURS

Sur l'Eſpérance.

Spera in Deo.

Eſpérez en Dieu.

Pſeaume 42.

IL faut l'avouer, l'homme eſt foible, & la foibleſſe même. Rempli de misères, environné de périls, dans les remèdes qu'il doit chercher à ſes maux, il marche entre deux écueils. S'il ceſſe de craindre, il devient préſomptueux : s'il craint trop, il devient puſillanime. En comptant ſur ſes propres forces, il oublie ce qu'il eſt ; en méconnoiſſant ſes reſſources, il oublie ce qu'il peut. Aveuglé par la préſomption, il n'a qu'une force d'ivreſſe, & il ſe précipite : abattu par la défiance, il exagère ſa foibleſſe, & il ſuccombe. Quelle vertu

ranimant ſon cœur, & dirigeant ſes efforts, l'éclairera ſur ſa fragilité, ſans lui ravir ſes avantages; le rendra en même-tems, modeſte, & courageux; humble dans ſon activité, & victorieux dans ſa foibleſſe? La confiance en Dieu, l'eſpérance. Prouvons cette vérité, & apprenons à ces ames puſillanimes, qui ſe troublent juſqu'à la défiance, que le découragement ébranle dans les cœurs juſqu'aux premiers principes & aux fondemens de la Religion. Elles craignent de trop eſpérer, raſſurons-les; & comme ce n'eſt point ici la préſomption que je veux inſpirer, mais la foibleſſe que je dois encourager, diſons à ces ames timides, que leur malheur eſt d'eſpérer trop peu. C'eſt la néceſſité de l'eſpérance, que je me propoſe d'établir. Or je dis qu'elle nous eſt néceſſaire, comme Chrétiens, comme voyageurs, comme pécheurs. Trois réflexions qui vont partager ce Diſcours. Implorons les lumières de l'Eſprit-Saint par l'entremiſe de

Marie, que l'Egliſe appelle notre refuge & notre eſpérance. *Ave Maria.*

Première Partie.

Néceſſité de l'Eſpérance, ſi nous nous conſidérons comme Chrétiens. A n'enviſager l'homme que dans l'ordre naturel, comme l'ouvrage du Créateur, placé de ſa main dans ce monde viſible, & gouverné par ſa Providence, je lui dirois d'abord : Regardez ce qui eſt au-deſſus de vous, & ce qui vous environne. Voyez ce bel azur qui vous couvre, ces flambeaux qui vous éclairent, ces moiſſons qui dorent vos campagnes, ces plantes & ces fruits qui croiſſent pour vos beſoins, ces fleuves qui coulent pour vous déſaltérer, ces fleurs & ces parfums qui embaument l'air que vous reſpirez. O homme ! au milieu de ces richeſſes, de ces parures, de ces délices, qu'êtes-vous ! ſi ce n'eſt cette créature privilégiée qui

dans le ſein de l'amour, jouit de ſes dons, avec l'eſpérance de voir ſe renouveler chaque jour les mêmes bienfaits ? A conſidérer l'homme dans l'ordre civil, je lui dirois encore : N'eſt-ce pas l'Eſpérance qui eſt l'ame univerſelle du monde ſocial ? Voyez, comme ce feu toujours actif, répand ſa chaleur dans tous les eſprits, & dans toutes les conditions ; comme il fait naître les projets, anime les travaux, développe les talens, enfante les ſuccès. Mais je laiſſe ici les avantages humains, & j'élève plus haut mes penſées. J'enviſage l'homme dans les bras de la Religion, & en le conſidérant comme Chrétien, je viens l'inſtruire, l'encourager, lui prouver la néceſſité de la confiance.

La confiance en Dieu, l'Eſpérance, eſt une vertu théologale, vertu néceſſaire, comme parle l'Ecole, de néceſſité de moyen, c'eſt-à-dire, abſolument & indiſpenſablement néceſſaire au ſalut. Si néceſſaire, & ſi eſſentielle

au Chriſtianiſme, que ſelon l'apôtre ſaint Pierre, nous n'avons été régénérés en Jeſus-Chriſt, que pour eſpérer, mais de cette eſpérance vive, qui élève l'ame, & lui montre dans le Dieu qu'elle adore, tout ce qu'elle peut demander, ſoit pour la vie de la grace, ſoit dans l'ordre de la gloire : *Regeneravit nos in ſpem vivam.* Si néceſſaire, & tellement liée à la Foi, que ſaint Paul, dans la définition qu'il nous donne de la Foi même, y renferme l'Eſpérance. La Foi, dit cet Apôtre, eſt la ſubſtance, le fondement des choſes que nous eſpérons : *Fides ſperandarum ſubſtantia rerum.* Si néceſſaire, que la Foi ſans l'Eſpérance, nous ſeroit inutile. En effet, que me ſerviroit de croire, que Dieu eſt ma fin dernière, qu'il pardonne, qu'il réſerve une récompenſe à nos travaux & à nos efforts, ſi je n'eſpérois en même-tems, d'arriver à cette fin, d'obtenir ce pardon, de recevoir cette récompenſe ? Et delà,

1. Petr. c. 1.

Heb. c. 11.

cette penſée de ſaint Bernard, qui fait parler la Foi & l'Eſpérance, & les diſtingue par le langage qui leur eſt propre. La Foi dit : Dieu a préparé aux Fidèles un bonheur ineffable, les graces & les moyens qui doivent y conduire. L'Eſpérance dit : C'eſt à moi que Dieu a préparé ces moyens ; c'eſt pour moi, que Dieu réſerve ce bonheur. Ainſi le penſoit ſaint Paul, écrivant aux Ephéſiens : Je vis dans la foi du Fils de Dieu, qui s'eſt livré pour moi ; oui, pour moi ; non-ſeulement pour les hommes en général, mais pour moi nommément, pour moi Paul, pour moi, comme ſi j'étois le ſeul objet de ſes miſéricordes, & de ſon immenſe charité : *Tradidit ſemetipſum pro me.* Galat. 2. 20.

En voulez-vous de nouvelles preuves ? Ecoutez le même Apôtre, ce vaſe d'élection, ce modèle de l'Eſpérance chrétienne. En nommant le Dieu que nous adorons, il le déſigne par le nom même de cette vertu : Dieu de notre

Rom. c. 15, eſpérance : *Deus ſpei.* En parlant de ſes dons & des graces qu'il nous communique avec la Foi, il ſouhaite aux Fidèles, & demande pour eux, la joie & la paix, fruits délicieux de la Ibidem. confiance : *Repleat vos omni gaudio & pace in credendo.* La grace du Chriſtianiſme, ajoute-t-il en développant ſa penſée, agit en nous pour y accroître notre eſpoir, pour nous communiquer cette force intérieure dont l'Eſprit-Saint eſt le principe, & qui nous rend Ibidem. victorieux de tous les obſtacles : *Ut abundetis in ſpe & virtute Spiritus Sancti.*

Après des témoignages ſi clairs & ſi multipliés, je reprends & je dis : Si vous perdez la confiance, ſi vous ceſſez d'eſpérer, c'eſt donc en vain que vous portez le nom de Chrétiens ; ou plutôt, vous y renoncez ; c'eſt un nom de conſolation & d'Eſpérance. Vous démentez votre Foi, & le langage de ſes promeſſes ; c'eſt le vœu, & le cri de l'Eſpérance. Vous renverſez, autant qu'il

eſt en vous, le plan & l'édifice de la Religion : c'eſt l'édifice de la grace & de l'Eſpérance.

Comprenez-vous maintenant, combien vous vous rendez coupable dans les fautes que vous commettez contre cette vertu ? D'autant plus coupable, que notre Eſpérance ne ſauroit être trop vive & trop étendue, & que comme vertu Théologale, elle ne peut être exceſſive. Je m'explique, & pour développer cette vérité d'après les principes des Théologiens, conſidérons l'Eſpérance, ſoit du côté de Dieu, ſoit du côté de l'homme. Si je la conſidère du côté de l'homme, je ſais qu'on peut préſumer, en comptant ſur ſes propres forces, ou en abuſant de la bonté de Dieu, & de ſa longanimité, pour perſévérer dans le déſordre ; & c'eſt ainſi que préſument tous les jours, l'homme ſuperbe & le pécheur impénitent ; mais cet excès eſt quelque choſe d'étranger, d'oppoſé même à l'Eſpérance, à

prendre ce terme dans le ſens de la Religion. Celui qui préſume, à parler exactement, n'eſpère pas, & par l'excès de ſa préſomption, il détruit l'Eſpérance, je dis l'Eſpérance chrétienne. Mais ſi nous conſidérons cette vertu du côté de ſon objet, qui eſt Dieu, elle n'eſt ſuſceptible d'aucun excès, & c'eſt ce qui la diſtingue, ainſi que la Foi & la Charité, des vertus morales. En effet & ſuivez, je vous prie, ce raiſonnement: par rapport aux vertus morales, ſi vous en exceptez la juſtice, on peut pécher par excès, comme par défaut. Le courage peut aller juſqu'à la témérité, la magnanimité juſqu'à l'audace, la bienfaiſance juſqu'à la prodigalité, la douceur juſqu'à la molleſſe, & en voici la raiſon. L'objet de ces vertus étant un bien créé & fini, leur exercice doit admettre certaines limites, & on excède, toutes les fois qu'on franchit ces bornes. Mais l'objet de l'Eſpérance étant un bien incréé, infini, il s'enſuit que la volonté

de l'homme doit agir ſelon toute ſa capacité, pour s'élever vers Dieu; que ſans ceſſe, elle doit prendre un nouvel eſſor pour s'unir à ſon objet, & que la vivacité de ſon eſpérance étant un hommage qu'elle rend à la Divinité, ſa vertu s'accroît avec ſon eſpoir. Il s'enſuit que l'ame chrétienne, qui ſe rappelle la puiſſance, la fidélité, la bonté d'un Dieu, & qui n'eſpère en lui, que parce qu'elle eſt déterminée, dirigée par la conſidération de ces attributs divins, ne doit mettre aucunes bornes à ſa confiance, & qu'elle ne peut à cet égard excéder dans ſon Eſpérance. Oui, dans le Dieu qu'elle adore, il y aura toujours plus de puiſſance qu'elle ne peut en ſuppoſer, plus d'amour qu'elle ne peut en concevoir, plus de richeſſes qu'elle ne peut en déſirer, plus de clémence qu'elle ne peut en implorer.

Ainſi, mes frères, puiſque c'eſt en Dieu que nous eſpérons, notre Eſpé-

rance doit être pleine, ferme, invariable. L'ame flottante & irréſolue dans ſa confiance, reſſemble, dit l'Apôtre ſaint Jacques, à une mer orageuſe. Cette agitation, ce trouble, éloigne l'eſprit de Dieu qui n'habite que dans le calme & la paix; & comme cette ame puſillanime n'héſite dans ſa prière, que parce qu'elle héſite dans ſa Foi & dans ſon Eſpérance, le même Apôtre ajoute, qu'elle eſt indigne d'être exaucée : *Non æſtimet homo ille, quod accipiat aliquid à Domino.* Si je ſuis foible, ſans conſolation, ſans force pour le bien, Dieu me dit intérieurement : Vous fermez votre cœur, & le mien ſe reſſerre. Vous diminuez votre confiance, & je diminue mes dons. Vous vous plaignez d'être triſte & aride, c'eſt à vous-même qu'il faut l'imputer. Vous oubliez mes promeſſes, & vous n'eſpérez pas. Vous doutez de mon amour, & vous eſpérez trop peu.

Ep. Jac. c. 1.

Pourquoi donc, mes frères, pourquoi

ces perplexités, ces découragemens, ces craintes éternelles ? On craint, parce qu'on eſt d'un caractère inquiet, concentré, peu propre aux doux épanchemens de la confiance ; & c'eſt mélancolie. On craint, parce que Dieu ne ſe communique pas aſſez ſenſiblement, parce qu'on voudroit goûter, toucher, pour ainſi dire, ſes graces & ſes dons, l'entendre lui-même nous dire du haut de ſon trône : Montez & aſſeyez-vous à ma droite ; & c'eſt amour-propre. On craint, parce qu'on porte au fond de l'ame, un principe de réſiſtance, qui conteſte à Dieu la douceur de ſes promeſſes, les charmes de ſa bonté, l'étendue de ſes miſéricordes ; & c'eſt un manque de foi, c'eſt incrédulité.

Mais l'Eſpérance bannit-elle toute eſpèce de crainte ? Non. Je crains un Dieu témoin de mes actions, un Dieu ſaint, un Dieu juge. Cette crainte eſt l'hommage que je dois à ſa grandeur, & à la pureté de ſon être. Mais dois-je me

borner à ces conſidérations, qui ſeules & iſolées, n'inſpirent que la terreur ? Dans cette ſuppoſition, je ne connoîtrois Dieu qu'à demi. Par une erreur pratique, auſſi injurieuſe à la plénitude de ſon être, que funeſte à mon repos, je lui ravirois ſes attributs les plus touchans, & cette idée n'agiſſant ſur mon cœur, que pour l'accabler, ſeroit en moi, une idée fauſſe, & deſtructive de la Divinité. Ici, ma Religion me ſert de guide, & me préſente dans le Dieu que j'adore, avec les traits qui m'anéantiſſent & me confondent, les attributs qui me raſſurent & me conſolent. Dans ce Dieu, témoin ſévère de mes actions, & de mes penſées, je vois en même-tems, le Dieu bon, & riche en miſéricorde : *Dives in miſericordiâ* ; dans le Dieu ſaint, je vois le Dieu Sanctificateur, l'Auteur du Salut & de la grace : *Deus Salutis* ; dans le Dieu Juge, je vois le Dieu que j'appelle mon Père ; Père tendre,

Eph. c. 2.

Pſalm. 67.

qui connoît la fragilité du limon dont il nous a pétris, oublie des fautes que nos cœurs déſavouent, donne au ſentiment de notre indignité le pouvoir de nous abſoudre, apprécie nos foibles efforts par la volonté de lui plaire, & met au nombre de nos vertus mêmes, des déſirs plus éloquens, que nos œuvres : *Pater.* Je crains, & j'eſpère. La crainte eſt une barrière contre le vice; l'Eſpérance eſt un attrait, un encouragement pour la vertu. La crainte eſt l'aveu de ma foibleſſe, & m'avertit de mon indignité; l'Eſpérance fait briller à mes yeux le rayon de la Grace, & me raſſure contre mon indignité même. La crainte & l'Eſpérance, l'une & l'autre modifiées par la Religion, forment dans les cœurs l'heureux accord de l'humilité & de la confiance. Avec ce ſage tempérament, Dieu a ſes droits, ma fragilité un appui. Je ſuis humble ſans abattement, tranquille ſans préſomption.

Il eſt ſur-tout une crainte avouée par l'Eſpérance, la crainte de déplaire. C'eſt le caractère d'un enfant bien né, l'hommage qu'un père a droit d'en attendre, la gloire de l'un & de l'autre. Plus on aime, plus on craint de perdre l'objet aimé. Ah ! je vous laiſſe cette crainte. Si vous ne l'aviez pas, je la demanderois pour vous. Dans ce ſens, les Saints eſpèrent parce qu'ils craignent, ils n'eſpèrent que parce qu'ils craignent; & plus ils craignent, plus ils eſpèrent : Eccl. c. 2. *Qui timetis Dominum, ſperate in illum.* Ils eſpèrent, parce qu'ils craignent : cette crainte utile, eſt l'appui de leur fidélité, & l'aliment de leur Eſpérance. Ils n'eſpèrent que parce qu'ils craignent : cette crainte ſalutaire, eſt le préſervatif de leurs vertus, & la ſolidité de leur Eſpérance. Plus ils craignent, plus ils eſpèrent : cette crainte qui naît de l'amour, eſt l'aiguillon de leur amour même, & la perfection de leur Eſpérance. Chaſte crainte, non, vous ne

reſſemblez pas au ſombre déſeſpoir, à cet enfant de ténèbres qui déchire & dévore ſa victime. Vous êtes un préſent du Ciel, & dans le juſte où vous habitez, le trouble qui l'agite, n'eſt qu'un bienfait. Vous l'éprouvez, & il ſe purifie. Il ne ſait pas s'il aime, s'il eſt aimé; ſon amour s'afflige, & ſon amour s'enflamme. La Divinité ſe cache, il adore ces ténèbres myſtérieuſes, & plus ſa confiance eſt exercée, plus elle ſe ranime. Comme Chrétien il eſpère: Comme voyageur, il eſpère encore. C'eſt ma ſeconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Ce monde, eſt un lieu de paſſage, une mer dont nous fendons les flots, & où nous voguons au milieu des écueils. Quel vent favorable nous dirigera dans la route, & nous pouſſera vers le terme? le ſouffle de l'Eſpérance, ce vent doux & gracieux, qu'entendit Elie, & qui

lui annonça l'arrivée du Seigneur. Le vaiſſeau qui nous porte, eſt ſouvent agité, battu par la tempête. Qui l'affermira contre les orages ? Saint Paul nous l'apprend ; l'ancre immobile & aſſurée de l'Eſpérance. Nous devons arriver au port, à cette heureuſe patrie, qui comblera nos vœux. Quel eſt le garant du bonheur où nous aſpirons ? Saint Paul nous l'apprend encore ; l'Eſprit qui eſt le gage précieux de notre héritage, l'Eſprit de confiance & d'eſpérance.

Cœurs puſillanimes, que pouvez-vous donc nous oppoſer, pour excuſer vos défiances & vos alarmes ? Ne parlerez-vous jamais que de votre foibleſſe, & verrez-vous toujours les obſtacles, ſans les moyens ? Si vous êtes foibles, comment vous ſoutiendrez-vous, ſans la lumière & l'attrait de l'Eſpérance ? Qu'eſt-ce que la crainte, ſans la confiance, qu'une paſſion tyrannique, qui enchaîne l'ame, & la tient captive ;

ſuſpend ſon eſſor & ſon activité ; ne lui montre que des ſpectres & des abymes ; la nourrit de frayeurs & de remords, & dans cette nuit profonde, ne lui laiſſe que ſes beſoins & ſon impuiſſance ? Voici ce que le Seigneur m'ordonne de vous dire de ſa part : Sortez de cet état de ténèbres ; que votre confiance ſe ranime, & que ma bonté vous raſſure : *Dicite puſillanimis, confortamini.* Iſaï. c. 35.

Voulez-vous donc, mon cher Auditeur, vous ſoutenir & avancer dans la carrière du ſalut ? Eſpérez. Vos paſſions ſont vives ; elles excitent dans votre ame les plus violens orages ? La confiance en Dieu les calmera. Vos cœurs ſont triſtes & abattus ? La confiance les ranimera. Vous gémiſſez dans les aridités & les épreuves ? La confiance les adoucira. Les obſtacles & les difficultés vous effrayent ? La confiance les ſurmontera : *Spera in Deo.* Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ?

C'eſt Pierre timide & chancelant, il va périr. Sa confiance renaît, & les ondes ſe calment, s'affermiſſent ſous ſes pas. Ainſi, que les paſſions ſe ſoulèvent, que la nature ſe révolte, qu'un peuple d'ennemis frémiſſe en moi, autour de moi, j'eſpère; je puis tout en celui qui me fortifie; notre foibleſſe même appelle ſa puiſſance, & le Dieu protecteur nous ſuffit.

En effet, mes frères, les différentes qualités que Jeſus-Chriſt prend à notre égard, ne ſont-elles pas autant de motifs de compter ſur ſa grace dans ce lieu d'exil, autant de raiſons d'eſpérer? Sa qualité de Roi : *Ecce Rex tuus.* Et n'êtes-vous pas les enfans de ce Roi immortel? Ne vous a-t-il pas marqués du ſceau de ſon adoption? & ſi vous êtes ſes enfans, n'êtes-vous pas ſes héritiers? N'avez-vous pas reçu l'onction ſainte qui vous a ſacrés Rois pour régner avec lui? Il eſt vrai, rien d'impur ne doit entrer dans ſon Royaume; mais le

Matth. 21.

péché eſt la plus honteuſe & la plus baſſe de toutes les ſervitudes, & demande-t-on ſi les enfans des Rois préfèrent la Royauté à l'eſclavage ? Sa qualité de chef : *Caput Chriſtus.* La deſtinée du Chef eſt celle des membres. La grace les unit à ce Chef adorable. Après avoir cimenté cette union de ſon ſang, ſera-t-il le premier à la rompre ? L'eſprit, les mérites, la force & la vertu d'un Dieu, tous ſes droits ne ſont-ils pas les vôtres ? Sa qualité de Précurſeur : *Præcurſor pro nobis.* S'il nous précède, c'eſt pour nous montrer le terme, pour nous diriger dans la voie, pour applanir les obſtacles, pour faciliter les ſacrifices. Sa qualité de Paſteur : *Paſtor bonus.* Si la longueur & la difficulté du chemin vous rebutent, il fera donc ce qu'il a promis par un Prophète. Paſteur compatiſſant, il s'attendrit ſur ſes brebis défaillantes, il les encourage, & lorſque ſa voix ne ſuffit pas, il les prend entre ſes bras,

Eph. c. 4.

Hebr. c. 6.

Joan. c. 11.

il les porte ſur ſon ſein. Sa qualité de
Heb. c. 6. Pontife : *Pontifex futurorum bonorum.* Si la vue de vos beſoins & de votre fragilité vous décourage, les mérites de ce Pontife adorable, la dignité de ſa perſonne plus élevée que les cieux, laiſſent-ils quelques prétextes à vos défiances; & la médiation d'un Dieu ne ſuffit-elle pas à tous les beſoins, à tous les maux ? Sa qualité de vain-
Joan. 16. queur & de conquérant : *Confidite ; ego vici.* Dans les aſſauts que vous livrent vos ennemis, ſi leur multitude & leur malignité vous effrayent, qui peut réſiſter à la force de ſon bras; & d'un ſouffle, d'un ſeul de ſes regards, ne peut-il pas les réduire en poudre ? Eſpérez, & ſa parole y eſt formelle, eſpérez, timide colombe, & bientôt changée en un aigle majeſtueux, d'un coup d'aile vous briſerez leurs pièges impuiſſans, & prenant votre eſſor, vous
Iſaï. 40. vous éleverez d'un vol rapide juſqu'au ſommet des vertus. *Qui ſperant in Domino,*

mino, mutabunt fortitudinem, aſſument pennas ſicut aquilæ, ambulabunt & non deficient.

Mais, reprend ici le Chrétien foible & découragé, perſévérerai-je juſqu'à la fin ? Suis-je du nombre des élus & des prédeſtinés ? Queſtion inutile, & dangereuſe ? Inutile, puiſque vous voulez ſonder un myſtère, ouvrir ce livre fermé dont l'Agneau ſeul a droit de lever les ſceaux : dangereuſe, puiſqu'elle tend à vous ôter la confiance, & avec elle cette liberté, cette vigueur de l'ame, qui l'élève, la ſoutient, & la rend capable des plus grandes choſes. Bornez-vous, mon cher Auditeur, à ces réflexions conſolantes, qui dans les jours de tentation & d'épreuve doivent ranimer votre eſpérance. Le Dieu Rédempteur a renfermé dans le plan de ſa médiation tous les hommes, le monde entier. Chacun de nous y eſt donc compris ; Jeſus-Chriſt a donc voulu, mais d'une volonté ſincère, nous

appliquer ſes mérites, & le fruit de ſa mort; c'eſt la penſée de ſaint Jean. Ce Jeſus, qui eſt Sauveur de tous, l'eſt ſurtout des Fidèles, & la plus vive confiance eſt l'hommage indiſpenſable que nous devons à ſes bienfaits; c'eſt le ſentiment de S. Paul. Il ne tient qu'à nous, d'aſſurer notre ſalut & notre élection par nos bonnes œuvres, & ſans perdre le tems à raiſonner ſur le myſtère, à vouloir pénétrer dans ſes profondeurs, à s'agiter, à ſe troubler ſur les conſéquences, nous devons, & nous pouvons en réaliſer les effets, ouvrir nos cœurs à la grace, y correſpondre, & faiſant concourir avec la volonté de Dieu, la volonté de l'homme, former la chaîne de notre prédeſtination, & mettre le comble à nos mérites par nos ſacrifices & nos vertus; c'eſt la doctrine du prince des Apôtres.

Ce n'eſt donc pas une confiance oiſive, que je prétends vous inſpirer. Je ne vous flatterai pas du vain eſpoir de

recevoir un ſalaire ſans travail, de vaincre ſans combat, de ſaiſir des lauriers ſans effort ; mais je dis, que pour faciliter ces travaux, pour aſſurer ces victoires, la confiance & l'eſpérance vous ſont néceſſaires. Non, Chrétiens, ſans elles, vous ne ferez jamais rien de grand, de noble, d'héroïque, & avec elles que ne fait-on pas ? que n'ont pas fait ces hommes de foi, qui nous ont précédés dans la route du bonheur ! Généreux Martyrs, c'eſt elle, qui vous rendit victorieux de la barbarie des tyrans, de l'appareil des ſupplices, des horreurs de la mort. Pieux Solitaires, c'eſt elle qui ſoutint votre ferveur dans la pratique des conſeils, vous rendit aimables les rigueurs mêmes de la loi & les ſacrifices de cette vie auſtère & cachée, dont la continuité fut un prodige. Chaſtes Vierges, c'eſt elle, qui vous fit triompher de la ſéduction, mépriſer le monde avec toute ſa gloire, confondre ſa lâcheté & ſa corruption

par l'héroïſme des vertus. Illuſtres pénitens, c'eſt elle qui ranima vos cœurs abattus, répara vos pertes, enflamma votre amour, & vous fait régner aujourd'hui ſur ces trônes ſublimes où vous voyez l'innocence même à vos pieds. Quel exemple, mes frères, que cette pénitence glorifiée ! quel motif pour nous d'eſpérer, non-ſeulement comme chrétiens, comme voyageurs, mais encore comme pécheurs ! C'eſt ma troiſième réflexion.

Troisième Partie.

Approchez, vous que l'humble aveu de vos fautes diſpoſe à la grace de la réconciliation, mais que leur énormité & leur multitude épouvante. Venez recueillir au pied de cette chaire, les conſolations & les encouragemens que la Religion vous offre par mon miniſtère. Accablés ſous le poids de vos crimes, couverts de bleſſures mortelles,

objets de colère & de malédiction, vous avez beſoin d'un ſecours pour vous relever, d'un remède pour vous guérir, d'une main pour vous abſoudre. Que deviendrez-vous, ſans la confiance & l'eſpérance ? Ecoutez Dieu lui-même, ce Dieu de bonté, tantôt, vous annoncer, que comme les médecins ne ſont que pour les malades, de même il eſt venu ſpécialement pour vous, & pour guérir les plaies de votre ame : tantôt, vous déclarer comme à Zachée, que vous avez trouvé le ſalut & la vie dans la douceur de ſes regards ; qu'il veut habiter avec vous ; qu'il vous a choiſis pour être un exemple de ſes miſéricordes, pour vous honorer de ſa préſence, & vous combler de ſes dons : tantôt, vous dire dans la perſonne du Paralytique dont l'état affligeant étoit l'image du vôtre : Mon fils, ayez confiance, vôs péchés vous ſont remis ; un Dieu vous abſout. Ecoutez ſon Egliſe, qui par la voix d'un Concile, exige du

pécheur avec la douleur de ſes fautes, une idée vive de la bonté d'un Dieu Père, une tendre confiance, & l'eſpérance du pardon. Ecoutez ſon Prophète, qui rempli de ſon eſprit, interprète de ſes ſentimens, vous dit de ſa part, *que ſa miſéricorde eſt au-deſſus de ſa juſtice, qu'elle ſurpaſſe toutes ſes œuvres, qu'elle remplit toute la terre.*

Dans vos diſgraces, mon cher Auditeur, vous tombez ſur le ſein d'un ami, & il eſſuye vos larmes. Attendri par votre confiance, il ſe croit heureux d'y répondre, & lors même qu'il vous oblige, il tient de vous un bienfait. Quelle diſgrace que le péché ! quel ami plus ſenſible, plus tendre, plus fidèle, que le cœur d'un Dieu ! Dans une maladie qui menace vos jours, dans une infirmité ſouvent aſſez légère, vous courez aux remèdes. Quelle maladie que le péché ! quelles plaies ! quelle corruption ! Ah ! plus le mal eſt grand, plus le remède eſt néceſſaire, plus la con-

fiance doit être vive & agiſſante. Si au moment où je parle, je vous diſois qu'il a paru dans cette ville, un homme qui par la ſupériorité de ſes connoiſſances, guérit infailliblement une partie des maux qui affligent l'eſpèce humaine : diſons quelque choſe de plus ; un homme aſſez habile & aſſez éclairé, pour guérir tous les malades qui languiſſent dans cette Capitale : mettons cette ſuppoſition dans tout ſon jour ; un médecin tout puiſſant, à qui Dieu auroit communiqué pour quelques momens, ſes lumières, ſon pouvoir, ſa charité ; quel empreſſement pour le voir, pour lui parler, pour l'entendre ! Quoi ! ce ſubſtitut de la Divinité auroit toute votre confiance, elle ſeroit ſans bornes, & vous n'eſpérez pas en Dieu ? Vos péchés, dites-vous, ſont nombreux ; ils ſont énormes ; ils portent un caractère d'atrocité que rien n'égale. Mais fuſſent-ils encore plus nombreux, plus énormes, d'un caractère plus outré, & plus

odieux, pleurez, & eſpérez. Quoi ! tout eſt promis à la douleur & au repentir, Dieu vous le déclare ; & vous vous défiez de ſes promeſſes ? Vous avez auprès du Père un Avocat, un Médiateur tout-puiſſant ; & vous doutez de ſon pouvoir ? Une victime d'un prix infini a payé votre rançon, ſatisfait pour vos dettes ; & vous vous croyez inſolvable ? Ah ! mon frère, j'ai quelque choſe de bien conſolant à vous dire ; c'eſt que le Dieu qui ſauve, nous déclare qu'il ne ſauve que ceux qui eſpèrent : Pſalm. 90. *Quoniam in me ſperavit, liberabo eum.* Parce qu'il a mis en moi ſa confiance, & connu mon nom, dit le Seigneur, je lui ferai ſentir les effets de ma protection, je le rendrai ſupérieur à ſes Ibidem. ennemis : *Protegam eum, quoniam cognovit nomen meum.* Quoi avec des promeſſes, ſi propres à vous encourager, vous n'eſpérez pas ? Où eſt votre foi ? Où eſt votre Dieu ? Où êtes-vous, Dieu des Paul, des Auguſtin, des

Magdeleine ? *Ubi eſt Deus eorum* ? Non, mon cher Auditeur, je ne vous laiſſerai pas avec une diſpoſition ſi funeſte à votre ame ; faites avec moi une réflexion. L'eſprit de ténèbres vous a ſéduit par l'appât trompeur du plaiſir, il vous a ravi votre innocence. Acheverez-vous ſon triomphe, en vous laiſſant enlever la confiance & la paix ? Nous n'ignorons pas ſes penſées, & ſes ruſes infernales ; apprenez à les connoître. Avant le péché, il nous tente par la préſomption, il nous dit, comme à nos premiers parens : Vous ne mourrez pas. Après la chûte, il nous tente par le découragement, & nous fait dire comme le malheureux Cain : Mon iniquité eſt trop grande. Eh ! où ira-t-il, cet infortuné ? Quelles ſeront les ſuites de ſon déſeſpoir ! Une vie errante & vagabonde, un amas confus de penſées ſombres & noires, un ver rongeur qui le déchire, les créatures qui l'environnent, changées en autant de témoins Pſal. 113.

& d'accuſateurs de ſon crime, un regard farouche qui ne s'élevera plus vers le Ciel, & triſtement fixé ſur la terre, une ame ténébreuſe, qui s'agite, qui ſe déchire, qui éprouve toutes les horreurs d'un enfer anticipé.

Telle eſt la triſte deſtinée du pécheur, qui frappé de la multitude & de l'énormité de ſes crimes, y ajoute le plus grand de tous, la défiance & le déſeſpoir. Eh ! quelle reſſource peut-il entrevoir pour ſe relever de ſes chûtes ? La Religion ? Il n'y voit que des châtimens & des anathèmes. Un Dieu ? Il le voit armé de foudres & de carreaux. Les bonnes œuvres & les ſacrifices ? Il les croit inutiles. Les conſolations de la foi ? Il y renonce dans l'accès de ſon déſeſpoir, & diſpute au Dieu Rédempteur la vertu & l'efficacité de ſon ſang.

Non, le pécheur ne ſe rélève que par l'Eſpérance, & l'Eſpérance avec la douleur, a toujours ſauvé, elle ſauvera

toujours les plus grands pécheurs. Pierre a péché. Un regard de ſon Maître lui dit d'eſpérer; il s'afflige, & il eſpère; il eſt abſous par la confiance. Magdeleine a péché. Elle vole aux pieds de ſon Libérateur; elle aime, & elle eſpère; ſa confiance la juſtifie. Le Prodigue a péché, & beaucoup péché. Il ſe lève, & il eſpère; la confiance lui rend tout; le doux nom de fils, le cœur de ſon père, ſes droits & ſes plus beaux privilèges. Heureux pénitent! oui, heureux, juſqu'à rendre ſon aîné jaloux. Ajoutons à ces exemples, celui de ce pécheur, qui avoit été le Diſciple de l'Apôtre bien-aimé, & qui oubliant les leçons de ce grand Maître, s'étoit rendu fameux par ſes meurtres & ſes brigandages. Saint Jean l'avoit confié aux ſoins d'un Pontife, qui devoit lui en répondre. Revenu de ſes courſes apoſtoliques, avec quelle ſollicitude il redemande une ame qui lui eſt ſi chère! Avec quel attendriſſement il va s'ap-

plaudir de ſes progrès dans la vie de la grace ! Vous l'avez perdu, répond le Pontife triſte & confus ; il eſt mort. A ces mots, le ſaint Vieillard oublie ſa foibleſſe, & le poids des années. Sur les ailes de la charité, il vole au malheureux. Le pécheur fuit devant lui, avec ſa honte & ſon déſeſpoir. S. Jean le pourſuit, le preſſe, le conjure. Mon fils, quoi ! vous fuyez un père ? Ne craignez rien ; je réponds pour votre ame ; Jeſus-Chriſt vous pardonne ; le ſang d'un Dieu peut effacer tous les crimes. L'Apôtre l'attendrit, le perſuade, le convertit.

Prêtres du Seigneur, chargés du Miniſtère auguſte de la réconciliation, voilà notre modèle. Si le ſaint Apôtre ſur les pas de ſon Maître, court au-devant du pécheur, ſerions-nous aſſez barbares, pour le repouſſer lorſqu'il vient à nous, & pour foudroyer par des reproches déſeſpérans, un cœur déjà courbé ſous le poids de l'iniquité, & flétri

par la vue de ſes crimes ? Qu'un miniſtère de paix n'offre jamais parmi nous l'exemple d'une pareille dureté ; elle ſeroit le ſcandale & l'opprobre de la Religion. Quoi ! accabler une ame, qu'il falloit engager, ſoutenir par les attraits & les invitations de la charité ! Et de-là, dans ce cœur aigri, l'averſion pour le miniſtère, l'horreur pour la pénitence, cette triſteſſe qui opère la mort, là qui la vertu devient odieuſe, & qui ſe conſole par des crimes. Avec l'Eſpérance, on ranime ce pécheur humilié ; on lui montre un Dieu père ; il reconnoît ſon image dans ſon Miniſtre ; le cœur eſt pris par la confiance, & avec la confiance on obtient tout.

Qu'on ne m'accuſe donc pas, pourroit dire ici un de ces Directeurs ſages & expérimentés, dont la charité égale les lumières, & dont les lumières dirigent la charité, qu'on ne m'accuſe pas d'une molle & dangereuſe indulgence, lorſque je me conduis par des principes

ſi conformes à l'eſprit de ma Religion, & ſi utiles au ſalut de mes frères. Je ſuis homme, & je parle à des hommes. Indulgent pour le pécheur, ſans l'être pour ſes vices, je veux, en lui reprochant ſes déſordres, qu'il ſe les reproche à lui-même. En excitant ſa reconnoiſſance par l'attendriſſement de la compaſſion, j'ouvre ſon cœur, & j'augmente ſa confuſion. Je reçois ſes larmes, & j'en fais couler de nouvelles. Il pleure à mes pieds, &, comme Ambroiſe, je pleure avec lui. J'inſpire la vertu, je la fais goûter, pratiquer: Ce Miniſtre dangereux, ce ſeroit celui, dont la dureté farouche rendroit la loi impraticable par le maſque hideux qui la défigure, laiſſeroit l'ame ſans activité & ſans énergie, & mettroit le comble à ſa foibleſſe, en lui ôtant ſon unique reſſource, l'appui de l'Eſpérance.

Qu'on ne m'accuſe donc pas de méconnoître les droits de Dieu, de m'écarter des règles ſaintes, & de la pureté de

la morale évangélique. J'invite le cœur à la pénitence. J'humilie le pécheur, ſans le révolter. Je punis le coupable, ſans le décourager. Je fais un pénitent, & un pénitent ſincère, qui ſe prête à tout, un pénitent généreux & fervent, qui embraſſe tout. Les réſolutions ſont priſes, c'eſt le cœur qui les a formées. Les ſatisfactions les plus pénibles ſont preſcrites, & acceptées. Le ſacrifice eſt entier, parce qu'il eſt volontaire ; & c'eſt à le rendre volontaire, c'eſt à ce point important & déciſif, que je me ſuis appliqué. J'en recueille les fruits, & je jouis, avec la plus douce conſolation, d'un ſpectacle ſi touchant qui intéreſſe, qui attendrit le Ciel même. Ce Miniſtre deſtructeur, & qui renverſeroit au lieu d'édifier, ce ſeroit celui, qui ajoutant aux rigueurs de la loi, des rigueurs de caractère, preſſeroit ſur ce cœur malade les épines qui l'enſanglantent & le déchirent; au lieu de fermer ſes plaies, ne feroit que les irriter; lui

rendroit odieux, & le remède & la main qui l'applique; & ne lui feroit ſentir qu'un ennemi qui le bleſſe, au lieu d'un médecin qui devoit le guérir.

Qu'on ne m'accuſe donc pas d'être cet aveugle, qui conduit d'autres aveugles, & qui tombe avec eux dans le précipice. J'imite un Dieu, ce Dieu qui tout ennemi qu'il eſt du péché, & prêt à faire éclater toute la rigueur de ſes vengeances, laiſſe repoſer ſon tonnerre, & ſous l'habit de Paſteur, court après la brebis qui s'égare, la charge ſur ſes épaules, la ramène au bercail. Dirigé par ſon exemple, & trop heureux de marcher ſur ſes pas, je rappelle cette brebis fugitive; je l'attire par les liens de la charité; elle vient à l'odeur de ſes parfums; je ſauve une ame, & il eſt écrit que je me ſauve avec elle. Quel eſt ce Miniſtre, qu'on pourroit accuſer d'être un aveugle & un prévaricateur? Ce ſeroit celui, qui par un ſyſtême déſeſpérant, laiſſeroit ſans conſolation le pécheur humilié &

pénitent, & le trouvant toujours indigne de lever les yeux vers le Ciel, toujours impur, parce qu'il ne ſeroit pas auſſi pur que les Anges, lui refuſeroit une abſolution méritée, le priveroit du céleſte aliment, & feroit aſſez ſentir ce qu'on doit penſer de ces hommes, qui ont toujours la charité ſur les lèvres, & tyranniſent les cœurs; qui ſous prétexte de reſpecter la ſainteté du Sacrement, en aboliſſent l'uſage, & avec les noms ſpécieux de morale exacte & ſévère, détruiſent les mœurs, en favoriſant par la privation du Pain des forts, le relâchement & la corruption; perdent les ames, ces ames rachetées du ſang de Jeſus-Chriſt, & ſe perdent avec elles.

Pécheurs, ſi jamais l'énormité de vos fautes vous éloignoit du ſacrement de la réconciliation, & vous faiſoit craindre les refus, ou les reproches du Miniſtre, connoiſſez l'eſprit qui nous anime; c'eſt l'eſprit de notre Divin Maître. Oui, ſi le Prodigue ſe préſente,

nous ouvrons nos cœurs; des larmes de joie coulent de nos yeux; le moment où cette ame captive vient chercher un Libérateur, eſt le plus beau moment de notre vie. Qu'il eſt honorable pour nous le titre de Conquérant, de Sauveur des ames ! Encore une fois, connoiſſez l'eſprit dont nous ſommes animés. Souvenez-vous de ces maximes, que nous avons ſans ceſſe ſous les yeux, & puiſſent-elles ranimer votre confiance! Que le Miniſtre ſoit exact; mais que la compaſſion & la charité rendent le miniſtère utile. Que le péché ſoit expié; mais que le pécheur qui gémit, ſoit encouragé. Que la pénitence le purifie; mais que la miſéricorde le ſoutienne.

Telles ſont les règles qui nous dirigent dans le tribunal, & qui nous ſont dictées par la Religion. Pécheur, écoutez cette tendre mère qui vous rappelle les jours de votre innocence, l'heureuſe liberté des enfans de Dieu, & qui vous invite à briſer vos liens. O ! mon fils, ſou-

venez-vous, que c'eſt dans mon ſein, que vous futes régénéré dans le ſang de l'Agneau, & marqué du ſceau de la grace. Ces bras maternels, où le Ciel vous donna le ſalut & la vie, ſont encore ouverts pour vous recevoir, pour vous préſenter au Père des miſéricordes, & ſolliciter votre pardon. Venez terminer vos égaremens, & conſoler ma douleur. Combien de larmes vous m'avez fait répandre ! Combien de vœux j'ai formés pour vous ! Combien de fois j'ai réclamé pour un coupable ce ſang divin qui coula ſur vous au moment de votre adoption ! L'image de Dieu eſt défigurée ; mais vous pouvez en réparer les traits, & lui rendre ſa première beauté. Vos plaies ſont profondes & invétérées ; mais le remède eſt ſupérieur à vos maux. Le péché a détruit le Temple où brilloit l'aimable innocence ; mais un autre s'élevera ſur ſes ruines, & le ſecond Temple peut éclipſer la gloire du premier. Pécheur, un peu de

confiance ; je vois les Cieux ouverts. Le Dieu toujours lent à punir, vous réſerve dans le ſéjour de ſes récompenſes, le rang qu'il vous avoit deſtiné. Non, vous n'êtes point encore remplacé. Encore quelques larmes, quelques ſacrifices, & vous pouvez vous aſſeoir ſur le trône éclatant que l'amour vous a préparé.

Il eſt donc vrai, mes frères, que le pécheur confus de ſes égaremens, peut malgré la multitude & l'énormité de ſes fautes, obtenir le pardon. Plus heureux que ce Guerrier, qui crut trouver un aſile dans l'enceinte du tabernacle, il repoſera ſur le ſein de la clémence, & dans l'abondance de la paix. Joab, infidèle à ſon Roi, agité par ſes remords, ſe refugie dans le ſanctuaire ; il embraſſe l'autel. L'autel eſt inutile, & le coupable expirant ſous le glaive, nage dans ſon ſang. Et moi, peut dire le pécheur, moi qui ſais que la miſéricorde ſurabonde où le crime a abondé, j'ai trouvé un aſile où le Ciel même

reſpectera ſa victime. Je monte ſur le Calvaire; je tombe au pied de la Croix; je ſaiſis ce monument de mon eſpérance, & le plaçant entre mon juge & mes crimes, je dis avec une humble confiance : Grand Dieu ! j'ai péché ; mais voici le Juſte & le Saint, l'Agneau immolé qui efface les iniquités du monde. Tout pécheur que je ſuis, & plus mes péchés ſont énormes, plus vous trouverez en moi de quoi exercer, de quoi ſignaler votre clémence. Vous me devez la gloire dont vous êtes ſi jaloux, le triomphe de vos miſéricordes ; & j'oſe le dire, vous ſeriez moins grand, ſi j'étois moins coupable. C'eſt votre Fils, c'eſt un Dieu, que je vous préſente, je vous rends plus que je ne vous ai ravi. Ses mains n'ont été percées, que par vos ordres, & c'eſt par elles, que vous avez ſigné mon pardon. Liſez, Seigneur ! liſez les caractères auguſtes que vous avez tracés vous-même, ſauvez-moi. Et vous Dieu Rédempteur, ſouf-

frez, qu'en portant à vos pieds les dépouilles de mes paſſions, j'y porte en même-tems ma confiance, avec ma douleur; oui, j'eſpère. Oubliez des momens, où je fus trop coupable; il m'en reſte encore, pour pleurer mes excès. Momens précieux, & trop courts; mais votre règne eſt éternel, & dans cet heureux ſéjour où votre gloire eſt d'être aimé plus tendrement, plus purement, plus ardemment, j'aurai Dieu tout aimable, j'aurai l'éternité toute entière, pour vous venger des égaremens d'une vie criminelle, vous offrir mon amour, répéter de concert avec tant d'illuſtres pénitens le cantique de vos miſéricordes, & célébrer vos bienfaits. Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

Sur l'obligation d'aimer Dieu.

Diligamus Deum.

Aimons Dieu.

Dans la première Epît. de S. Jean, chap. 4. ℣. 19.

UN Dieu qui nous permet de l'aimer, qui nous l'ordonne, & nous force d'être heureux, en devenant fidèles, quel Maître! quel uſage de ſa grandeur & de ſon pouvoir! Vous aimerez: *Diliges.* Eſt-ce ainſi que s'expriment les Maîtres du monde, ces Divinités mortelles qui régnent ſur les peuples? Une grandeur impérieuſe que la vanité rend inacceſſible, des ſujets humiliés, des hommages dictés par la crainte, tels ſont les attributs de ces Dieux de la terre. Peuple Chrétien, connoiſſez vos prérogatives, & livrez-vous aux ſentimens

de la plus vive reconnoiſſance. Le Souverain de la nature aſſis ſur ſon trône pour recevoir notre encens & nos vœux, un trône appuyé ſur la clémence, le ſceptre dans les mains d'un père, des loix dictées par l'amour, tel eſt le ſpectacle intéreſſant que la Religion nous préſente. La paix, la liberté, le bonheur, voilà la récompenſe de nos hommages, les fruits précieux de notre dépendance, & puiſque nous ſervons un Dieu ſi grand, ſi bon, ſi digne de notre attachement & de notre amour, pourquoi ce Maître adorable ne régne-t-il pas ſur tous les cœurs ? Vérité humiliante. Aveuglés par nos paſſions, ſéduits par les objets extérieurs, nous oublions notre fin dernière. Les créatures qui nous environnent, & qui ne devoient être que des moyens pour arriver à cette fin, nous en détournent, & ſe changent en obſtacles. Dieu eſt le tout de l'homme, & tout ce qui l'attire, dût-il l'égarer, devient ſon Dieu. Pour l'inſtruire

truire de ſa deſtination, & pour le rappeller à lui-même, conſacrons ce Diſcours à lui développer le précepte de l'Amour Divin. Qu'il entende cette voix ſublime & touchante qui lui dit avec autant de douceur que d'énergie : C'eſt moi, le principe & l'auteur de ton être, qui exige le tribut de tes ſentimens. Tu m'offres ton cœur, & pour prix de ton offrande, tu poſſèdes l'Infini. Ton intérêt ſe confond avec ton devoir, & le même amour qui te rend à ton Dieu, te rend à toi-même. Doit-il en coûter pour obéir, lorſque la loi eſt une grace, & l'autorité un bienfait ?

Or, mes frères, plus cette loi que Dieu nous impoſe eſt eſſentielle à notre bonheur, plus il eſt important, de l'approfondir ; & c'eſt le deſſein que je me propoſe dans ce Diſcours. Dieu doit-être aimé ; comment devons-nous l'aimer ? Vous verrez d'une part, la force du précepte, & de l'autre ſon étendue.

Heureux, ſi je puis vous l'inſpirer ce ſaint amour ! Fut-il jamais plus néceſſaire d'en parler, que dans ce ſiècle d'égarement, où un feu profane porte l'incendie & le poiſon de la volupté dans tous les cœurs, paſſionne les deux ſexes & les corrompt l'un par l'autre, déſole nos villes & nos campagnes, triomphe ſur les débris de l'innocence, & ne laiſſe à la Religion d'ames pures & vertueuſes, que ce qu'il en faut pour aggraver ſa douleur, & l'affliger plus vivement par le ſouvenir de ſes pertes? O perverſité de nos mœurs ! Dieu eſt oublié, outragé. L'amour ſe plaint. Eſſayons aujourd'hui de le dédommager, moi par mon zèle, & vous, mes frères, par le fruit de ce Diſcours.

Eſprit de charité, échauffez mon ame, animez toutes mes paroles. Vierge ſainte, obtenez-moi ce feu divin dont je voudrois embraſer tous ceux qui m'écoutent. *Ave Maria.*

Première Partie.

Pour vous convaincre d'une manière ſenſible, de la force du précepte que Dieu nous impoſe de l'aimer, précepte qu'il appelle le plus grand & le premier des commandemens : *Hoc eſt maximum & primum mandatum*, j'en prends la preuve dans la nature même de l'homme, & je dis premièrement, qu'il trouve l'obligation d'aimer Dieu, gravée dans ſon cœur & au fond de ſon être ; en ſecond lieu, que pour remplir ce devoir, il eſt aidé de tous les motifs. Matth. c. 21.

Obligation d'aimer Dieu, devoir gravé dans le cœur de l'homme. Oui, mes frères, notre cœur eſt fait pour aimer. Il porte avec lui cette flamme intérieure qui le rend, ſenſible, agiſſant, capable de tout entreprendre pour ce qu'il aime. Mais quel objet doit fixer ſon attachement ? Pour le connoître, remontons juſqu'à l'origine de l'amour.

Ce feu céleſte, ſorti du ſein du Père, anima le premier homme. Votre cœur, mon cher Auditeur, le mien, reçut au moment de ſa formation cette précieuſe étincelle. Mortels, reſpectez en vous cette flamme divine ; que rien n'en dégrade la nobleſſe & la pureté. L'amour eſt un feu deſcendu du Ciel. L'amour ! ah ! pour conſerver un ſi beau nom, il doit donc retourner vers ſon origine. Tout ſentiment, toute affection, qui ne deſcend pas de cet amour primitif comme de ſa ſource, qui n'y remonte pas comme vers ſa fin, n'eſt donc qu'un amour faux & illégitime. Et c'eſt ici, que je pourrois dire à ces cœurs profanes, qui ſe piquent de conſtance & d'ardeur pour l'objet qui les tranſporte : Aveugles, vous croyez aimer; vous vous trompez. Le Ciel indigné, ne voit qu'avec horreur cette flamme étrangère. Cœurs pervers, non, vous n'aimez pas. Le feu dont vous brûlez, n'eſt qu'un abus de l'amour, n'eſt qu'une profana-

tion de l'amour, n'eſt qu'un attentat contre l'amour.

Ainſi, mon cher Auditeur, pour peu que vous réfléchiſſiez ſur votre exiſtence, & ſur ce fonds de ſenſibilité que vous avez reçu de l'Auteur de la nature, vous ne pouvez méconnoître votre deſtination ; & ſi le Créateur veut être aimé, s'il s'explique avec l'autorité d'un Maître & d'un ſouverain : *Diliges*, le précepte extérieur n'eſt qu'un avertiſſement pour vous rappeller à vous-même, & la première loi eſt écrite dans vos penchans. Voilà ce que vous trouveriez dans votre cœur, ſi vous vouliez y rentrer pour vous connoître, pour y étudier l'homme & ſes devoirs. Vous y verriez l'empreinte de cette main divine, qui dans ſon ouvrage, ſe préparoit un adorateur ; ce doigt de Dieu, qui marquoit vos obligations à côté de ſes bienfaits. Cette ſeule penſée, j'exiſte, en vous donnant l'idée du premier Etre & de l'Amour qui vous a formé, vous diroit

aſſez où doivent tendre vos hommages. L'uſage que vous feriez de votre cœur, ne ſeroit autre choſe qu'un mouvement de conſécration, de dévouement à l'Auteur de vos jours; & lorſque nous vous parlons d'aimer Dieu, déja vous nous auriez prévenus. Nous monterions dans ces Chaires, moins pour vous inſtruire, que pour vous édifier. En développant les caractères de l'amour, nous ſerions les interprètes de vos ſentimens. En racontant ſes victoires, nous parlerions de vos ſacrifices. En expoſant ſes avantages, nous ſerions moins éloquens que vos cœurs. Vous entendriez nos Diſcours, & vous en ſeriez les modèles.

L'amour divin eſt donc un ſentiment qui tient à notre exiſtence, & pour aimer Dieu, il ſuffit de ſe connoître. Or, plus ce devoir eſt naturel, plus il vous devient facile; & le feu s'élance-t-il avec plus d'activité vers ſa ſphère; la pierre tombe-t-elle avec plus de vîteſſe vers ſon centre; la fleche

arrive-t-elle plus rapidement à ſon but, que la créature ne doit ſe porter vers ſon Auteur, le cœur de l'homme ſe réunir à ſon principe ?

Qu'eſt-ce donc qu'un cœur qui ne vous aime pas, ô mon Dieu ! & quel nom lui donnerai-je ? Les qualifications les plus odieuſes lui conviennent. Cœur dénaturé, cœur ingrat, cœur injuſte, cœur inexcuſable.

Cœur dénaturé. En effet, peut-il éviter ce reproche, lorſqu'il ſe refuſe à cette voix intérieure qui lui demande l'hommage de ſon être pour celui qui l'a formé, l'exercice de ſa ſenſibilité pour ce Dieu Créateur qui lui donna le ſentiment avec la vie, le tribut de ſon amour pour ce Maître adorable dont il tient le pouvoir & la faculté d'aimer ?

Cœur ingrat. Il n'ignore pas que la reconnoiſſance eſt la vertu des ames bien nées, que le vice contraire eſt flétri par la voix publique, & que la ſociété lui dit anathème. Il le ſait, & lorſqu'il

s'agit de vous, ô mon Dieu ! tous ces principes l'abandonnent. De la part de la créature, un ſervice, un bienfait, & moins que tout cela, une démonſtration d'amitié, une promeſſe, une parole obligeante, en voilà aſſez pour l'intéreſſer, pour l'attacher, pour exciter en lui la ſenſibilité la plus vive ; & le bienfaiteur le plus généreux, l'ami le plus tendre, un Dieu, voilà ce qu'il méconnoît, voilà ce qu'il outrage !

Cœur injuſte. Qu'eſt-ce que le cœur de l'homme par ſa deſtination naturelle ? Je me le repréſente ici ſous différentes images. C'eſt un ſujet né dans la dépendance, lié par tous les engagemens du reſpect & de la fidélité. A qui doit-il obéir ? A ſon Roi. C'eſt un fonds qui doit produire, ſe charger de fleurs & de fruits. Pour qui doit-il fructifier ? Pour ſon Maître. C'eſt un Temple élevé par les mains de la nature. Que doit-on y adorer ? Dieu ſeul. O vous donc qui refuſez votre amour au

ſouverain Etre pour le proſtituer à de viles créatures, concluez. Vous êtes donc ce ſujet révolté, qui trahit ſon Prince & ſon Souverain. Vous êtes ce champ ſtérile, qui fruſtre l'attente & les ſoins du cultivateur. Vous êtes ce temple ſouillé, où de mépriſables idoles reçoivent un encens qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul.

Cœur inexcuſable. Dieu a tout fait pour l'attirer. Les attributs qui le caractériſent, les différentes paſſions qui l'animent, ne ſont que les reſſorts divers que l'amour emploie pour ſe l'attacher. Il eſt tendre & ſenſible ? Dieu le ſollicite par ſes invitations & par la douceur de ſes attraits. Il eſt noble & élevé ? Il voit les Cieux ouverts, des trônes dreſſés, des ſceptres & des couronnes. Il eſt avide & intéreſſé ? Tous les tréſors de la Divinité lui ſont promis. Il eſt vaſte & inſatiable dans ſes déſirs ? Dieu ſe préſente avec l'immenſité de ſon être, pour le remplir, pour le fixer. Il eſt

né pour le bonheur & l'immortalité ? On lui montre ce ſéjour de délices, où il doit goûter les plaiſirs les plus purs, partager avec Dieu ſon empire, ſon éternité. Que de moyens pour s'unir à l'Auteur de ſon exiſtence ! De quel crime n'eſt-il donc pas coupable, lorſqu'il oublie ſa deſtination & ſa fin, ce cœur qui n'exiſte dans la nature, que pour être le premier Prêtre de la Divinité, la première victime de l'amour !

Comment excuſera-t-il ſon indifférence ? Ah ! pour le confondre ce cœur infidèle, je n'ai beſoin que de lui-même. Cœur mondain, oui, je ſais tout ce dont vous êtes capable. Aimer Dieu, vous dirai-je, c'eſt faire pour lui (Seigneur, pardonnez moi le parallèle), c'eſt faire pour lui, ce que vous faites tous les jours, pour un monde frivole qui occupe toutes vos penſées, pour un objet périſſable qui captive tous vos ſentimens, pour vous-même qui êtes devenu votre fin dernière &

le centre de tout ce qui vous environne. Vos paſſions ſont vives, vous aimez, & vous aimez beaucoup. Soyez tout ce que vous êtes, mais en changeant d'objet. Votre ſenſibilité, en retournant vers ſon principe, ſeroit un ſacrifice, ſeroit une vertu. Ingrat, vous en abuſez, & c'eſt une profanation, c'eſt un crime.

Que n'aurois-je point ici à vous dire, ô vous, ſexe plus ſenſible, qui pourriez faire ſervir le penchant de la nature au triomphe de la grace ? Oui, le délicateſſe & la vivacité du ſentiment qui vous caractériſe, ſeront toujours, tant que vous n'en abuſerez pas, le principe d'une vertu tendre & ſublime. Avec un cœur tel que le vôtre, pourquoi ne mettriez-vous pas le prodige dans la piété, comme vous le mettez tous les jours dans l'égarement & la vanité ? Un ſexe qui a produit les Eſther, les Judith, les Thérèſe, pourroit-il oublier tout ce qu'il eſt capable de faire pour la gloire d'un Dieu, tout

ce qu'un Dieu peut faire pour ſon bonheur !

On voit quelquefois au milieu du monde, de ces cœurs heureuſement nés, que les qualités les plus précieuſes rendent ſi chers à l'humanité. Que manque-t-il à un cœur tel que je viens de le dépeindre, pour être un cœur accompli ? La charité qui fait les Juſtes. A côté des ſentimens & des qualités ſociales qui le diſtinguent, on voit avec douleur des vices & des ſcandales. Infortuné, il a tout pour le monde, & il manque à l'Auteur de ſon être. La ſociété applaudit, & la Religion ſoupire. On cite avec complaiſance, l'homme aimable, le bon cœur, l'ami des hommes. Hélas ! quand dirons-nous : L'homme édifiant, le cœur vertueux, le ſaint, & l'ami de Dieu ?

Obligation d'aimer Dieu, devoir gravé dans le cœur de l'homme ; j'ajoute que tous les motifs ſe réuniſſent, pour le déterminer à remplir ce devoir. Tout

nous parle d'aimer Dieu ; la nature, la raiſon, la conſcience, la Religion.

La voix de la nature. Regardez au-deſſus de vous ; l'amour s'y eſt peint en traits de feu. Voyez cette terre que vous habitez ; l'amour y multiplie les tréſors & les agrémens ſous vos pas, il eſt occupé de vos beſoins, de vos délices. Jettez un coup-d'œil ſur vous-même. Vous vivez, c'eſt l'amour qui vous anime. Vous continuez de vivre, & d'échapper à mille accidens ; c'eſt l'amour qui vous conſerve. Vous agiſſez ; c'eſt l'amour qui vous ſoutient. Qu'eſt-ce que l'Univers où l'homme eſt placé ? Un palais magnifique conſtruit par les mains de l'amour. Qu'eſt-ce que l'homme dans l'Univers ? Le chef-d'œuvre de l'amour. Et l'homme eſt ingrat ! il repoſe entre les bras d'un père, ſur ſon ſein, & il vit ſans l'aimer ! Dieu libéral, j'ai vu les grands & les heureux du ſiècle, tout couverts de vos dons. Ils en jouiſſent, ſans jeter un regard ſur

la ſource de tant de bienfaits. Tandis que le pauvre dans le fond de ſa cabane, mangeant un pain groſſier, trempé de ſes ſueurs, lève vers le Ciel des mains laborieuſes & deſſéchées, pour bénir dans ſon indigence le Souverain Arbitre des deſtinées humaines; le riche dans ſon palais, aſſis à une table délicieuſe, comblé des faveurs de la Providence, ne daigne pas même prier. Le pauvre, ſous le chaume qui le couvre, eſt un cœur reconnoiſſant; le riche, ſous l'or & la pourpre, eſt un ingrat. Le pauvre, avec ſon humilité & ſa foi, nous montre les vertus d'un ſaint; le riche, avec ſon orgueil & ſon irréligion, nous retrace la conduite & les mœurs d'un Athée. Le pauvre, dans une chair conſacrée & ſpiritualiſée par la ſouffrance, vit comme un Ange; le riche, dans l'eſclavage des ſens, & dégradé par la molleſſe, vit à la manière des bêtes.

La voix de la raiſon. Si les qualités aimables que nous découvrons dans un

objet créé, ſont pour nous une raiſon de l'aimer; ſi un objet plus aimable encore, ajoute à la ſenſibilité, à la vivacité de notre amour, quels doivent être les tranſports de nos cœurs pour un objet infini, pour l'Etre ſouverainement parfait? Dans les objets ſenſibles, mon cher Auditeur, le beau vous frappe, l'utile vous attache, le délicieux vous charme; mais dans tout cela qu'aimez-vous, qui ne vous rende inexcuſable, ſi vous n'aimez pas le Seigneur? Vous aimez une apparence de bien, des créatures qui vous en offrent de légères images; Dieu en eſt l'eſſence & la vérité. Vous aimez de foibles ruiſſeaux; Dieu en eſt la ſource & la plénitude. Vous aimez quelques traits de bonté, diſperſés dans chaque objet, & toujours défectueux dans un être créé; Dieu en eſt le centre & la perfection. Vous aimez, & quelquefois vous avez à vous plaindre d'un attachement ſtérile; vous réclamez en vain une ſenſibilité qui doit

être le prix de la vôtre; ſi vous aimez Dieu, vous avez des droits ſur ſon cœur, vous êtes ſûr d'en être aimé. L'inconſtance eſt le caractère des attachemens humains; les cauſes les plus légères occaſionnent les ruptures les plus éclatantes; des cœurs tendrement unis, & dont l'union devoit être éternelle, ſe diviſent, & on ſe demande avec étonnement ce qui a pu les ſéparer; mais en Dieu, nulle viciſſitude, nulle infidélité à craindre. Il nous aime avec nos foibleſſes, il les diſſimule, & lorſque nous perdons un ami ſi tendre & ſi puiſſant, lorſqu'il eſt forcé de rompre avec nous, c'eſt malgré lui, & le divorce eſt toujours notre ouvrage.

La voix de la conſcience. Cœur profane, cœur déréglé, vous vous livrez aux attraits du vice, vous en goûtez les fauſſes douceurs, la paſſion vous ſéduit & la raiſon captive eſt dominée par les ſens, voilà le moment de l'illuſion; mais, lorſque dans ce moment de lu-

mière où finit le délire de la volupté, la conſcience reprend ſes droits, quelles ſont vos réflexions, & à la lueur du flambeau qui vous éclaire, quelle eſt cette jouiſſance dont vous vous flattiez? Eſt-ce un ſentiment, ou une erreur? Eſt-ce un repos, ou une ivreſſe? Eſt-ce la félicité du cœur, ou ſon ſupplice? Eh! comment ſeroit-elle heureuſe, ô mon Dieu! cette ame qui fuit loin de vous? Peut-elle méconnoître ſon erreur dans ſes dégoûts, ſon crime dans ſes remords, ſon malheur dans le ſentiment de ſon indigence & de ſa miſère? Enfant prodigue, votre cœur eſt déchiré, vos maux vous accablent, & vous n'êtes pas encore dans les bras de votre père? N'eſt-il pas tems enfin de ramener ce cœur au centre d'où il s'eſt écarté, de céder aux ſollicitations de la grace, & de chercher le repos dans la vertu? Voluptueux qui m'écoutez; Auguſtin brûla comme vous d'une flamme criminelle, & Auguſtin en a fait l'aveu; ſa paſſion

fit ſon tourment. Où l'innocence finit, l'enfer commence.

La voix de la Religion. C'eſt ici, mes frères, que la charité de Jeſus-Chriſt nous invite, qu'elle nous preſſe par tout ce qu'elle a de plus fort & de plus touchant : *Charitas Chriſti urget nos.* Ce regard de prédilection qui nous a diſcernés dans la foule, & diſtingués de tant d'infidèles qui languiſſent à l'ombre de la mort ; cette Egliſe qui nous a reçus dans ſon ſein, ce Corps de lumière où tout eſt grace & vérité ; cette Crèche où un Dieu s'anéantit ; cette Croix où il expire ; cet Autel où il perpétue ſon ſacrifice, ces canaux ſalutaires qui nous communiquent les mérites, la vie, le ſang de l'Homme-Dieu ; cette table ſacrée où le Ciel étonné voit un mortel déifié par la Communion ; ces trônes éclatans, ces biens incorruptibles, ces voluptés ineffables, ce Ciel, ce beau Ciel que l'Amour nous prépare, quels objets, mes frères, quel

2 Cor. 5.

enchaînement de bienfaits ! Oublierons-nous, que nous ſommes dans les bras de la Charité, que nous vivons au milieu des flammes & des prodiges ? Avec tant de raiſons & de motifs d'aimer, ſi nous n'aimons pas, ne ſommes-nous pas ſans excuſe ?

Que fait-il donc dans un corps humain, ce cœur infidèle à l'Auteur de ſon être, inſenſible aux charmes de ſon amour ? Que ne va-t-il animer le corps des brutes, ſe confondre avec les tigres & les rochers ! Qu'il entende du moins les créatures qui l'environnent, les êtres mêmes dépourvus d'intelligence, lui dire dans le langage qui leur eſt propre : Aime ton Dieu, & rougis de l'avoir oublié. O Homme, l'Aſtre qui t'éclaire, & qui lance ſur toi ſes rayons & ſes feux, ne te reproche-t-il pas ta froideur & ton indifférence ? La terre docile & féconde ſous la main qui la cultive, n'accuſe-t-elle pas la dureté, la ſtérilité de ton cœur ? L'oiſeau par ſes chants redou-

blés, ne t'apprend-il pas quelle devroit être l'aſſiduité, la ferveur de tes hommages? La mer, en élevant ſes flots, ne ſemble-t-elle pas vouloir s'élancer vers le Créateur?

Oui, Seigneur! ce concert de tous les êtres, eſt l'hymne de la nature, & la confuſion de l'homme ingrat. Dans le déſordre des paſſions, il méconnoît un Dieu, & l'abandonne pour s'attacher à une vaine idole. Inſenſé, reprenoit ici Auguſtin, tu perdras l'un & l'autre; l'objet qui te ſéduit, car tôt ou tard il diſparoîtra pour toi, ou tu diſparoîtras pour lui; le Dieu que tu mépriſes, parce qu'irrité de nos mépris, il nous rejette & nous abandonne à ſon tour. Mais que dis-je? Méconnoîtrez-vous toujours, aveugles Mortels, le droit inaliénable qu'il a ſur vous? Avez-vous jamais bien connu celui qui vous demande votre amour? Eſt-ce à un Dieu ſi aimable, qu'il eſt permis de le refuſer? Quoi! mon Dieu! je ne vous

ai point aimé; & je n'étois fait que pour vous, je ne vivois, je ne reſpirois que par vous. Je ne vous ai point aimé; & dans une vie dont vous vous réſerviez tous les momens, vous n'avez rien vu, ou ſi peu de choſe pour vous. Je ne vous ai point aimé; & dans un cœur qui vous appartenoit à tant de titres, vous avez vu une vile créature vous en ravir tous les ſentimens : je vous ai forcé d'être le témoin de mon indifférence, de mon ingratitude, de mon inſenſibilité. Je ne vous ai point aimé; & c'eſt au milieu de vos bienfaits, dans le moment même où j'étois comblé des dons de votre amour, c'eſt à la vue de vos plaies, de votre Croix, de votre ſang, que j'ai pu vous oublier. Je ne vous ai point aimé; & qu'ai-je méconnu ? L'objet le plus aimable, cette puiſſance qui ſoutient tout, cette ſageſſe qui gouverne tout, cette beauté qui embellit tout, cette bonté qui anime tout.

Grand Dieu ! ce cœur infidèle, vient reconnoître à vos pieds ſon Souverain légitime; il vous venge déjà par ſon humiliation & ſa douleur. Hélas ! combien de fois, en multipliant les ſacrifices qu'exigeoit l'objet de ſa paſſion, a-t-il multiplié ſes ſacrilèges & ſes crimes ! Périſſe à jamais cette flamme infernale, qui oſa vous outrager & l'avilir. Qu'un nouveau feu vienne l'embraſer, conſacrer ſon activité, diviniſer ſes penchans. Pourroit-il, ſans un prodige d'inſenſibilité, vivre plus longtems ſéparé de vous, ce cœur qui vous doit, ô mon Dieu ! tout ce qu'il a d'inclination pour ſe communiquer, de liberté pour s'engager, de fidélité pour s'attacher, d'ardeur pour s'enflammer ?

Dieu doit être aimé, mes freres, & en prenant la preuve de cette vérité dans le cœur de l'homme, c'eſt-à-dire, dans la nature de ſes penchans, & dans les motifs qui doivent déterminer ſon amour, je vous ai fait voir la force du

précepte. Je vais maintenant vous en développer l'étendue.

Seconde Partie.

Ecoute, ô! Israel; écoutez, vous, surtout, enfans de la nouvelle alliance, & apprenez du Législateur même, toute l'étendue de la loi. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces. Vous l'aimerez de tout votre esprit: *Ex omni mente tuâ*; & toute grandeur, toute beauté, tous les sceptres & tous les trônes de l'univers seront au-dessous de lui. Vous l'aimerez de tout votre cœur: *Ex toto corde tuo*; & dans les hommages qui doivent prouver votre attachement & votre fidélité, rien ne sera excepté, & tout sera pour lui. Vous l'aimerez de toutes vos forces: *Ex omnibus viribus tuis*; & dans les occasions, où sa loi le commande, où sa gloire l'exige, tout sera détruit, & disparoîtra devant lui. Ainsi,

Luc. cap. 10. v. 27.

Ibidem.

Ibidem.

mes freres, pour juger, non par quelques ſentimens ſuperficiels, par quelques proteſtations équivoques, mais par des marques plus ſolides & plus certaines, ſi la Charité vit dans vos cœurs, ſaiſiſſez ces trois caractères de l'amour divin. Amour de Dieu, amour ſouverain & dominant qui le préfere à tout; amour fidèle & ſans réſerve qui renferme tout; amour efficace & déciſif qui ſacrifie tout.

Amour de Dieu, amour ſouverain & dominant, qui le préfere à tout. Lorſque ſaint Paul définiſſant la Charité, & ſondant ſon cœur pour s'éprouver lui-même, interrogeoit le préſent & l'avenir, le plaiſir & la douleur, la vie & la mort, & les défioit de le ſéparer de ſon Dieu, parloit-il en héros de la Charité? Etoit-ce le ſentiment d'une ame ſublime, que ſa ferveur emporte au-delà du devoir? Non, mes frères; il s'exprimoit au nom de tous: *Quis nos ſeparabit*? Il parloit de cette charité eſſentielle,

Rom. c. 8. v. 35.

eſſentielle, fondamentale, qui nous unit à Jeſus-Chriſt comme membres de ce divin Chef; & par l'amour de préférence, cet amour ſupérieur à toutes les tentations, victorieux de toutes les épreuves, plus fort que toutes les ſéductions & toutes les craintes, il déſignoit une obligation générale, un devoir que tout Chrétien doit remplir : *A Charitate quæ eſt in Chriſto Jeſu.* Ibidem.

Voulez-vous donc connoître ſi vous aimez le Seigneur ? Je ſuppoſe une de ces occaſions délicates, qui doivent ſervir d'épreuve à votre fidélité. Il s'agit de vous déclarer pour Dieu, en triomphant du reſpect humain, en réſiſtant aux ſollicitations d'un Maître, d'un Protecteur, qui exige de vous une complaiſance, un ſervice oppoſé à la loi. Il faut ſoutenir les intérêts de la conſcience & de l'équité par le ſacrifice d'un avantage qui peut accroître votre fortune, ou vous ſauver des rigueurs mêmes de l'indigence, avantage ſéduiſant,

mais injuſte. Vous ne pouvez conſerver votre innocence, qu'en renonçant à la tentation du plaiſir; & pour éviter une chûte, vous n'avez que ces deux moyens, la réſiſtance, ou la fuite. Placé, comme je le ſuppoſe, entre la paſſion & le devoir, entre l'attrait qui vous engage, & la conſcience qui le réprouve, parlez, décidez; j'attends votre réponſe. Eh! bien, ſi vous balancez, ſi vous héſitez, ſi votre cœur ſe refuſe à l'aveu que je lui demande, tremblez, mon cher Auditeur, vous avez perdu la Charité, & vous l'avez perdue au moment où je parle, ſi au moment où je parle, vous aimez quelque choſe plus que Dieu, autant que Dieu; ſi vous n'êtes pas déterminé à tout quitter, à tout ſouffrir, plutôt que d'encourir ſa diſgrace. La raiſon en eſt évidente. C'eſt un Dieu qu'il faut aimer. Il eſt Dieu, il veut être aimé en Dieu: *Diliges Deum.*

Matth. c. 22. v. 27.

L'aimer, mon cher Auditeur, c'eſt donc lui dire avec l'Apôtre, & le dire

auſſi ſincèrement, auſſi fortement que lui : non, point d'autorité, ni de pouvoir, qui ſoit capable de m'ébranler : *Neque principatus* ; point d'eſpérance, ni d'intérêt que je ne ſois diſpoſé à ſacrifier : *Neque inſtantia, neque futura* ; point de menaces, ni de perſécutions, qui me faſſent chanceler : *Neque fortitudo* ; point de rang, ni d'élévation, dont l'éclat me ſéduiſe, s'il doit être le prix d'une injuſtice : *Neque altitudo* ; point de revers, ni de calamités, qui puiſſent me détacher de mon Dieu, & dont je conſente à m'affranchir par une ſeule infraction de la loi : *Neque profundum.* Rom. c. 8. Ibidem. Ibidem. Ibidem. Ibidem.

Oui, mes frères, ſi la Charité vit dans vos cœurs, voilà à quoi elle vous oblige. L'amour que Dieu vous demande & que vous lui devez, eſt un amour au-deſſus de tout autre amour. Amour de ſingularité & de diſtinction, qui doit lui donner le premier rang dans vos affections. Amour tellement attaché à la ſouveraineté de ſon être, qu'il

ne dépend pas même de lui, de ne pas l'exiger. Du centre de l'immortalité, il vous déclare qu'il ne ſouffre point de rival, & qu'il ne donne ſa gloire à perſonne; cette gloire dont la nature eſt d'être incommunicable: *Gloriam meam alteri non dabo.* Et vous, cœur mondain, cœur paſſionné, qui lui préférez un objet périſſable, ou qui le lui comparez, c'eſt cette gloire que vous oſez lui diſputer, lui ravir! Quelle témérité! quelle profanation! Savez-vous tout ce qu'elle renferme d'outrageant pour la Divinité? Savez-vous, qu'elle attaque Dieu dans ſon eſſence & dans le fond même de ſon être? En effet, dans l'égarement de la paſſion, vous vous êtes forgé d'autres Dieux que lui. Le voilà donc mépriſé. Or; je vous le demande, dans cette ſuppoſition, eſt-il Dieu pour vous? Un Dieu mépriſé, ne ceſſe-t-il pas d'exiſter pour le cœur qui le mépriſe; & dans ce cœur infidèle, qui inſulte à ſa Divinité par une

Iſaï. c. 48. v. 11.

préférence, *Deus eſt*, à ſon unité par un odieux parallèle, *unus eſt*, n'eſt-il pas détrôné & réduit au néant, autant qu'il peut l'être, & s'il pouvoit l'être? Deut. c. 6.

Il a vu cet outrage, dit un Prophète, & il n'a pu le voir, ſans en être indigné: *Vidit, & ad iracundiam concitatus eſt.* Il éclatera, & ſes ennemis ſeront confondus. Sacrilèges autels, vous ſerez briſés, & réduits en poudre. Vaines idoles, coupables adorateurs, vous étiez ſes rivaux, & vous ſerez ſes victimes. Pour ce feu profane dont vous avez brûlé, pour ce plaiſir impur que vous lui avez préféré, il prépare des remords, un feu vengeur, une éternité de ſupplices: *Reddam ultionem hoſtibus meis.* Mais prévenez ce malheur; & faites rentrer l'Etre ſuprême dans ſes droits. En l'aimant, vous pouvez ſans doute aimer quelque choſe avec lui. Aimez vos frères, vos enfans, vos bienfaiteurs, vos amis, & tous ceux que certains rapports vous unif- Deut. c. 32. Ibidem.

ſent ; mais comment ? Aimez-les, dit Saint Auguſtin, de cet amour de paſſage, qui doit tendre & retourner vers Dieu ; de cet amour ſubordonné, qui doit toujours reconnoître, & atteſter la ſouveraineté de Dieu ; de cet amour chaſte & pur, qui ne ſouffre jamais un penchant, un intérêt, un plaiſir contraire à la loi de Dieu. Vous aimerez le Seigneur. Il eſt Dieu, il veut être aimé en Dieu : *Diliges Deum.*

Ah ! Chrétiens, ſi vous l'aimez de cet amour de préférence dont je viens de parler, on verra cet amour dominer dans toute votre conduite. Le Souverain Etre aura le premier rang dans votre eſprit, & à tant de penſées vaines, dangereuſes, criminelles, vous ſubſtituerez la préſence & la penſée de Dieu ; on penſe ſouvent & avec délices à ce qu'on aime. Le Souverain Etre aura le premier rang dans vos entretiens ; il en ſera l'ame, s'il n'en eſt pas toujours l'objet ; & à tant de diſcours mondains,

médiſans, licencieux, vous ſubſtituerez la douce & ſainte habitude de parler de Dieu; on parle, on entend parler avec plaiſir de ce qu'on aime. Le Souverain Etre aura le premier rang dans vos deſſeins; & à tant de projets inſpirés par l'orgueil, ſuggérés par la cupidité, dictés par la fauſſe ſageſſe du ſiècle, vous ſubſtituerez la direction, l'impreſſion de la volonté de Dieu; on conſulte, on ſe fait un devoir de conſulter ce qu'on aime. Le Souverain Etre aura le premier rang dans vos motifs; & à ces intentions vicieuſes & corrompues qui ſouillent vos œuvres, vous ſubſtituerez le motif ſurnaturel de la gloire & des intérêts de Dieu. L'amour veut plaire à ce qu'il aime, il rapporte tout à ce qu'il aime. Premier caractère de l'amour de Dieu, amour ſouverain & dominant qui le préfere à tout. J'ai ajouté, amour fidèle & ſans réſerve, qui renferme tout.

Il eſt de la nature de l'amour de ſe

donner ſans partage, & à ne conſidérer que les attachemens humains, c'eſt une maxime reçue que pour aimer ſincèrement, il faut aimer pleinement, & qu'un ſeul outrage entre amis détruit l'eſſence de l'amitié. Foible mortel, qui veux régner ſur le cœur de tes ſemblables, tes prétentions ne ſont le plus ſouvent que les erreurs & les ſonges de ta vanité! Tu es jaloux par uſurpation, Dieu l'eſt par la néceſſité de ſon être. Vous aimerez de tout votre cœur. La loi eſt claire & préciſe, & la plénitude de notre amour eſt renfermée dans l'énoncé même du précepte : *Diliges ex toto corde tuo.*

En vain donc, vous flatteriez-vous d'aimer Dieu, ſi en obſervant quelques préceptes, vous exceptez les autres, ſi vous en exceptez un ſeul. Vous ne pouvez vous raſſurer ſur cette fidélité partielle, ni vous flatter d'aimer Dieu, pourquoi? Parce que la Charité eſt indiviſible, & qu'elle ne ſouffre aucun

partage. Elle n'eſt autre choſe dans le cœur qu'elle anime, qu'une volonté ſincère, efficace, de donner à Dieu toutes les preuves de notre aſſujettiſſement à la loi; & la volonté contraire, je dis la volonté d'exclure & d'excepter une ſeule de ces preuves, ſeroit en nous, je ne dis pas le réfroidiſſement & la diminution, mais la privation & l'extinction de la charité. Et delà cette maxime de l'Apôtre ſaint Jacques. Celui qui viole la loi dans un point, l'a violée toute entière, c'eſt-à-dire, comme l'explique ſaint Jérôme, que l'infraction de la loi dans un point capital, détruit en nous la charité, comme dans les objets qui exigent la ſoumiſſion de notre eſprit, un ſeul article excepté détruit la foi : *Si quis totam legem ſervaverit, offendat autem in uno, factus eſt omnium reus.* Epiſt. Jacob. c. 2. v. 10.

Cette vérité, Chrétiens, n'a-t-elle rien d'effrayant pour ceux qui l'entendent ? Combien peut-être, en eſt-il, à

qui Dieu fait ce reproche trop mérité? Votre cœur ne s'eſt point encore donné pleinement, & il vous manque une choſe eſſentielle, pour être à moi : *Unum tibi deeſt.* Vous, vous n'êtes ni ſuperbe, ni médiſant, ni voluptueux ; mais l'eſprit de cupidité vous domine. Je vois ces profits illégitimes, ces fraudes, ces injuſtices, dont l'appât vous ſéduit. Voilà ce qui m'outrage, & ce qui vous rend indigne de moi. Pour lever cet obſtacle, une choſe eſt néceſſaire ; *Unum tibi deeſt.* Reſtituez. Vous, vous n'êtes ni avare, ni injuſte ; mais vous avez un ennemi, & votre cœur eſt ulcéré. Il nourrit le feu de la colère, ou un froid mortel, eſpèce de vengeance plus réfléchie & plus durable. J'attends de vous un ſacrifice, & ce n'eſt qu'à ce prix que vous pouvez mériter mes regards : *Unum tibi deeſt.* Pardonnez. Vous, vous n'êtes ni emporté, ni vindicatif ; mais un objet vous paſſionne. Vous entretenez un commerce dangereux, qui

Marc. c. 10. v. 21.

menacé & bientôt perverti votre innocence. Pour me prouver votre amour, une condition eſt indiſpenſable, & la conſcience vous l'a dit plus d'une fois : *Unum tibi deeſt.* Fuyez. Vous, jeune perſonne, vous n'êtes ni licencieuſe, ni criminelle ; mais vous êtes fragile. Vous avez éprouvé dans certains momens tout ce que vous avez à craindre d'un cœur ſenſible, d'un caractère facile, d'un goût vif & décidé pour le plaiſir. Un préſervatif vous eſt indiqué par votre propre foibleſſe ; l'ombre du ſanctuaire, l'Autel, & la Croix ; & vous êtes encore dans les bras du monde ? *Unum tibi deeſt.* Diſparoiſſez.

Oui, Chrétiens, l'oracle eſt prononcé : *Diliges ex toto corde tuo.* C'eſt un Dieu qui a parlé ; il veut un amour ſans réſerve, & relâchera-t-il de ſes droits ? Dieu ſaint, ſouffrira-t-il, & peut-il ſouffrir en nous, une paſſion qui l'outrage ? Où ſeroit ſa pureté ? Dieu Maître des cœurs, ſe bornera-t-il à ce

partage injurieux, qui bleſſeroit notre orgueil, & que nous dédaignerions pour nous-mêmes? Où ſeroit ſa grandeur? Dieu magnifique dans ſes dons; quoi! nous ne lui donnerions qu'un cœur diviſé, pour tant de graces reçues, pour tant de péchés pardonnés, pour une vie entière dont ſa bonté remplit & anime tous les momens? Où ſeroit ſa jalouſie? Il demande notre cœur tout entier; il le veut pour ſa gloire, il le veut pour notre bonheur. Oui, pour notre bonheur. Vous portez, mon cher frère, un cœur agité, mécontent; c'eſt que vous n'êtes point à Dieu pleinement. L'ame, en ſe partageant, ſort de ſa deſtination naturelle, & ce partage la déchire. Cœur infidèle, qui compoſez, qui calculez, pour ainſi dire, avec le plus aimable des maîtres, vous relâchez les liens du devoir, & vous croyez en adoucir la rigueur. Vous vous trompez. Le remords naît du ſein de la molleſſe. L'unique moyen d'être con-

tent de vous-même, c'eſt que Dieu le ſoit de vous. Ce qui manque à votre bonheur, manque en même-tems à votre fidélité & à votre ferveur. Aimons Dieu, mes frères, mais comme il veut l'être; c'eſt-à-dire, d'un amour ſouverain & dominant qui le préfère à tout; d'un amour fidèle & ſans réſerve qui renferme tout; enfin, d'un amour efficace & déciſif qui ſacrifie tout.

Vivre pour ce qu'on aime, le prouver en immolant tout à ce qu'on aime, c'eſt, mes frères, un des caractères diſtinctifs de l'amour. Le dirai-je à des Chrétiens, & me permettrez-vous ce langage, ô Religion ſainte? Rome payenne a vu le citoyen mourir pour ſa patrie. Une tendreſſe naturelle a formé ces héros qui ne mourront jamais, parce qu'ils ont voulu mourir l'un pour l'autre. Si j'en appelois aux paſſions mondaines, quelle leçon ne nous feroient pas, juſques dans leurs déréglemens, ces cœurs profanes qui ſe piquent d'ardeur & de

généroſité dans leurs coupables tranſports ! Indignes objets, ſouillerez-vous toujours nos regards ? La terre eſt couverte d'idoles ; je vois des autels pour l'ambition, des autels pour la cupidité, des autels pour le crime. Mais tirons le voile ſur ces ſacrifices impurs. Que je n'en aye parlé, ô mon Dieu! que pour faire rougir le vice, & pour le confondre. Que la Religion nous inſtruiſe.

Eſprit d'amour, eſprit de ſacrifice. Jeſus-Chriſt paroît dans le monde, & que vient-il y apporter ? deux choſes ; le glaive, & le feu : *Non veni pacem mittere, ſed gladium... Ignem veni mittere in terram.* Or, mes frères, le glaive immole, le feu détruit. L'un & l'autre nous annoncent notre deſtination, & nous apprennent que tout Chrétien eſt né victime. Généreux Martyrs, vous futes une preuve éclatante de cette vérité. Le feu de la charité, plus encore que le feu des bûchers & l'épée des tyrans, nous retraça dans votre ſacri-

Matth. chap. 10. Luc. c. 12.

fice la grandeur du Souverain Etre, & l'amour en vous immolant, uſa de tous ſes droits. Dans ces jours de paix & de ſécurité, mes frères, l'amour ne demande plus des ſupplices & du ſang; mais il veut des penchans combattus, des paſſions réprimées, des intérêts mépriſés, des injures oubliées, & dont on ſe venge par des bienfaits. Il veut des cœurs dociles & réſignés ſous le poids de l'affliction, paiſibles dans l'humiliation, patiens dans l'infirmité, & prouvant leur amour par leur ſoumiſſion. Qu'il eſt aiſé, mes frères, dans ces momens de calme, où notre cœur à l'abri de l'orage, ignore les ſecouſſes de l'adverſité, & s'ignore lui-même, qu'il eſt aiſé, dis-je, dans ces occaſions, de ſe flatter, de ſonger dans un rêve agréable, qu'on aime Dieu! Sujets fidèles, braves ſoldats, qui ſur le champ de bataille vous couvrez de ſang & de pouſſière, & qui nous montrez, au retour du combat, les cicatrices de vos plaies,

on peut dire de vous, que vous aimez le Prince, & la Patrie. Chrétiens qui m'écoutez, portez les croix que Dieu vous impoſe; que votre vertu ſe ſoutienne dans les contradictions & les revers, & nous dirons alors que vous aimez Dieu. En effet, un amour qui n'a rien à ſouffrir, eſt un amour trop commode; celui qui craint de ſouffrir, un amour trop lâche; celui qui ne veut rien ſouffrir, un amour idéal & chimérique.

Eſprit d'amour, eſprit de ſacrifice. Le monde, mes frères, eſt la victime que le Seigneur a toujours demandée. Une haine irréconciliable les ſépare, & dans l'homme régénéré, dit l'Apôtre ſaint Jean, la grace de l'adoption fut un engagement à l'immoler ce monde pervers: *Omne quod natum eſt ex Deo, vincit mundum.* Enfant de la nouvelle alliance, Chrétien qui m'écoutez, vous vous êtes déclaré ſon ennemi par le ſerment le plus ſolemnel; vous ne pouvez donc l'aimer que par un parjure.

I. Joan. c. 5.

Dans un cœur épris de l'amour du ſiècle, diſoit encore l'Apôtre bien-aimé, la charité eſt éteinte. Sans être de ce monde diſſolu, ſcandaleux, qui a levé publiquement l'étendart de l'irréligion, ſi vous êtes de ce monde diſſipé, faſtueux, ſenſuel, où règnent la concupiſcence de la chair, la concupiſcence des yeux, l'orgueil de la vie, ſachez que cet eſprit du monde, que cet amour dominant du monde, détruit en vous la charité : *Si quis diligit mundum, non eſt charitas Patris in eo.* Ajouterai-je, d'après l'oracle du Sauveur, que le cœur ne ſe nourrit que d'un objet, qu'il eſt impoſſible de ſervir deux maîtres, & qu'on ne peut aimer l'un ſans mépriſer l'autre? *Aut uni adhærebit; & alterum contemnet.* Quoi! vous aimez Dieu, & vous aimez le monde, ce monde ennemi de Jeſus-Chriſt; ce monde toujours en contradiction avec les maximes de Jeſus-Chriſt; ce monde mille fois réprouvé

I. Joan. c. 2.

Luc. c. 16.

par la doctrine & les exemples de Jesus-Christ ? Opposition monstrueuse. Non, à des traits si dissemblables, je ne reconnois point l'amour divin. L'amour se fait un devoir de ressembler à ce qu'il aime. Mêmes pensées, mêmes vues, mêmes sentimens ; ressemblance si essentielle, que, selon la pensée d'un Père de l'Eglise, un Chrétien doit être un autre Jesus-Christ : *Christianus alter Christus.*

Esprit d'amour, esprit de sacrifice. La vie du Chrétien est un assujettissement continuel à la loi. Or, la loi prescrit des devoirs, & il faut les remplir ; la nature y trouve des obstacles, & il faut les vaincre. C'est à ces traits, qu'un Dieu reconnoît que nous l'aimons. Joan. c. 14. v. 23. *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* Premièrement, la loi prescrit des devoirs, & il faut les remplir. Les remplissez-vous ? Je jette un coup d'œil sur votre conduite, & je vois la fausse conscience qui se les dissimule, la tié-

deur qui les néglige, l'inconſtance qui s'y prête pour quelques momens, plus ſouvent encore la lâcheté, l'infidélité qui les viole, & vous aimez Dieu ? Secondement, la nature trouve des obſtacles dans l'obſervation de la loi, & il faut les vaincre. L'amour connoît le prix d'un ſacrifice; & quoi qu'il en puiſſe coûter pour obéir, il eſt ſi doux de plaire à l'objet aimé. Mais pour vous, tout eſt pénible, impraticable, lorſqu'il s'agit d'un effort ſur vous-même. Que nous dit cette vie ſenſuelle, où pour vous ſouſtraire à des vérités incommodes, à des vertus laborieuſes qui gêneroient vos penchans, vous ne conſultez jamais le devoir, ou ne le conſultez qu'à demi ? Que nous dit cette vie anti-chrétienne, où loin de ſacrifier vos paſſions à la ſainte auſterité de la loi, vous ſacrifiez la loi à vos paſſions & à vos plaiſirs; & vous aimez Dieu ? Non, non. Vous êtes un cœur indolent & ſtérile, & l'amour eſt

agiſſant. Vous êtes un cœur immortifié, & l'amour eſt pénitent. Vous êtes un cœur lâche, & l'amour eſt généreux. Je me rappelle ici ce conquérant dont Iſaïe nous a tracé le tableau. Ardent, infatigable, plein du feu qui l'anime, rien ne l'arrête. Sa vigilance égale ſon ardeur. Il ne quitte jamais le baudrier dont il eſt ceint. Ses armes toujours prêtes, n'attendent que le moment du combat, & préſagent la victoire. A l'aſpect de l'ennemi, il s'élance avec la rapidité de la tempête; c'eſt un lion redoutable qui voit ſa proie, qui la ſaiſit, qui la dévore. Sous cet emblême, reconnoiſſez dans un cœur chrétien, l'amour déployant ſa force & ſon activité; l'amour victorieux de l'ennemi du ſalut, & détruiſant tout ce qui cherche à le détruire; l'amour fidèle à ſon Dieu, fidèle au milieu des obſtacles, contre tous les obſtacles. Il ne les connoît que pour les vaincre; il accomplit la loi, & toute la loi; c'eſt

la loi elle-même en actions & en exemples : *Si quis diligit me, ſermonem meum ſervabit.*

Eſprit d'amour, eſprit de ſacrifice. Dans les commandemens les plus pénibles, dit S. Auguſtin, Dieu veut être obéi ; & il défend à un mortel de raiſonner : *Divino intonante præcepto, obediendum, non diſputandum.* Le ſacrifice de la victime la plus chère eſt alors un devoir. Oui, Chrétiens, il eſt des occaſions, où n'être pas généreux, c'eſt être infidèle. Il eſt des circonſtances, où la diſpoſition d'un cœur qui donne ce qu'il a de plus précieux, eſt en lui, je ne dis pas la perfection, mais la preuve néceſſaire de ſon amour. Souvenez-vous d'Abel. Il aimoit, ce beau cœur, lorſqu'il offroit au Seigneur l'élite de ſes troupeaux. Mais dans cette oblation, le Ciel en la ratifiant, ne vit qu'un Juſte, & le témoignage indiſpenſable de ſa foi : *Fide plurimam hoſtiam Abel, quàm Caïn, obtulit Deo, per quam* Heb. c. 11.

teſtimonium conſecutus eſt eſſe Juſtus. Quelle fut la cauſe de la réprobation de ſon malheureux frère ? Un cœur avare, une vile offrande qui ne reſſembloit que trop à ſon cœur. Souvenez-vous d'Abraham. Il aimoit, ce Père des Croyans, lorſque ſupérieur à tous les ſentimens humains, il étendoit ſur le bûcher ce fils, l'unique objet de ſes eſpérances. Mais n'oubliez pas qu'Abraham, en donnant tout, ne donna rien de trop. Ce ſacrifice qui vous étonne, ne fut au jugement de Dieu même, que la preuve & le ſceau de ſa fidélité : *Nunc cognovi.* Qu'eſt-ce qui a perdu l'infortuné Saül ? Un ſacrifice imparfait, le Roi d'Amalec épargné, la meilleure partie du butin, réſervée pour le peuple qui avoit reçu l'ordre de tout détruire, de tout immoler.

[1] Geneſ. c. 22.

Enfin, mes frères, voulez-vous ſavoir tout ce qu'on peut ſacrifier quand on aime ? Voyez ces hommes apoſtoliques, qui s'arrachent à leur patrie,

briſent tous les liens de la chair & du ſang, & ſur les aîles de la charité, volent dans ces régions barbares, où ils n'ont plus d'autres richeſſes que leur pauvreté, d'autre conſolation que leur zèle, d'autre ambition que d'étendre, par leurs travaux & au prix de leur ſang, le règne de Jeſus-Chriſt, & la gloire de ſon nom. Voyez ces Anges de la terre, ces pieux Solitaires, qui ne vivent que pour s'immoler, & dont les ſacrifices renaiſſans, nous offrent dans une vie tout-à-la-fois obſcure & ſublime, un corps victime de l'auſtérité, un cœur martyr de l'amour. Voyez ces Vierges pures, ces illuſtres Amantes, renfermées dans ces ſaintes retraites où elles ont renoncé aux attachemens les plus légitimes, aux prétentions les plus flatteuſes, aux ſatisfactions les plus innocentes. La Religion, en levant le voile qui couvre ces vénérables aſiles, vous donnera ce beau ſpectacle que vous connoiſſez trop peu : des efforts que

l'amour inſpire, des victoires que l'amour multiplie, des vertus auxquelles il n'oſe donner ce nom. C'eſt-là, c'eſt au milieu de ce feu jaloux, que vous verrez réduites en pratique ces grandes maximes : l'eſprit doit être anéanti pour être humble, le corps pénitent pour être chaſte, le cœur fervent pour être juſte, le diſciple de l'amour toujours altéré de la ſoif de la juſtice pour être digne de lui-même, & croyant n'avoir rien ſacrifié, tandis qu'il lui reſte encore quelque ſacrifice à faire.

Et vous, mes frères, ſouffrez que je vous interroge, & répondez à ces queſtions. Quels ſacrifices avez-vous faits? Quels ſacrifices faites-vous? Quels ſacrifices ferez-vous au ſortir de ce Temple ?

Quels ſacrifices avez-vous faits? Qu'avez-vous retranché de vos caprices, de vos jalouſies, de vos médiſances, de vos vivacités, de vos emportemens? Par quelles victoires avez-vous triomphé de

de votre molleſſe, de votre tiédeur, de vos répugnances, & de vos dégoûts? Dans la vie chrétienne, il eſt un moment qui doit être marqué par quelque trait héroïque, par un ſacrifice, ſoit apparent ou intérieur, où l'ame, en déployant toute ſon énergie, mérite ces graces de choix, déciſives pour le ſalut. Où eſt-il cet hommage eſſentiel que Dieu s'étoit réſervé? Montrez-moi dans le cours de votre vie un ſeul acte de vertu, que la grandeur du Souverain Être ait pu avouer. Que pouvez-vous me répondre, & au moment où je parle, n'avez-vous pas contre vous, la conſcience qui réclame, la grace qui ſe plaint, le Ciel qui vous accuſe?

Quels ſacrifices faites-vous? Sacrifices ſuperficiels. Le fond de la conduite n'eſt qu'indolence & lâcheté. Si l'on y apperçoit quelques efforts qui coûtent peu, & qui ne ſont le plus ſouvent que pour l'oſtentation, combien de choſes pour les ſens! que de dédomma-

gemens pour la molleſſe ! Sacrifices paſſagers. On donne aujourd'hui, & demain l'on reprend ce qu'on a donné. Dieu ne ſemble recevoir nos hommages, que pour être témoin de notre inconſtance, & pour entendre ſortir de nos cœurs cette réponſe outrageante : Tout Dieu que vous êtes, vous n'avez pu me ſuffire. Sacrifices imparfaits. On refuſe au Seigneur ce qu'il y a de plus eſſentiel pour la réformation des mœurs, & dans les occaſions où le cœur ſe prête un peu plus à l'attrait divin, on donne trop peu, on donne avec une demi-volonté, avec une froide & ſtérile circonſpection. Dans une ame de ce caractère, ſi l'amour reſpire encore, il n'y règne pas, & l'amour, vous le ſavez, l'amour veut régner. Sacrifices inefficaces. On fait quelquefois les apprêts de l'immolation. L'autel eſt dreſſé, on lève le bras, & le glaive tombe des mains. La victime tremble, elle pâlit, & le ſang ne coule jamais.

Quels ſacrifices ferez-vous au ſortir de ce Temple, & me perſuaderez-vous que vous aimez Dieu, lorſque je verrai toujours des déſirs vagues & confus, quelques ſentimens équivoques, le même eſprit de mondanité, & le même goût pour le ſiècle; lorſque je verrai les mêmes ſpectacles pour la curioſité, les mêmes parures pour la vanité, les mêmes rafinemens pour la ſenſualité, les mêmes liaiſons & les mêmes attachemens pour la volupté?

O charité! qu'êtes-vous devenue dans ce ſiècle d'égarement & de corruption? Combien de cœurs où vous régniez, & d'où la licence & la ſéduction vous ont bannie! Combien qui vous ont perdue, peut-être pour ne vous recouvrer jamais! Combien qui ſe flattent de vous poſſéder, tandis que l'œil de Dieu les voit ſous l'anathême! Dans ceux mêmes où vous habitez encore, combien de fois y êtes-vous captive & gémiſſante! Ah! Chrétiens,

qu'elle règne en nous cette divine charité, & qu'elle y grave en traits de flammes cette parole immortelle, aimons.

Aimons, puiſque notre cœur même nous en fait un devoir. Devoir d'autant plus preſſant, qu'il eſt imprimé au fond de notre ame, & confondu avec le ſentiment de notre exiſtence. Devoir d'autant plus facile, que nous avons pour le remplir, les motifs les plus touchans.

Aimons le Seigneur, mais de cet amour ſouverain & dominant qui le préfere à tout. Imitons l'Eſprit céleſte qui terraſſa l'Ange rébelle; & pénétrés de la grandeur & de la majeſté du Maître que nous adorons, écrions-nous: Qui eſt égal à Dieu? qui pourroit lui diſputer l'hommage de mon cœur? *Quis ut Deus?*

Aimons de cet amour fidèle & ſans réſerve qui renferme tout. La loi ne ſouffre aucune exception, & Dieu qui demande notre cœur, le veut tout entier. C'eſt ſa bonté même qui le rend

jaloux ; il ſait que j'ôte à mon bonheur, ce que je refuſe à ſa gloire.

Aimons de cet amour efficace & généreux qui ſacrifie tout. Eh ! quel ſacrifice pourroit nous arrêter, lorſque nous voyons un Dieu immolé, un Dieu qui a tout donné, en ſe donnant lui-même ? Dieu victime, après tout ce que je vous ai coûté de travaux & de douleurs, que pourrois-je vous refuſer ? Crèche de Bethléem, jardin de Gethſémani, montagne du Calvaire, que vous parlez éloquemment & fortement à mon cœur !

Oui, mes très-chers frères, oui, il faut aimer ; aimer ſans délai. Et dirons-nous encore, dans quelques jours, dans quelques momens ? Mais quoi ! eſt-il un tems dans le cours de notre vie, que nous puiſſions ravir au Dieu de tous les tems ? mais le moment où vous n'aimez pas, cœur ingrat, n'eſt-ce pas l'amour qui vous le donne ? Oui, il faut aimer ; aimer, pour expier de crimi-

nelles ardeurs par les ſaints tranſports de la charité, pour réparer tant de momens perdus, hélas ! peut-être tant d'années qui ſe ſont écoulées ſous l'empire de la mort. Sans votre amour, ô mon Dieu ! qu'eſt-ce que la vie la plus longue & la plus heureuſe aux yeux du monde, ſinon une longue erreur ? Sans la charité, le héros, le ſavant, l'homme comblé de gloire, l'homme d'un ſiècle a-t-il vêcu ? Oui, il faut aimer ; aimer, pour reconnoître par le plus juſte retour, cet amour miſéricordieux, conſtant, qui nous a ſi long-tems attendus, ſupportés. O patience ! ô bonté ! Errant loin de vous ; vous me cherchiez. Rebelle ; vous me pourſuiviez. Ingrat ; vous m'aimiez. C'eſt du fond de l'abyme où j'étois plongé, que vous m'avez attiré à vous. O charité ! vous voulez que je coure à l'odeur de vos parfums ! Auguſtin, Magdeleine, noms attendriſſans, vous ranimez ma confiance ; vous m'apprenez que

ce cœur infidèle peut encore malgré ſes taches & ſa corruption, ſe renouveler, ſe purifier par la douleur : qu'il peut encore aimer, aimer beaucoup, & en aimant, rentrer dans le ſein de Dieu, vivre de la vie de Dieu, mériter les regards, l'amitié, la familiarité d'un Dieu. Oui, il faut aimer ; aimer pour aimer toujours davantage. La charité ne s'éteint, que parce qu'elle s'eſt réfroidie. L'amour, le véritable amour eſt toujours mécontent de lui-même, & ne dit jamais, c'eſt aſſez. Ne l'oublions pas ; la volonté de croître eſt de l'eſſence même de la charité. En perdant ce déſir, elle perd juſqu'à ſon nom, & au moment où l'amour s'arrête, il n'eſt plus. Enfin, aimons dans le tems, pour aimer toujours.

Aimer toujours, c'eſt-à-dire toujours découvrir de nouveaux charmes dans l'objet aimé, toujours éprouver de nouveaux tranſports en l'aimant. Aimer toujours ! C'eſt-à-dire, toujours admi-

rer, mais ſans laſſitude ; déſirer, mais ſans indigence ; poſſéder, mais ſans dégoût. Aimer toujours ! C'eſt-à-dire, toujours vivre avec ce qu'on aime, ſavoir que ce qu'on aime vivra toujours, qu'on aura toujours un Dieu pour père, ſon palais pour demeure, ſon cœur pour aſile, ſes tréſors, ſa gloire, ſon bonheur pour partage.

Ouvrez-vous, céleſte demeure, & rendez mon amour immuable par la poſſeſſion de ſon objet. Immortelle beauté, déchirez le voile qui vous dérobe à mes regards. Montrez-vous, ô Dieu de mon eſpérance, Dieu de mon cœur. Et vous, gloire du monde, biens frivoles, plaiſirs trompeurs, diſparoiſſez. Que peut vouloir ſur la terre, celui qui dans le Ciel même ne veut que Dieu ſeul ? Oui, tout le reſte eſt indigne de moi. Allez, mon cœur, allez vous perdre dans cet abyme immenſe, qui réunit toutes les perfections & tous ſes ſiècles. Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

Sur la Naiſſance du Sauveur.

Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem.

Un peuple qui marchoit dans les ténèbres, a vu la lumière.

Iſaïe, chap. 9.

ENFIN, les oracles ſe vérifient, & touché de nos maux, le Ciel accomplit ſa promeſſe. L'étoile eſt ſortie de Jacob, elle annonce aux nations le lever du Soleil de juſtice, & le genre humain, aſſis à l'ombre de la mort, ouvre les yeux à cette grande lumière, attendue depuis tant de ſiècles. Nous jouiſſons de ce bienfait, Chrétiens auditeurs; mais quel uſage en faiſons-nous; & n'eſt-ce pas d'un peuple auſſi favoriſé que nous le ſommes, qu'on peut dire encore aujourd'hui, que la lumière luit dans les ténèbres, & que

les ténèbres ne l'ont point compriſe ? Nés dans le ſein du Chriſtianiſme, où nous trouvons, avec les fondemens de notre créance, les règles de notre conduite, comment répondons-nous à cette faveur du Ciel, à cette diſtinction de ſon amour ? La Religion nous éclaire & fait luire à nos yeux le jour le plus pur. Quelle eſt notre reconnoiſſance pour le don de Dieu ? Cette même Religion vient nous arracher à nos paſſions ; elle veut nous réformer. Où ſont nos vertus ?

Avouons-le, Chrétiens, & humilions-nous. Premièrement, diſtraits par mille objets frivoles, nous poſſédons la connoiſſance de Jeſus-Chriſt, & la lumière de ſon Evangile, à-peu-près comme nous jouiſſons de la lumière du ſoleil & des aſtres. Nous ſommes Chrétiens, mais par habitude, plutôt que par conviction & par ſentiment. En ſecond lieu, eſclaves de nos paſſions, nous déhonorons notre foi par nos œu-

vres, & ſon flambeau, à côté des vérités que nous croyons, met en évidence nos infidélités & nos vices. Corrigeons ce double déſordre. Ainſi, pour apprécier le don de la foi, & pour réveiller en nous les ſentimens de la plus juſte reconnoiſſance, conſidérons Jeſus-Chriſt éclairant le monde, & ce qu'il a fait pour le bonheur de l'humanité, en diſſipant ſes ténèbres & ſes erreurs. Enſuite, pour réformer nos mœurs, méditons nos obligations, & les yeux fixés ſur un Dieu naiſſant, étudions nos devoirs dans ſes exemples. En deux mots, & c'eſt tout le partage de ce Diſcours: vous verrez le beſoin que nous avions de Jeſus-Chriſt & ce qu'il a fait pour nous, comme auteur de toute vérité, comme modèle de toute juſtice. Avant de commencer, ſaluons la Mère du Rédempteur, en lui diſant avec l'Ange : *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant l'incarnation du Verbe, qu'eſt-ce que l'hiſtoire du genre humain, ſinon le récit de ſes erreurs, & de ſes vices? Ne craignons point d'entrer dans un détail ſi humiliant pour l'humanité, mais en même tems, ſi néceſſaire pour nous convaincre des bienfaits du Rédempteur, & pour nous faire ſentir plus vivement tout ce que nous lui devons de reconnoiſſance & d'amour.

Avant Jeſus-Chriſt, qu'étoit devenu ce caractère de vérité, imprimé dans l'homme, & qui lui donnoit des notions ſi pures de l'Etre ſuprême : ce ſentiment précieux, qui s'élevant du fond de ſon cœur, lui marquoit ſes devoirs, lui dictoit les hommages les plus tendres & les plus profonds? A meſure que le genre humain s'eſt éloigné de l'origine des choſes, ces grands principes ſe ſont effacés. Toute lumière

s'éteint, & si vous en exceptez un seul peuple, qui par une providence de Dieu particulière, conservoit encore les idées primitives, voyons-nous autre chose sur la surface de la terre, que le naufrage universel de la vérité ?

Premièrement, quelle idée de Dieu & de son essence ? Il est oublié & méconnu ; les ouvrages de ses mains lui disputent l'adoration ; l'univers n'est qu'un temple d'idoles. Qui pourroit dire à quels excès l'idolâtrie avoit porté son culte profane ? De vains simulacres que l'homme avoit formés, & que l'homme pouvoit détruire, voilà les Dieux de l'homme. De vils animaux, des figures aussi indécentes que ridicules, & qu'on auroit fuies comme des monstres, si elles eussent été vivantes & animées, c'étoit la réflexion d'un Philosophe payen, voilà les Dieux des nations, des peuples les plus civilisés & les plus sages. Un amas de ces divinités mépriſables, des Dieux en qui

le crime étoit adoré, & qu'il falloit honorer par des crimes, voilà les Dieux de Rome & d'Athènes. Il eſt vrai, les Philoſophes, par la force & l'élévation du génie, étoient parvenus à reconnoître un autre Dieu, que ceux du vulgaire; mais en furent-ils moins coupables, eux qui retenant la vérité captive, la ſacrifioient à la crainte, à l'intérêt, aux vues profanes d'une politique humaine? Vaine & ridicule ſageſſe. De la même bouche, le Philoſophe nie les Dieux, & les invoque; & la même main qui vient d'écrire contre ces Dieux imaginaires, va décorer leurs temples, encenſer leurs autels.

Soutenez, mes frères, un récit ſi propre à vous faire eſtimer votre Religion, & l'avantage ineſtimable de vivre dans ſon ſein; ſi propre à me convaincre moi-même du bonheur que j'ai, en vous inſtruiſant, de vous parler du haut de cette chaire, le langage de la vérité.

Dans l'examen des erreurs du paganiſme, vous venez d'obſerver la plus humiliante contradiction entre ce qu'ils adoroient, & ce qu'ils paroiſſoient croire. Veut-on approfondir, & comparer leurs ſentimens? Mêmes contradictions, mêmes erreurs. Les uns nous diſent, que les Dieux ſe ſont réſervé la vérité, & n'ont laiſſé aux hommes que la vraiſemblance. Les autres, avec des notions plus pures, n'ont rien de fixe, & varient dans leurs opinions. Un ſecond raiſonnement détruit le premier; un principe eſt le renverſement d'un autre principe. En liſant leurs écrits, on ſait à peine ce qu'ils ont penſé; leur vrai ſentiment ſur la Divinité eſt encore un problême. Raiſon humaine, dans ces perplexités & ces incertitudes, reconnois ton impuiſſance. Vaine & préſomptueuſe Philoſophie, que ton orgueil eſt ridicule, à côté de ta foibleſſe!

Connoiſſoient-ils mieux l'homme, ſa nature, ſes devoirs, & ſa fin.

Le principe de ces contrariétés étonnantes que nous portons avec nous, eſt pour eux une énigme impénétrable, & ne pouvant concilier un fond de grandeur & d'élévation, avec les plus humiliantes foibleſſes, s'ils définiſſent l'homme, c'eſt, ou pour le rendre méconnoiſſable, en le réduiſant à l'inſtinct & à la condition des brutes, ou pour le rendre impie, en le faiſant conteſter de grandeur & de ſageſſe avec Dieu.

S'ils parlent, s'ils écrivent, pour réformer le cœur humain, vains diſcoureurs, qui ne réforment rien; qui ne corrigent une paſſion, que par une autre; qui par de faſtueuſes & inutiles leçons, ne laiſſent à l'homme accablé de leurs préceptes, aſſez inſtruit de ſes maux, qu'un ſentiment plus vif de ſa misère & de ſa corruption.

Où placent-ils leur fin dernière, & dans leurs ſyſtêmes, qu'eſt-ce que le ſouverain bien? Ici, c'eſt l'inaction, un

lâche & ſtérile repos. Là, c'eſt le repos dans le ſein de la molleſſe; l'yvreſſe des ſens dans les bras de la volupté. Ailleurs, c'eſt la vertu, mais ne vous y méprenez pas, la vertu du Philoſophe, c'eſt-à-dire le plus grand des vices; un orgueil inſenſé, qui ſe ſuffiſant à lui-même, & laiſſant à Dieu la diſpenſation des choſes extérieures, oſe croire qu'un mortel peut être juſte & vertueux ſans lui.

Que dirai-je encore? Ces prétendus Sages louent la vertu, & la déshonorent. Ils en ſont les panégyriſtes, & les corrupteurs. Ils cachent ſous les dehors de la philoſophie, les plus honteux excès, & pour les connoître, il ſuffit de lire dans ſaint Paul, le détail de ces abominations qui font rougir la nature.

Tel eſt l'homme & le Philoſophe avant Jeſus-Chriſt. Voilà cette raiſon, dont nos incrédules ſont aujourd'hui le ſujet d'un vain triomphe. Quoi qu'il

en ſoit, ſes égaremens ſont connus. Qu'a-t-elle produit dans l'antiquité la plus éclairée ? Avec de grands noms, de grandes erreurs ; de fameux aveugles, & d'illuſtres coupables. Lumière du monde, quand viendrez-vous diſſiper de ſi épaiſſes ténèbres ? Moyſe doit la précéder. Moyſe donne la loi. La loi contient la vérité, mais couverte d'un voile, & Jeſus-Chriſt n'y eſt annoncé que ſous des ombres & des figures. Elle preſcrit des vertus, mais des vertus foibles & imparfaites, proportionnées à l'état de cette loi qui n'étoit que l'ébauche & l'enfance de la Religion. Elle propoſe des récompenſes, mais conformes au génie d'un peuple, qui recueille avec avidité la graiſſe de la terre, & qui ſe conduit par les ſens.

Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer : *Mitte quem miſſurus es.* Toute la nature ſe plaint, la raiſon s'égare, la loi eſt impuiſſante. Paroiſſez, lumière éternelle, l'eſpérance d'I-

Exod. cap. 4.

ſrael, l'attente des nations, paroiſſez. En effet, les cieux s'ouvrent. Du ſein du Père, le Verbe s'abaiſſe, il deſcend dans le ſein d'une Vierge : *Verbum caro factum eſt.* Jeſus-Chriſt paroît, & avec lui, nous poſſédons la plénitude de toute vérité; (ſaiſiſſez, je vous prie, ces trois réflexions) la vérité des myſtères, la vérité des vertus, la vérité des récompenſes. Entrons dans le détail, & connoiſſons le don de Dieu. Joan. c. 1.

Premier caractère, & premier avantage de la doctrine de Jeſus-Chriſt éclairant le monde : la vérité des myſtères.

Quel Maître, que celui qui diſſipe par ſa préſence, ce nuage épais répandu ſur la ſurface de la terre, & nous donne les véritables notions de la Divinité ! S'il parle de l'Etre ſuprême, il s'exprime ſans travail, ſans effort, avec cette auguſte ſimplicité, qui prouve que celui qui nous inſtruit, a pris dans ſon propre fond ce qu'il nous apprend de Dieu

même. Maître ſublime, il nous découvre le myſtère ineffable d'un Dieu en trois perſonnes : un Dieu père qui ſe connoît & ſe contemple de toute éternité ; un Fils ſans commencement, l'image de ſa ſubſtance, Dieu égal en tout à ſon Père ; un Dieu Saint-Eſprit, procédant de l'un & de l'autre, le terme adorable de leur amour, & le lien de leur éternelle union. Quel autre qu'un Dieu, pouvoit nous découvrir ces profondeurs de l'Être Divin ? Élevés à de ſi hautes connoiſſances, ne ſentons-nous pas que c'eſt la vérité, l'éternelle vérité qui nous inſtruit ?

Avec Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt, l'homme vient de connoître ſon Dieu. Il ſe connoît encore lui-même. Dégagé des ténèbres & des incertitudes, où l'avoit laiſſé la ſcience ignorante des faux ſages, il connoît ſa nature ; il eſt inſtruit de la grandeur de ſa première origine, & de la cauſe de ſa dépravation. A la lueur du flambeau qui l'éclaire, cette oppoſi-

tion de lui-même avec lui-même, ce mélange de grandeur & de baſſeſſe, juſqu'alors inexplicable, n'eſt plus une énigme pour lui; de nouvelles lumières lui donnent de nouveaux ſentimens. Il s'élève ſans orgueil, il s'humilie ſans perdre la confiance. Le Maître qui l'inſtruit de ſes maux, eſt la victime qui les répare. Avec Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt, l'homme en ſe connoiſſant, connoît ſes devoirs, ce qu'il doit à Dieu, à ſes ſemblables, à lui-même. Il connoît l'art divin de s'aimer, en ſe haïſſant pour cette vie paſſagère; de vivre, en s'immolant; de s'immortaliſer, en mourant chaque jour au monde & aux déſirs corrompus de la chair. Avec Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt, l'homme connoît le véritable prix des choſes, ces ſecrets que le Ciel a cachés aux ſages & aux prudens du ſiècle; la grandeur dans l'humiliation, les richeſſes dans la pauvreté, le bonheur dans la ſouffrance. Avec Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt, l'homme

connoît ſa foibleſſe, & l'appui qui le ſoutient. Il poſsède la grace, avec la vérité. L'uſage qu'il doit faire de cette grace, eſt la règle de ſes devoirs, & l'uſage qu'il en fait, la ſource de ſon bonheur. Que de bienfaits, mes frères, quels motifs de reconnoiſſance ! Que l'homme eſt heureux ! qu'il eſt grand, ſous l'empire de la Religion ! Auguſte vérité, vous le couronnez d'un diadême de lumière, & dans l'obſcurité de ſon exil, l'éternité brille ſur ſon front. Qu'il eſt grand, lorſque foulant aux pieds le menſonge & l'erreur, il ſe voit pénétré des rayons & des feux du ſoleil de juſtice ! Qu'il eſt grand, lorſque porté ſur les aîles de la foi, il s'approche de ſon principe, & découvre dans les ſplendeurs qui l'environnent, un préſage de ces clartés ineffables, où nous verrons la lumière dans la lumière même ! Qu'il eſt grand, dans ce degré d'élévation, où je l'apperçois avec les traits divins qui le caractériſent : la vé-

rité dans ſes penſées, l'immortalité dans ſes regards, le Ciel dans ſon cœur! Pourſuivons, & que de nouveaux bienfaits ſoutiennent votre attention.

Second caractère, & ſecond avantage de la doctrine de Jeſus-Chriſt éclairant le monde: la vérité des vertus. Envain, la Philoſophie nous vanteroit ſes héros, & ſes ſages. Qu'eſt-ce que leurs vertus? Des vertus ſuperficielles, dont les apparences ſoutenues par de grands noms, en impoſoient aux regards publics. Des vertus fauſſes, inſpirées par l'intérêt, la vanité, l'ambition, & démenties en ſecret par de honteuſes foibleſſes. Des vertus ſtériles, qui prenant leur ſource dans des motifs naturels & tout humains, ne pouvoient avoir plus de force & plus d'énergie que leurs principes, & réformoient quelques dehors, ſans toucher au fond du cœur. Des vertus ſuperbes, qui enivroient ces prétendus ſages de l'idée de leur propre ſageſſe, & qui, loin

d'exclure le crime, furent elles-mêmes un crime de plus.

Vertus profanes, diſparoiſſez. Les nuées ont enfanté le Juſte. Tous les tréſors de la ſainteté de Dieu même deſcendent avec lui. Heureux Mortels, vous avez un Maître & un Modèle.

Quel Maître, que celui dont les divines leçons n'éclairent l'homme, que pour le rendre meilleur; qui porte dans ſon cœur la perſuaſion avec la lumière, lui fait ſentir que ce qui manquoit à ſa juſtice & à ſa perfection, manquoit en même tems à ſon bonheur!

Vertus enſeignées par Jeſus-Chriſt, vertus intérieures. Ce ne ſont point ces vertus contrefaites, qui uſurpent nos hommages par de vaines apparences; ces vertus ſpécieuſes, dont l'appareil éblouit, & en impoſe aux yeux du vulgaire; ces vertus phariſaïques, qui cachent ſous de pompeux dehors, le vice & toute ſa corruption. Les vertus chrétiennes ſont plus modeſtes & plus ſinceres.

ſincères. Semblables à ces ſubſtances précieuſes, que la nature ſe plaît à former dans ſon ſein, elles ont leur ſource & leur principe dans le cœur. Elles ont pour témoin, cet œil pénétrant qui ſonde ce qu'il y a de plus intime & de plus profond dans les replis du cœur ; pour juge, cette vérité ſuprême qui n'apprécie l'homme que par les ſentimens & les ſacrifices du cœur. Qu'elles ſont pures, qu'elles ſont auguſtes dans leur obſcurité, ces vertus qui doivent ſoutenir les regards de l'Eternel, obtenir ſon ſuffrage, & mériter ſes récompenſes!

Vertus enſeignées par Jeſus-Chriſt, vertus évangéliques. Elles purifient juſqu'au déſir & à la penſée, elles banniſſent l'apparence & l'ombre méme du mal ; elles règlent nos penchans ſur nos devoirs, diviſent l'eſprit de la chair, portent le glaive & la deſtruction dans tout ce qui eſt impur, dangereux & inutile.

Vertus enſeignées par Jeſus-Chriſt,

vertus ſublimes dans leurs motifs. Tandis que le ſage du monde cherche les regards, mendie les ſuffrages humains, & deſcend juſqu'aux petiteſſes de la vanité, le juſte formé par la Religion, ne vit que pour Dieu, n'agit que pour Dieu; & ſupérieur à la nature par ſes rapports avec la Divinité, il s'élève juſqu'à la ſource même des vertus. S'il brille à nos yeux de tous les traits de la piété & de la juſtice, ſa gloire eſt d'être encore plus juſte qu'il ne le paroît. Les dehors d'une vie pure & édifiante, ne ſont qu'un réjailliſſement de cette lumière divine, qui brille toute entière au fond de ſon ame. Ses œuvres ſont les rayons qui échappent, & qui viennent frapper nos regards: ſon cœur eſt l'aſtre lui-même, avec tous ſes feux.

Vertus enſeignées par Jeſus-Chriſt, vertus ſociales, mais cimentées, mais conſacrées par la Charité, cette vertu diſtinctive de la nouvelle alliance, &

dont les différens caractères ſont autant de preuves que Jeſus-Chriſt, en paroiſſant dans le monde, n'y a paru que pour le bonheur de l'humanité. Charité, vertu la plus noble, la plus eſſentielle des vertus, dont le premier objet eſt Dieu, & Dieu préféré à tout; qui l'embraſſe comme premier principe & fin dernière, & ſortie de ſon ſein, va s'unir au prochain qui le repréſente; lie tous les hommes entr'eux comme ſujets d'un même Maître, comme membres d'un même corps, comme enfans d'un même père, comme citoyens d'une même Patrie. Charité, vertu aimable, qui fait l'agrément & les délices de la ſociété, tempère l'autorité dans les Grands, affermit la fidélité dans les ſujets, rend les engagemens plus sûrs, les amitiés plus ſincères, les alliances plus inviolables & plus conſtantes. Charité, vertu amie de la paix, qui va étouffer dans les cœurs, toute ſemence de trouble & de diviſion, l'ambition

par la modeſtie & la ſimplicité, la vanité par l'oubli de ſoi-même & l'eſtime d'autrui, la jalouſie par un amour ſincère du prochain & de ſes avantages, la cupidité par le mépris des choſes périſſables, & le ſacrifice de ſes propres intérêts; qui ſouffre ſans ſe plaindre, rend le bien pour le mal, répond aux outrages par des bénédictions, & pour appaiſer un ennemi, doit au milieu du ſacrifice, laiſſer l'offrande & l'autel. Charité, vertu bienfaiſante, qui ouvre ſon cœur aux cris de l'affligé, ſes mains aux beſoins du pauvre; qui affligée & pauvre elle-même, adoucit par la compaſſion, des maux qu'elle ne peut ſoulager par des bienfaits, & met l'impuiſſance de faire des heureux au nombre de ſes malheurs; qui dans le ſein même de l'indigence, trouve encore du ſuperflu; ſe croit trop riche, avec un manteau dont la moitié peut couvrir la nudité d'un frère. Diſons tout, & que la gloire vous en ſoit rendue,

ô mon divin Maître ! Charité, vertu héroïque, qui, pour ſauver une ame rachetée de votre ſang, trouveroit le ſien trop vil pour l'épargner : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Ep. Joan. 1, c. 3.

Telles ſont les vertus, que Jeſus-Chriſt eſt venu enſeigner au monde. Que n'y ſont-elles pratiquées ! Alors, quelle paix ! quelle harmonie, on verroit régner dans tous les Etats ! Et après ces leçons adorables du Fils de Dieu, que peut-il manquer au bonheur de l'homme, & à la perfection du Chrétien, que ce que l'homme n'a point connu d'une morale ſi pure, ou ce que le Chrétien prévaricateur en néglige ? Dieu nous a donc tout donné par Jeſus-Chriſt; la vérité des myſtères, la vérité des vertus, & afin que rien ne manque à notre félicité, la vérité des récompenſes.

Enfans des hommes, juſques à quand vous laiſſerez-vous abuſer par le men-

ſonge & l'erreur? Le monde vous attire, & vous courez après ce fantôme. Inſenſés, où placez-vous vos eſpérances, & que peut vous donner ce monde ſi vain, que des choſes auſſi vaines que lui? Des richeſſes? quoi! ces tréſors d'argile, qui vont vous échapper dans un inſtant, & dont la poſſeſſion amuſe le cœur, ſans le remplir? Des honneurs? quoi! ce fragile éclat, qui va s'éclipſer dans la nuit du tombeau? Des plaiſirs? quoi! ces joies profanes, que le trouble accompagne, que ſuit le dégoût, que le remords empoiſonne? Dieu Rédempteur, Légiſlateur ſublime! venez diſſiper le charme qui nous ſéduit, & faites luire à nos yeux cette meilleure eſpérance qui aggrandit notre ame, étend la ſphère de ſes deſirs, & l'élève juſqu'à la Divinité. Oui, Chrétiens, reconnoiſſons à ce dernier trait, la parole du Père, & Jeſus-Chriſt éclairant le monde.

Quel Maître, que celui qui nous ex-

poſe dans le plus beau jour, les ſecrets de la vie future; nous apprend que la terre où nous habitons, n'eſt qu'un lieu de paſſage; élève ſur les débris de notre mortalité, cette cité ſainte, le ſéjour de la paix; de la même main qui forma les Cieux, fait tomber le voile qui couvroit les richeſſes, & les voluptés ineffables que l'amour nous prépare; nous montre dans l'éclat de ſa gloire, un père impatient de nous revoir, & de couronner ſes élus; avilit à mes yeux tout ce qui périt, m'arrache à de fauſſes délices, verſe l'onction ſur mes maux, m'enlève à la terre, me place ſur un trône à côté de Dieu même!

Que vous êtes belle! que vous êtes aimable, ô! ma Religion! Que de motifs, qui doivent m'attacher à vous, vous aſſurer pour jamais l'hommage de mon eſprit & de mon cœur! Ah! mes frères, une Religion ſi vénérable dans ſes myſtères, ſi ſainte dans ſes maxi-

mes, ſi conſolante dans ſes promeſſes, eſt-ce donc là ce que l'impie oſe attaquer, & ce qu'il oſe eſpérer de détruire ? L'incrédulité, ſortie du puits de l'abyme, ſe montre ſans déguiſement, & ſans pudeur. Une foule d'écrits, où les fleurs de la littérature ſervent de parure au blaſphême, nous diſputent les fondemens de notre foi, & ce précieux dépôt qui de ſiècle en ſiècle, s'eſt tranſmis juſqu'à nous. Vains efforts contre ma Religion. Impies, qui êtes-vous ? Il me ſemble voir quelques vermiſſeaux, qui eſſayent de ronger le trône où mon Dieu eſt aſſis. En déteſtant leur audace, je ris de leur folie. Ce trône, plus éclatant mille fois, & plus ſolide que le diamant, poſe à jamais ſur ſa baſe immobile, ſur l'éternité des ſiècles : *Thronus tuus, Deus, in ſæculum ſæculi.* Heb. c. 1.

Mais, malheur à vous, mes frères, ſi vous laiſſez ébranler dans vos eſprits les principes de la foi, par les diſcours

de la nouvelle philoſophie, & ſi un menſonge audacieux vous paroît une vérité. Malheur à vous, ſi vous donnez lieu à la ſéduction, par des regards téméraires ſur les productions du libertinage & de l'impiété. Quel ſcandale, n'avons-nous point ici à déplorer! Quels progrès n'a pas faits parmi nous la licence qu'on ſe donne de tout lire, cette curioſité préſomptueuſe, qui hazarde tout, & ſe croit tout permis! On ſaiſit avec avidité, on ſe communique réciproquement les écrits les plus pernicieux. On lit, & on ſe paſſionne. L'auteur plaît, & l'impie ſe fait écouter. On devient admirateur, panégyriſte, & bientôt proſélyte. Quoi! mes frères, ces hommes de péché, conjurés contre le Seigneur & ſon Chriſt, nés dans les bras d'une Religion, dont ils ont déchiré le ſein par l'apoſtaſie, & que ſouvent ils ont fait rougir en ſecret, avant de l'attaquer en public, voilà vos guides, & vos oracles? Quoi! ces

ouvrages de ténèbres, qui outragent à la fois, les vérités les plus ſacrées, les autorités les plus reſpectables, dix-ſept ſiècles de créance, le témoignage victorieux de treize millions de martyrs; ces livres funeſtes, dont le projet infernal, eſt de renverſer toutes les règles des mœurs, d'ébranler le trône & l'autel, voilà les livres qui peuvent vous occuper, vous attacher! Et l'Evangile, mes frères, l'Evangile! ce livre ſublime, dont l'auguſte ſimplicité fait pâlir toute lumière humaine; ce livre ſacré, qui rend l'enfance plus éclairée & plus ſavante, que tous les ſages du Lycée & du Portique; ce livre, l'organe de la Divinité, le flambeau du cœur humain, le teſtament de votre père, & dont toutes les pages ſont trempées dans le ſang d'un Dieu, ce livre adorable ne vous ſuffit pas? Quoi! ſans avoir approfondi, ſans avoir même examiné les preuves de votre Religion, vous dévorez les écrits de ceux qui la com-

battent ? Vous êtes pervertis, avant même que d'être inſtruits ? Et c'eſt ainſi que vous répondez à ce don précieux de la foi, qui vous a diſtingués de tant d'infidèles ? Quelle ingratitude ! C'eſt ainſi, que vous courez volontairement au péril, que vous cherchez le poiſon & la mort ? Quelle témérité ! Je le ſais, la célébrité de ces hommes pervers, le titre d'eſprits forts vous a ſéduits. Que dirois-je, pour vous détromper ? Le voici. A ces noms malheureuſement fameux, la vertu ſoupire, le Ciel tonne, l'enfer s'entr'ouvre, il engloutit avec les Auteurs, ceux qui impriment leurs écrits, ceux qui les diſtribuent, ceux qui les liſent. Hélas ! à quoi attribuer le ſcandale dont nous gémiſſons, & cette défection preſque générale de la foi, ſi ce n'eſt à la dépravation de nos mœurs ? En effet, dans cette étrange contradiction entre notre conduite & notre créance, comment la foi pourroit-elle ſubſiſter ? Un cœur mondain,

& livré à la molleſſe de ſes penchans, par foibleſſe doit craindre la vérité : de lâche qu'il étoit, devenu impur & criminel, par intérêt il doit la combattre : familiariſé avec ſes vices, & roulant de déſordre en déſordre, par dépravation il parvient enfin à l'éteindre. Voilà, ſi je ne me trompe, le principe de l'incrédulité & de ſes progrès, un intérêt de libertinage & de corruption. En matière de Religion & de morale, quand on ne veut rien faire, il faut tout nier. Dieu ſaint ! dans le ſiècle où nous vivons, vous êtes un Dieu trop incommode. Si vous étiez le Dieu de l'orgueil & de l'ambition, le Dieu de la volupté & du crime, bientôt l'impie fléchiroit le genou devant vous. Otez-nous cette croix, ces plaies, ce ſang répandu. Un amour crucifié nous révolte, parce qu'il faudroit l'imiter ; vos bienfaits nous ſcandaliſent, dès qu'il faut les reconnoître par des vertus. Mes frères, ce langage vous fait frémir.

Eh ! bien, c'eſt le langage de l'incrédulité, c'eſt le vôtre, Chrétien vicieux ; celui de votre conduite & de vos œuvres.

Ah ! plutôt, mes chers Auditeurs, reſſerrons les liens ſacrés qui nous uniſſent à Jeſus-Chriſt, l'auteur & le conſommateur de notre foi ; & puiſque la lumière qui luit aujourd'hui pour nous, eſt celle que tant de Patriarches, de Prophètes, de Rois, avoient déſiré de voir, & qu'ils n'ont entrevue qu'à travers la nuit des ſiècles, puiſque cette divine lumière ne devoit paroître, ſelon l'oracle de Zacharie, que pour nous conduire dans les voies de la juſtice & de la ſainteté : *In ſanctitate & juſtitiâ* : conſervons la foi, mes très-chers frères ; & pour la conſerver plus ſûrement, pratiquons les vertus qu'elle exige. Le Ciel nous les a tracées dans le divin Enfant que nous adorons. Paſſons à Bethléem, ce premier Temple du Chriſtianiſme : *Tranſeamus* Luc. c. 2.

uſque Bethleem; & là, proſternés aux pieds du Verbe fait chair, étudions nos devoirs dans ſes exemples, & après avoir vu le beſoin que nous avions de Jeſus-Chriſt, comme auteur de toute vérité, voyons ce qu'il a fait pour nous comme modèle de toute juſtice.

SECONDE PARTIE.

Un Enfant qui naît dans l'humiliation, dans la pauvreté, dans la douleur, eſt-ce donc là ce Meſſie promis à Jacob avec tant de ſolemnité, annoncé par tant d'oracles, figuré par tant d'événemens, attendu depuis tant de ſiècles ? Oui c'eſt lui-méme, & dans la profondeur de ſes abaiſſemens, reconnoiſſons l'excès de nos maux. Trois grandes plaies infectoient le genre humain; l'amour d'une fauſſe élévation, le déſir des richeſſes, l'attachement aux plaiſirs ſenſuels. A ce triple déſordre, le Fils de Dieu vient oppoſer l'humilité de ſa crêche, la pau-

vreté de ſes langes, les larmes de ſon enfance. Ici, mes frères, j'adore les deſſeins & les conſeils du Très-haut; & laiſſant le Juif & le Gentil ſe ſcandaliſer de ces voies adorables du ſalut de l'homme, pour moi j'y vois éclater toute la puiſſance, toute la ſageſſe d'un Dieu : *Chriſtum Dei virtutem, Dei ſapientiam.* La méditation du Myſtère va nous offrir le développement de cette vérité. 1. Cor. c. 1.

Je vois un Dieu fait chair, qui naît dans l'obſcurité, qui s'abaiſſe juſqu'à la nature humaine, & pour me ſervir de l'expreſſion de l'Apôtre, un Dieu qui s'anéantit : *Semetipſum exinanivit.* Il nous falloit cet exemple, pour guérir notre orgueil, l'envie de paroître & de ſe diſtinguer, l'eſtime de ſoi-même & de ſes talens, l'avidité pour les louanges, le déſir & la paſſion de la gloire. O ! homme, l'orgueil, le mépriſable orgueil te ſuit par-tout : dans l'éléva-tion, dans l'abaiſſement. Philip. c. 2.

Dans l'élévation, les Grands, pleins d'eux-mêmes, & enivrés de leur grandeur, ne voyent à leurs pieds, que des eſclaves. Hommes vulgaires, n'oubliez pas, que vous avez au-deſſus de vos têtes, ces êtres privilégiés à qui tout eſt dû, & qu'on n'aborde qu'en tremblant. Si vous pénétrez dans ces vaſtes & ſuperbes demeures, ſous ces lambris dorés où l'idole eſt au fond du temple, ſouvenez-vous de n'y paroître que l'encenſoir à la main, la crainte imprimée ſur le front, l'adulation ſur les lèvres. Vous voyez ces Dieux de la terre qu'environnent une foule d'adorateurs : ſachez que leurs demandes ſont des ordres, leurs paroles des oracles, leurs regards des bienfaits, l'honneur de les ſervir une récompenſe. Que votre fidélité ſoit prompte, vos ſervices aſſidus, vos hommages profonds. Craignez de leur manquer, ou de les contredire. La moindre réſiſtance les enflamme, & la foudre n'eſt pas plus

rapide que leur colère. Ils s'offenſent de peu, rarement ils pardonnent, & tel d'entr'eux qui excuſeroit un crime, s'irritera d'un manque d'égards.

L'orgueil eſt le vice des grands. Il pénètre encore dans les conditions ſubalternes. Un ſupérieur, ou un égal, eſt un ennemi. On ne voit qu'avec peine, on dévore d'un œil jaloux, un mérite étranger. On eſt oublié, effacé, & l'amour-propre ſe déſeſpère. On s'afflige des ſuccès des autres, autant que de ſes propres diſgraces, & ſans éprouver de malheurs perſonnels, on eſt malheureux du bonheur d'autrui. En un mot, l'humiliation qui eſt une ſuite de notre condition ou des évènemens, n'eſt que le ſupplice de notre vanité, preſque jamais un ſacrifice du cœur. L'orgueil nous conſole dans la médiocrité, l'orgueil nous ſoutient dans la diſgrace.

Pour guérir ce vice dominant, & pour réformer l'homme ſuperbe, deux choſes étoient néceſſaires. Il falloit pre-

mièrement, réprimer l'orgueil & le confondre, en ſecond lieu, venger l'humilité, en montrer toute la gloire.

Il falloit réprimer l'orgueil & le confondre. Mais quelle autre leçon, que celle d'un Dieu humilié, auroit pu ſubjuguer une paſſion ſi impérieuſe? Seroit-ce la philoſophie? Mais il falloit un remède à notre corruption. La philoſophie raiſonne, elle ne guérit pas. Seroit-ce l'autorité? Mais, elle n'a qu'un pouvoir extérieur, & le cœur humain eſt hors de ſes coups. L'orgueil peut deſcendre malgré lui; en eſt-il moins ce qu'il eſt? Il peut ſe courber ſous la main qui le réprime; mais en s'abaiſſant, il ſe révolte. On peut le forcer au ſilence; eh! qu'eſt-ce que le ſilence de l'orgueil? Souvent, le comble même de l'orgueil. Seroient-ce les plaintes & les reproches de nos égaux! Mais nous nous ſerions plaints nous-mêmes, & nous aurions dit comme ce Philoſophe: Vous cenſurez mon orgueil, avec un

orgueil encore plus grand. Seroient-ce la crainte, ou l'intérêt? Ces motifs auroient pu gagner ſur nous de nous rendre plus modeſtes; mais affectant l'humilité, ſans être humbles, ſous le maſque de l'hypocriſie, nous aurions conſervé & nourri notre orgueil. Remèdes humains, vous ne pouvez donc rien ſur une plaie ſi profonde; mais quand on voit le Fils de l'Eternel deſcendre du ſein de ſon Père, & s'abaiſſer juſqu'à nous; un Dieu, à qui ſeul appartiennent, l'honneur la majeſté, la puiſſance, ſe réduire & s'humilier juſqu'à la forme humaine, le Pere du ſiècle futur, naître dans le tems, nous montrer toute la foibleſſe, toute l'infirmité de l'enfance, cet exemple n'eſt-il pas la condamnation la plus authentique de l'orgueil? Et de quel droit, un mortel oſe-t-il s'élever, lorſqu'un Dieu s'humilie? De quels titres peut-il ſe prévaloir, lorſqu'un Dieu ſe dépouille de ſa gloire? Puiſſans du ſiècle, c'eſt

donc aujourd'hui, que doit diſparoître le vain fantôme de la gloire humaine, & que le faſte de vos penſées doit tomber en préſence de mon Sauveur, expirer au pied de ſon bereeau. C'eſt aujourd'hui, qu'appliquant ſur vos fronts la pouſſière de ſa crèche, comme il ſe ſervira de la boue, pour guérir l'aveugle-né, je voudrois guérir moi-même ce fol orgueil qui fait de vous autant d'aveugles volontaires, & que pour vous ſauver, j'oſerai contredire votre langage & vos penſées. Oui ce que l'orgueil humain appelle eſtime, conſidération; moi, à la vue d'un Dieu anéanti, je l'appelle, illuſion, vanité. Ce que vous nommez grandeur, gloire du monde; moi, je l'appelle misère, petiteſſe. Ce que vous nommez ſupériorité, prééminence; moi, je l'appelle écueil, précipice. Où vous dites, mes droits, ma naiſſance, mon rang; je dirai, & dites avec moi; un Dieu, & une cabane! un Dieu, & ce Dieu dans le néant!

L'orgueil humain eſt donc confondu par le ſpectacle & les abaiſſemens de la crêche. Ce n'eſt pas aſſez. Les fauſſes idées qu'il attache à l'humiliation, ſont diſſipées; l'humilité eſt vengée, & cette vertu ſe préſente à moi, avec toute la beauté de ſes caractères.

Caractère de vérité. Le Tentateur, le père du menſonge, fut le père de l'orgueil. Adam prévaricateur, & victime de l'impoſture, trouva dans une orgueilleuſe crédulité, le principe de ſa dégradation & de ſa chûte. L'humilité met donc l'homme à ſa place, le rétablit dans l'ordre, fait revivre en lui le règne de la vérité. Et qui pouvoit mieux l'en convaincre, que ce Dieu modèle, qui l'inſtruit aujourd'hui par ſon exemple?

Caractère de grandeur. Qui eſt grand, comme cet Enfant auguſte, dont nous célébrons la naiſſance? Il eſt humble, & il eſt Fils de Dieu, ſon Verbe, ſon image. Il eſt humble; & toute grandeur

n'eſt que l'ombre de la ſienne ; les Rois, les Maîtres du monde ſont à ſes pieds. Il eſt humble ; & l'humilité dans ſa perſonne, eſt devenue la vertu d'un Dieu : elle participe à ſa divinité, elle brille de tous les traits de ſa gloire.

Caractère de ſageſſe. Qui connoît mieux, en quoi conſiſte la véritable grandeur, que la ſageſſe du Père, que le Dieu de la lumière ? L'homme qui ſait apprécier les leçons de ce divin Maître, & qui s'humilie d'après un ſi grand modèle, eſt donc le vrai ſage. Et vous, eſprits ſuperbes, en décriant l'humilité, en fuyant l'humiliation, vous flatteriez-vous d'être plus ſages, & plus raiſonnables, que le diſciple & l'imitateur de la divinité ?

Caractère de ſainteté. L'humilité, dans le Réparateur, écraſe la tête du ſerpent, abſout le monde coupable, & le ſanctifie. Il faut donc le dire ici, & le dire à la face du Ciel & de la terre : point de part aux graces du Rédem-

teur, point de mérite, point de ſainteté, ſans l'humilité. Avec elle, le pécheur eſt juſtifié; le juſte devient encore plus juſte. Les vertus les plus ſublimes s'élevent, dit ſaint Auguſtin, ſur les profondeurs de l'humilité, & ſi les héros de la Religion ſont les ſaints, ne peut-on pas dire, que les héros de la ſainteté ſont les humbles?

O! vous, qui n'occupez dans le monde que les rangs inférieurs, ſoyez humbles comme le Dieu naiſſant, & vous ne rougirez plus d'un état d'abjection. Les Anges qui l'adorent dans le Verbe Incarné, le reſpectent dans vous. N'oubliez pas, que de ſimples Bergers ſont appelés les premiers à la Crêche de ce Dieu Sauveur, qu'ils ont l'avantage d'être ſes premiers adorateurs & ſes favoris. Connoiſſez donc, & goûtez le bonheur de votre état. Une obſcurité, qui vous met à l'abri des tentations & des écueils du monde; qui vous cache en Dieu avec Jeſus-Chriſt,

& ne vous abaiſſe aux yeux des hommes, que pour vous élever dans l'ordre de la grace; une ſituation, où le cœur, pour être vertueux, n'a beſoin que d'être tranquille ſous la main qui le protège, quel moyen de Salut! quelle faveur de la Providence! Que vous êtes donc ingrats, lorſque vous vous agitez, pour ſortir de la ſphère, où Dieu vous a placés! Reſtez, heureux mortels, reſtez dans ces humbles vallées, où vous êtes à l'abri de la foudre qui frappe les montagnes. En vous élevant plus haut, que trouveriez-vous? Le tonnerre & la mort.

Il eſt donc vrai, Chrétiens, que l'exemple d'un Dieu abaiſſé, humilié, étoit néceſſaire pour réprimer notre orgueil. Il n'appartenoit donc qu'au Dieu fait chair, de donner au monde le ſpectacle d'une vertu auſſi peu connue que l'humilité, de nous en montrer l'excellence & le prix. Qu'on ſe ſcandaliſe de ſes abaiſſemens & de ſes humiliations, j'en laiſſerai le ſcandale à ceux

ceux qui périſſent. Pour moi, j'y vois le remède proportionné à nos beſoins; j'y reconnois toute la puiſſance, toute la ſageſſe d'un Dieu : *Chriſtum Dei virtutem, Dei ſapientiam.*

Que vois-je encore ? Un Dieu naiſſant dans la pauvreté, couvert de vils drapeaux. Etudions dans les différens caractères du dénuement de la Crêche, ce qui doit nous inſtruire, & réformer nos mœurs. Pauvreté de l'Enfant-Dieu, pauvreté extrême, pauvreté humiliante, pauvreté auſtère & ſouffrante.

Pauvreté du Dieu Incarné, pauvreté extrême. Elle réprime cette ſoif inſatiable des richeſſes, & ce ſoin d'en amaſſer, ſouvent par les voies les plus illicites; cette vanité inquiète, qui ne peut ſe ſouffrir dans un état de médiocrité, & cherche à reculer des bornes, poſées ſi ſagement par le Souverain Arbitre de nos deſtinées; cette paſſion d'avoir & d'augmenter, qui croit manquer du néceſſaire, où la foi trou-

veroit encore de la délicateſſe, & la raiſon du ſuperflu ; qui ne règle les projets que par l'ambition, n'explique les beſoins que par les caprices ; & donnant aux ſéductions de la proſpérité le nom d'avantages, s'aveugle à la fois, & ſur l'illuſion des deſirs qu'elle ſe permet, & ſur la grandeur des périls qu'elle ſe prépare.

Pauvreté du Dieu Incarné, pauvreté humiliante. Elle condamne cette enflure de cœur, cette vaine & préſomptueuſe cupidité, qui cherche dans l'éclat des richeſſes ; le crédit, la faveur, l'eſtime des hommes ; ce que le monde appelle un mérite, & la Religion un crime, je veux dire, la concupiſcence des yeux, & l'orgueil de la vie.

Pauvreté du Dieu Incarné, pauvreté auſtère & ſouffrante. Elle réprouve dans les Riches, cette vie molle qui détruit en eux tout eſprit de mortification, & qui en fait, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, autant d'ennemis de Jeſus-

Chriſt & de ſa croix; cette vie efféminée, où l'on ne voit que précautions ſenſuelles, aiſances multipliées, tables délicieuſes; vie, en un mot, où les ſoins & les attentions ſont portés juſqu'à la délicateſſe, la délicateſſe juſqu'au rafinement, le rafinement juſqu'à la volupté.

Dans ces différens caractères de la pauvreté du Dieu-Enfant, je vois autant d'anathêmes qui partent de la crêche, pour réprouver le monde; autant de leçons efficaces, pour réformer nos mœurs; & delà quel fonds de réflexions!

Première Réflexion.

Si je ſuis dans un état d'opulence, ſans être pauvre d'eſprit & de cœur, j'ai donc tout lieu de craindre, que l'anathême prononcé contre les riches, n'ait été lancé contre moi. En voyant le Fils de Dieu me donner l'exemple d'un dépouillement abſolu, j'aurai donc toujours de quoi me confondre dans

un état de proſpérité & d'abondance. Je poſsède, je jouis, & mon Dieu ne poſsède rien ; & ce que je dois ſur-tout obſerver, cet état eſt de ſon choix ; il ne poſsède rien & ne veut rien poſſéder. Ainſi, tout riche que je ſuis, & quelqu'eſtimé, quelqu'honoré que je ſois par mes richeſſes, je ſuis en contraſte avec le Dieu que j'adore, & voilà l'humiliation de mon état. Je regarde les biens temporels comme un titre, comme une propriété, tandis que la Providence ne m'a confié qu'un dépôt ; en voilà l'illuſion. Je trouve dans les douceurs & les aiſances de ma condition de quoi ſatisfaire & flatter mes paſſions ; en voilà le danger. J'abuſe de mes richeſſes pour être ſuperbe, ſenſuel, voluptueux, tandis que Lazare eſt oublié, abandonné ; en voilà le crime & le ſcandale. La crêche du Sauveur eſt donc pour moi un ſujet de confuſion, & ce ſpectacle aura toujours de quoi m'alarmer. En effet, un Dieu pou-

voit poſſéder les biens extérieurs, & en les poſſédant, me diriger dans leur uſage, & mettre un frein à la cupidité, à la ſenſualité, à la molleſſe. La raiſon humaine eut ſans doute adopté ce plan, comme plus utile & plus conforme à nos beſoins; mais les penſées du Seigneur ne ſont pas celles des hommes. Dans le plan de ſa ſageſſe, l'exemple du dépouillement lui a paru préférable à celui de la modération, & il l'a préféré. Le Maître qui m'inſtruit, n'eſt point un riche, n'eſt pas même un riche détaché, un riche modeſte, un riche mortifié; c'eſt un pauvre, & un pauvre qui manque de tout. Quel préjugé contre les richeſſes! Quel motif de veiller ſur moi-même! Et après cette leçon du Fils de Dieu, puis-je trouver d'autre préſervatif contre l'écueil de l'opulence, & d'autre moyen d'aſſurer mon ſalut, que la mortification qui retranche, & la charité qui diſtribue?

Seconde Réflexion.

Si je ſuis dans un état de dénuement & de privation, pourrois-je, en jetant un regard ſur la crêche, murmurer de ma pauvreté, rougir de ma pauvreté? Quoi! murmurer de ma pauvreté? Mais ſi je ſuis pauvre, le ſuis-je plus que Jeſus-Chriſt? N'eſt-ce pas mon Dieu, que je vois naître au milieu des rigueurs de l'indigence, couché ſur un peu de paille où l'a placé une Mère pauvre, qui ſacrifiant ſa tendreſſe à la foi, adore le délaiſſement de ſon Fils & le partage avec lui? La ſplendeur du Père, qui deſcend du Trône de ſa gloire dans cette vallée de larmes; ce Trône de lumière remplacé par un antre obſcur; dans cet aſyle abandonné, un berceau; & ce berceau, eſt une crêche! une crêche pour un Dieu! un Dieu, plus pauvre que le plus pauvre des enfans des hommes! *Infantem poſitum*

in præſepio. Ah ! ne ſerai-je point animé, encouragé, fortifié par cet exemple ? L'abandon où mon Dieu eſt réduit, n'a-t-il pas de quoi me rendre ſupportables les rigueurs de mon état ; que dis-je ? & pour peu que je faſſe uſage de ma foi, de quoi m'engager, non-ſeulement à ſupporter ma pauvreté, mais à l'aimer, mais à m'en féliciter ? Si la vue de la crêche me ſoutient dans un état d'indigence, & m'empêche d'en murmurer, me feroit-il plus permis d'en rougir ? Quoi ! rougir de ma pauvreté, lorſque ma deſtinée eſt celle d'un Dieu ? lorſque je vois dans le délaiſſement, ce Maître Souverain de toutes choſes, ce Dieu dont la main puiſſante a ſemé dans le Firmament les feux qui nous éclairent, enrichi la terre de mille productions, créé l'or & la pourpre qui couvre les Rois ? Où eſt ma foi, où eſt ma Religion, ſi je trouve un ſujet d'humiliation dans un état, qui eſt du choix d'un Dieu, qu'il a con-

ſacré, diviniſé par ſon exemple? Uni à mon Dieu par ce trait de reſſemblance, ne dois-je pas ſentir toute ma dignité, & plus élevé que les grands & les heureux du ſiècle, leur dire avec un noble & ſaint orgueil: Au milieu de la pompe qui vous environne, Dieu vous diſtingue par les avantages extérieurs; mais l'Homme-Dieu n'a rien de ſemblable à vous; & moi, je l'ai pour modèle. Vous provoquez ſa colère, en abuſant de ſes dons; & moi, en le béniſſant dans un état de privation, j'attire ſes regards & ſes complaiſances. Infracteurs de ſa loi, vous êtes ſes ennemis; & moi, avec une pauvreté vertueuſe & ſoumiſe, je ſuis ſon image?

Troiſième Réflexion.

Suis-je du nombre de ces faux ſages, de ces cœurs ſuperbes, qui ſe ſcandaliſent de la crêche, & de la pauvreté de Jeſus-Enfant? C'eſt aujourd'hui que la lumière de la foi, en me découvrant la gloire

de ce dénuement, & les prodiges qu'il a opérés, doit diſſiper mon aveuglement & réprimer mon orgueil. Du fond de ſon berceau, je vois ce Dieu pauvre étendre ſon empire ſur les cœurs, & le ſigne de ſa crêche changer le monde entier. Avant Jeſus-Chriſt, le Créateur malgré les vues de ſa Providence, & contre les deſſeins de ſa ſageſſe dans l'inégalité des conditions humaines, n'avoit vu ſur la terre, que des pauvres mécontens, des pauvres chagrins, des pauvres murmurateurs. L'égarement des paſſions avoit fait des pauvres déréglés, des pauvres corrompus, des pauvres licentieux. Une ſageſſe profane, par ſes raiſonnemens & ſes préceptes, n'avoit pu produire que des pauvres d'oſtentation, des pauvres ſans mérite, & privés de cette paix intérieure, qui eſt un fruit de l'Eſprit-Saint & de l'onction de ſa grace. Il étoit réſervé au Dieu fait chair, & au ſigne de ſa crêche, de for-

mer dans le monde une pauvreté humble & modeſte, une pauvreté méritoire, une pauvreté conſolante, d'en faire une vertu, une béatitude. Que voit-on à la ſuite de ce Dieu pauvre ? On voit des pauvres ſoumis, tranquilles, & béniſſant Dieu dans l'indigence ; des pauvres reconnoiſſans, pleins de joie, triomphans dans leur pauvreté. On voit des Riches détachés, & pauvres dans le ſein de l'abondance, porter aux pieds de Jeſus-Chriſt, avec les Mages, le tribut de leurs richeſſes, & l'offrande plus ſainte encore d'un cœur qui les mépriſe. On voit une foule de pauvres volontaires ſe dépouiller de tout, renoncer aux avantages du tems, & aux douceurs d'une vie opulente & commode, pour imiter les délaiſſemens & la pénitence du Sauveur. On voit le ſexe le plus diſtingué par l'éclat du rang & de la naiſſance (la ſolitude du Carmel nous en offre l'exemple le plus auguſte ;) on voit le ſexe le plus illuſtre éclipſer toute

la gloire du monde ſous le voile de la Religion, comme un Dieu voile ſa grandeur ſous le nuage de l'humanité ; enſevelir toute la puiſſance du ſiècle ſous un habit pauvre, comme le Souverain du Ciel & de la terre eſt caché ſous des langes, & laiſſer au pied de l'Autel, le Trône pour la Crêche, le ſceptre pour la Croix, les délices de la Cour pour les épines du Calvaire. Qui opère tous ces miracles ? L'exemple d'un Dieu pauvre, le ſigne & la vertu de ſa Crêche. Que l'impie Marcion & ceux qui l'imitent, ſe ſcandaliſent de la pauvreté d'un Dieu-Enfant, j'en laiſſerai le ſcandale à ceux qui périſſent. Pour moi, j'y reconnois le ſigne auguſte du ſalut du monde, le remède à ſes paſſions & à ſes erreurs : j'y vois toute la puiſſance, toute la ſageſſe d'un Dieu : *Chriſtum Dei virtutem, Dei ſapientiam.*

L'amour des plaiſirs ſenſuels, eſt la troiſième plaie que devoit guérir en nous le Dieu Incarné. Un Dieu ſoupire

& verſe des larmes. Il falloit cet exemple d'un Dieu naiſſant dans la douleur, pour réprimer dans l'homme ce penchant à l'immortification & à la volupté, cet amour de notre corps qui le flatte par des ménagemens étudiés, cette molleſſe de ſentimens qui ſe nourrit dans les délices, allume en nous le feu de la convoitiſe, & nous plonge dans la corruption. Envain une ſecte de Philoſophes s'élevoit contre cette vie de plaiſir, & prétendoit y ſubſtituer la ſageſſe & l'auſtérité des mœurs. C'eſt en menant une vie douce & voluptueuſe, que pluſieurs déclamoient contre le luxe & la volupté; mais l'exemple joint au précepte & l'exemple d'un Dieu; ah! il agit ſur mon cœur, il me touche, il me perſuade. Quel eſt celui que je vois ſouffrir? C'eſt un Dieu-Homme; c'eſt le Saint des Saints; c'eſt le Chef & le modèle de tous les Juſtes. Or, je dis que le Dieu Sauveur, en s'offrant à nous ſous ces trois rapports,

nous préſente en même tems les conſidérations les plus efficaces, pour détruire en nous le règne de la molleſſe & des ſens; pourquoi? parce que ſon exemple nous expoſe dans le plus grand jour ces trois motifs de la pénitence; je dois ſouffrir comme homme, comme pécheur, comme chrétien.

Premièrement, je dois ſouffrir comme homme; & c'eſt ce que m'apprend ce Dieu Incarné, qui ſouffre dans une nature ſemblable à la mienne. Je le vois, dès les premiers inſtans de ſa vie mortelle, ſe dévouer à la douleur & aux plus pénibles travaux. J'en conclus, que rien n'eſt donc plus naturel à l'homme, que l'obligation de ſouffrir; que le travail eſt un devoir, la molleſſe un crime, l'indolence un opprobre. J'en conclus, qu'envain je chercherois le repos dans ce lieu de tentations & d'épreuves; de vaines douceurs, dans cette terre de proſcription; la diſpenſe de ſouffrir, dans cette vallée de larmes, où la terre

eſt un exil, la vie un combat, la mort un ſupplice.

Secondement, je dois ſouffrir comme pécheur; & c'eſt ce que m'apprend le Saint des Saints, qui ſoupire, qui pleure, pour l'expiation du péché, dont il ne porte que l'apparence. Je me dis alors à moi-même : Si cette chair virginale que l'Agneau ſans tache arroſe de ſes larmes, & qu'il doit teindre de ſon ſang, eſt une chair ſouffrante, & deſtinée au ſacrifice; quoi! mon corps, ce corps eſclave du vice, inſtrument du crime, ſeroit épargné, flatté, nourri dans les délices? Non, il n'y a de ſalut pour moi, que dans la pénitence. Ces membres qui ont ſervi à l'iniquité, ne peuvent ſe renouveler pour la juſtice, que par les inciſions douloureuſes que doit y faire le glaive évangélique. Le poiſon de la volupté a répandu la contagion dans tous mes ſens : il faut, pour en guérir la corruption, un calice d'amertume & de douleur; & le Dieu Ré-

dempteur me crie du fond de ſa crêche, comme du haut de ſa croix, qu'une chair coupable & impénitente eſt une chair réprouvée, condamnée au feu.

Troiſièmement, je dois ſouffrir comme Chrétien; & c'eſt ce que m'apprend ce Chef adorable des Prédeſtinés, qui embraſſe la Croix, & qui en fait ſon partage; car, déjà, il la porte dans ſon berceau, il y eſt attaché par amour. Je ne puis donc plus me le diſſimuler. La deſtinée du Chef eſt celle des membres; le Serviteur n'eſt point au-deſſus du Maître; la Croix eſt le gage de notre eſpérance, comme elle fut le trophée du Vainqueur que nous adorons; & ce Pontife des biens futurs, qui ne pénètre au-delà du voile & dans le ſanctuaire de l'immortalité, qu'avec les cicatrices de ſes plaies, ne compte nos victoires que par nos ſacrifices, ne voit ſes cohéritiers que dans ſes images. Mais en même tems, quoi de plus propre à m'encou-

rager, que la vue de ce Divin Maître? Si j'ai des difficultés à vaincre, c'eſt lui qui me conduit, & la facilité que j'ai à le ſuivre, me dit en effet que c'eſt lui. Voudrois-je écouter ma foibleſſe & m'arrêter? Il me montre un Royaume à conquérir, la voie où il me précède, trempée de ſon ſang; & jettant ſur moi un regard plus éloquent que tous les diſcours, plus fort que tous les obſtacles, il m'anime, il me dit: Homme puſillanime, où eſt votre Foi? Doutez-vous de ma puiſſance & de ma bonté? Non, Seigneur! Plus d'ardeur que pour vous ſuivre; plus de gloire que celle de vous imiter; ſouffrir, & ne ſouffrir jamais aſſez; ſouffrir dans le tems, pour régner éternellement avec vous.

C'eſt ainſi que l'exemple d'un Dieu ſouffrant, triomphe de notre molleſſe, de la ſervitude & de la corruption des ſens. Qu'on ſe ſcandaliſe des ſoupirs, des larmes, des ſouffrances de ce Dieu

victime, je laiſſerai l'Impie, le Mondain, l'homme charnel méconnoître un Dieu dans la douleur. Ce ſcandale eſt pour ceux qui périſſent. Pour moi, j'y vois avec l'amour qui m'a ſauvé, toute la ſageſſe, toute la force, toute la vertu d'un Dieu: *Chriſtum Dei virtutem, Dei ſapientiam.*

Le voilà donc, Chrétiens, ce ſigne adorable qui doit fixer vos regards: un Dieu humilié, un Dieu pauvre, un Dieu ſouffrant: *Hoc vobis ſignum.* Signe de grace & de ſalut dans les deſſeins de Dieu qui prétend vous ſauver par votre conformité avec ce divin modèle; mais ſigne qui vous confond & vous réprouve, ſi aux vertus dont le Sauveur vous a donné l'exemple, vous oppoſez ce caractère de contradiction, prédit par le ſaint vieillard Siméon: *In ſignum cui contradicetur.*

Luc. cap. 2.

Luc. ibid.

Mes frères, un Dieu ſollicite votre amour, il veut régner ſur vos cœurs; mais que lui offrirez-vous? Des cœurs ambitieux & paſſionnés pour la gloire

du monde? Quelle demeure pour ce Dieu humilié, anéanti! Des cœurs altérés de la ſoif des richeſſes, & dominés par l'amour des biens ſenſibles? Quel ſpectacle pour ce Dieu amateur de la pauvreté, & qui en prend ſur lui toutes les rigueurs! Des cœurs amollis, corrompus par la volupté? Quel objet d'horreur pour ce Dieu pénitent, ce Dieu victime! Ah! mes frères, quand ferons-nous ceſſer ce contraſte humiliant entre notre conduite & les maximes du Rédempteur? Que pouvoit-il faire de plus pour nous inſpirer le goût des vertus, que de nous les rendre ſenſibles dans ſa perſonne & ſes exemples? Un Dieu qui deſcend du ſein de ſa gloire, qui s'abaiſſe juſqu'à l'état d'enfance, pouvoit-il ſe montrer dans un état plus touchant, & plus propre à lui gagner nos cœurs? Il naît dans une Crêche, il expire ſur une Croix. Des larmes & du ſang, voilà les deux termes d'une ſi belle vie. S'il exige de

nous quelques renoncemens & quelques efforts, a-t-il acheté assez chèrement le droit d'être obéi? Et il ne verroit en nous que des rébelles & des ingrats? Craignons, mes frères, & que craindrons-nous? Son amour même & ses bienfaits. Craignons que cet amour méprisé ne s'élève contre nous. Craignons le courroux de cet Enfant, devenu ce géant terrible qui terrasse ses ennemis; & les accable du poids de sa colère.

Justes qui vivez de la Foi, le Dieu naissant jette les yeux sur vous, il vous parle par ses soupirs, il vous tend les bras. Venez, & recevez ce précieux dépôt que le Ciel vous présente, le plus beau des enfans des hommes. Vous voyez dans ses regards les flammes de son cœur. Contemplez cet enfant de gloire & de bénédiction, avec tous les transports qu'il inspire, & que son amour embrase le vôtre. Dieu fait chair, Dieu des vertus, il est méconnu dans ce siècle d'orgueil & de licence. Dites-lui, au milieu de la

déſertion générale, que malgré les blaſphêmes de l'incrédulité, malgré les ſcandales du tems, malgré les exemples contagieux de la multitude, il ſera toujours le Dieu que vous adorerez, le Maître que vous écouterez, le Modèle que vous imiterez. Tandis qu'une foule de pécheurs réſiſtent aux attraits de ſa charité, & rendent inutile cette miſéricorde dont il veut remplir toute la terre, dites-lui, en eſſuyant les larmes que leur ingratitude fait couler, dites-lui mille fois qu'il eſt trop aimable, qu'il a trop aimé pour ne pas régner ſur tous les cœurs; que vous voulez qu'il trouve dans les vôtres, de quoi le dédommager des outrages dont il ſe plaint; tout ce que la reconnoiſſance a de plus tendre, la fidélité de plus expreſſif; tout ce que l'amour peut offrir de vœux, de ſentimens, de ſacrifices.

Dieu Rédempteur, l'oracle ſera donc accompli. Si vous paroiſſez dans le monde pour la ruine de pluſieurs, qui

mépriſent & rejettent vos bienfaits, vous êtes né en même-tems pour le ſalut & la conſolation de ces hommes de bonne volonté, qui s'appliquent les fruits de votre Rédemption, par l'imitation de vos vertus. La paix que vous apportez ſur la terre, en repoſant ſur ces cœurs dociles, ſera leur triomphe & le vôtre. Puiſſe cette paix des juſtes, cette divine paix, être le partage de tous ceux qui m'écoutent! En leur annonçant, comme les Anges aux Bergers, la naiſſance de l'Homme-Dieu, puiſſé-je leur dire: ne craignez point: *Nolite timere.* Vous voyez dans le Dieu, incarné l'Auteur de votre ſalut & de votre félicité, comme il voit en vous de vrais diſciples & de fidèles imitateurs; des ames ſolidement humbles, des cœurs détachés, des corps purifiés par la pénitence. Il vous eſt né un Sauveur: *Natus eſt vobis Salvator*: Sauveur dans le tems, Rémunérateur dans l'éternité. Ainſi ſoit-il.

Luc. c. 2.

Ibidem.

DISCOURS

Sur les Souffrances & la Mort du Fils de Dieu.

Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm.

Le Seigneur l'a chargé des iniquités du monde.

Dans la Prophétie d'Isaïe, chapitre 53.

DU trône de sa gloire, le Dieu saint a fixé ses regards sur la terre. Il a vu cette postérité malheureuse, que le crime de ses pères, & ses crimes personnels, ont dévouée à l'anathême. Sa justice irritée, le sollicite à la vengeance, & demande leur supplice. Son amour lui représente, que ce peuple infortuné ne peut trouver de ressource, que dans la clémence de son Juge; que s'il doit périr, il peut être sauvé. Le Ciel est attentif & dans le silence.

Le monde coupable, attend l'arrêt qui doit décider de ſon ſort. Environné des Eſprits immortels, toujours prêts à exécuter ſes ordres, Dieu va prononcer. Dira-t il aux Miniſtres de ſa juſtice : Allez réparer ma gloire ; exterminez des rébelles qui m'ont outragé & méconnu ; que tout périſſe, puiſque tout a péché ? Dira-t-il aux Miniſtres de ſa bonté : Allez, anges de paix, deſcendez vers cette région criminelle, qui n'offre à mes yeux, que des hoſties vaines & impuiſſantes ; allez prendre, avec la nature qui a péché, un corps capable de ſouffrir, & je m'appaiſe.

Non, Chrétiens, Dieu ſe venge ; mais il ſe venge ſur un Dieu. Son Fils adorable, ſous la forme du péché, portant la peine & l'opprobre du péché, accablé ſous le poids du péché, tel eſt l'objet lamentable que je viens expoſer aux yeux de votre foi. Vous êtes déja préparés au triſte miniſtère que je vais remplir. Le deuil de l'E-

gliſe dans ces jours de pénitence, ſes chants d'allégreſſe remplacés par les accens de la douleur, des ornemens lugubres, ces voiles funèbres étendus ſur nos autels, tout vous annonce le tragique événement que j'ai à vous raconter.

Un Dieu victime, quel ſpectacle ! Vous y verrez tout ce qu'on peut concevoir de plus déplorable, & de plus odieux dans les ravages du péché. Le péché, ce tyran des ames, ce monſtre ſi peu connu, apprenez aujourd'hui à le connoître. Il attaque un Dieu dans ſa félicité, dans ſa ſouveraineté, dans ſon éternité; mais prenez ma penſée dans le ſens où la foi l'autoriſe & détermine ces ſortes d'expreſſions.

Le péché attaque un Dieu dans ſa félicité : l'auteur & la ſource de toute béatitude, eſt un Dieu affligé, & l'homme de douleurs : *Virum dolorum*. Le péché attaque un Dieu dans ſa ſouveraineté : le Dieu de gloire &

Iſaï. c. 53.

de

de majeſté, eſt un Dieu humilié, & raſſaſié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis.* Le péché attaque un Dieu dans ſon éternité : le Dieu vivant, l'immortel a goûté la mort : *Pro omnibus guſtaret mortem.*

Thren. c. 3.

Heb. c. 2.

Le jardin des oliviers, Jéruſalem, le Calvaire, trois théâtres où nous ſerons témoins des objets les plus frappans, les plus affligeans, dont puiſſe s'occuper le cœur humain, & que je vais offrir à vos réflexions ; je veux dire, la triſteſſe d'un Dieu, les humiliations d'un Dieu, la mort d'un Dieu.

Mais vous n'oublierez pas, que dans ce ſacrifice adorable, l'oblation fut volontaire, & que l'amour, le plus grand amour immola cette auguſte victime : *Oblatus eſt, quia ipſe voluit.* Vous vous ſouviendrez, que ce Dieu affligé, eſt un ami, mais l'ami le plus compatiſſant, qui du ſein de la félicité même, eſt deſcendu vers vous, & s'eſt dévoué à la ſouffrance, pour réparer vos

Iſaï. c. 53.

malheurs : que ce Dieu humilié, eſt un Monarque, mais le Monarque le plus généreux, qui ſe dépouille de ſes ornemens royaux, dépoſe ſon ſceptre & ſa couronne, & prend des liens, des épines, une croix, pour vous délivrer du plus cruel & du plus honteux eſclavage : que ce Dieu expirant, eſt un père, mais le père le plus tendre ; un père, dont le trône eſt dans le Ciel, & qui ſe creuſe un tombeau ; un père, l'auteur même de la vie, qui meurt pour vous empêcher de mourir, pour vous affranchir de cette mort éternelle, la ſolde & le fruit malheureux du péché : *Oblatus eſt, quia ipſe voluit.*

Ce Diſcours ſera un récit exact de la paſſion du Sauveur. J'aurois cru dérober quelque choſe à votre piété, en me bornant à quelques circonſtances particulières dans un ſujet où chaque circonſtance elle-même, eſt un prodige qui nous étonne, un bienfait qui nous atten-

drit, une leçon qui nous inſtruit, ou un reproche ſalutaire qui nous confond. Si les conquérans de la terre, ces deſtructeurs de l'humanité, trouvent des admirateurs & des panégyriſtes ; ſi la vanité ſe fait un mérite de raconter leurs victoires, & prétend louer des héros, la Religion qui reconnoît dans l'Homme-Dieu, le réparateur du genre humain, négligeroit-elle le détail de ſes douleurs, & de ſes ſacrifices ? Aſſis ſur ſon tombeau, eſt-il pour moi une occupation plus utile, plus intéreſſante, que de parler d'un Libérateur à qui je dois tout, & dont les bienfaits ſont teints de ſon ſang ? Le récit de ſes ſouffrances ſera donc le tribut le plus légitime de notre ſenſibilité & de notre reconnoiſſance ; la ſimplicité de ce récit, tout l'art de cette oraiſon funèbre ; l'horreur du péché & la réforme de nos mœurs, le fruit des vérités lugubres que nous allons méditer. Malheur à vous, malheur à moi, ſi nous cherchions les

vains ornemens de l'éloquence humaine dans ce jour de deuil où nous pleurons le meilleur des pères. A la vue de ce mauſolée qui renferme un Dieu victime, l'amour occupé de ce qu'il a perdu, ignore ces expreſſions étudiées ſi peu dignes de ſon ſujet. Il ſe fait connoître par ce langage de componction, interprête de ſa douleur, & plus éloquent que tous les diſcours.

Je vous ſalue, ô divine Croix! notre lumière, notre aſile & notre unique eſpérance. Puiſſé-je obtenir de mes auditeurs ces larmes de contrition que vous fites couler ſur le Calvaire! Croix du Rédempteur, je mets en vous toute ma confiance, & je réclame par la voix de l'Egliſe, les mérites de cette Victime ſainte, dont l'oblation purifie les pécheurs, & forme les vrais pénitens: *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Apprenons aujourd'hui, Chrétiens, tout ce que nous avons coûté, à quel prix nous avons été rachetés. Celui qui de toute éternité ſe ſuffiſoit à lui-même, le Dieu eſſentiellement heureux, devient un homme de douleurs : *Virum dolorum*. A ce ſpectacle, les Anges de paix verſent des larmes amères. La Religion ſoupire, & nous invite à gémir avec elle. Que celui d'entre nous qui ne s'affligera pas, encoure la malédiction de la loi, & qu'il ſoit anathême. Ou plutôt, que cette première circonſtance de la paſſion de mon Sauveur, produiſe en nous cette triſteſſe ſalutaire qui opère la pénitence. Serions-nous ſpectateurs indifférens de cette ſcène déſolante, dont nous ſommes les auteurs ?

Après le ſouper myſtique & cette inſtitution adorable, où l'amour, en ſe donnant lui-même, voulut éterniſer le

bienfait, & en perpétuer la mémoire, Jeſus ſort de Jéruſalem accompagné de ſes Diſciples. Il paſſe le torrent de Cédron, & prenant avec lui trois de ſes Apôtres, il s'avance vers la montagne des Oliviers. Ce fut ſans doute un triſte ſpectacle pour des cœurs ſenſibles, de voir David perſécuté par Abſalon, & deſcendu de ſon trône, gravir la même colline, le front couvert de confuſion, les yeux baignés de larmes.

Ici, mes frères, ce n'eſt plus David, ce n'eſt plus un mortel: c'eſt le ſouverain du Ciel & de la terre, c'eſt mon Dieu & le vôtre. Il entre dans le jardin de Gethſémani, & ne vous figurez point ce lieu enchanté, où le premier homme fut placé, dans les jours de ſon innocence & de ſa gloire. Hélas! ce ſéjour de délices fut le ſéjour du péché. Adam s'y rendit coupable, en cédant à l'appât du plaiſir & d'une trompeuſe félicité. Pour expier ce mal-

heureux plaiſir, il falloit, mes frères, il falloit un jardin de douleur. Tout y eſt préparé pour un Dieu pénitent, tout y eſt aſſorti à ſon état de victime : un lieu ſolitaire, de triſtes rochers, des arbres lugubres, le ſilence, & l'obſcurité de la nuit. Jeſus y eſt entré, déjà proſcrit par ſon Père, & à la vue du calice d'amertume, la frayeur le ſaiſit ; *Cœpit pavere.* L'ennui l'accable : *Cœpit tædere.* Une douleur profonde pénètre ſon ame : *Cœpit contriſtari, & mœſtus eſſe.* Il ne peut plus le diſſimuler ; il s'adreſſe à ſes Apôtres & leur confie le trouble qui l'agite. Mon ame, leur dit-il, eſt triſte juſqu'à la mort : *Triſtis eſt anima mea uſque ad mortem.* Quel ſpectacle ! Le Dieu fort, le Dieu qui ſoutient l'univers, tremblant, abattu, déſolé ! Tout l'afflige, & rien ne le conſole. S'il lève les yeux vers ſon Père, il voit ce viſage de feu qui lance ſur lui tous les traits de l'indignation & de la vengeance. S'il abaiſſe ſes regards ſur

Marc. c. 14. Ibidem. Matth. c. 26. Ibidem.

lui-même, il ſe voit chargé des iniquités de ſon peuple, des crimes du monde entier. S'il enviſage ſes Diſciples, s'il leur déclare l'abattement où il eſt réduit, il n'éprouve de leur part qu'un morne ſilence, il ſouffre ſans conſolateur & ſans appui. Le triſte aveu qu'il vient de leur faire, eſt l'épanchement d'un ami qui cherche quelque adouciſſement à ſa peine. C'eſt une conſolation que les malheureux peuvent ſe promettre, ſur-tout dans ces diſgraces accablantes, où le cri de la nature réveille tous les cœurs. Les témoins de notre infortune, ne ſont pas toujours des cœurs ſtériles, indifférens ſur nos malheurs. L'amitié, la compaſſion, l'humanité ſeule nous montre cette ſenſibilité touchante qui nous plaint, nous encourage, & adoucit par le charme de l'entretien des maux qu'elle ne peut empêcher. Eſt-ce trop pour le cœur de Jeſus, eſt-ce trop pour un Dieu, de quelques marques d'attachement qui

pourroient calmer ſa douleur ? Oui, c'eſt trop pour ce cœur victime, ce cœur qui doit expier l'abus que nous avons fait ſi ſouvent des nôtres. Nos cœurs ont péché, & c'eſt un Dieu qui fut mépriſé. Dans nos liaiſons & nos attachemens, un injuſte partage a méconnu ſa ſouveraineté & ſon empire. Dans ces fauſſes tendreſſes qui ont captivé nos ſentimens, une flamme étrangère a bleſſé ſa délicateſſe & ſa jalouſie. Dans le trouble impur des paſſions, les projets & les déſirs du crime ont provoqué ſa colère, en outrageant ſa ſainteté. Le cœur de l'Homme-Dieu doit expier ces déſordres. Tout ce que la triſteſſe a de plus amer, la douleur de plus accablant, l'abandon de plus cruel, ce cœur divin l'éprouvera ; le Ciel l'a prononcé.

Le voilà donc livré à ce martyre intérieur, où il eſt ſeul avec lui-même. Qui pourroit le peindre ce cœur déſolé, dans cette cruelle alternative où il

éprouve tour-à-tour les ſentimens oppoſés qui le déchirent ? Il faut mourir pour les hommes ; mais ils me préparent une foule d'opprobres, & les plus affreux tourmens. L'excès de leurs maux attendrit mon cœur, & ſollicite ma compaſſion ; mais leurs forfaits ont irrité le Dieu ſaint, & provoquent ſa vengeance. Laiſſerai-je impunie cette multitude de coupables ? Laiſſerai-je périr un peuple d'infortunés ? Tantôt, l'amour dilate ſon cœur ; tantôt la crainte le reſſerre. Il frémit, il ſe raſſure. Il ſoupire pour la croix, il friſſonne à ſon aſpect. Dans ce moment lugubre, toutes les circonſtances de ſa Paſſion viennent ſe peindre dans ſon ame agitée. Ailleurs, ſes tourmens ſeront partagés, il ne les ſouffrira que ſucceſſivement. Ici, il les ſouffre à la fois, il meurt mille fois, avant que de mourir : *Triſtis eſt anima mea uſque ad mortem.*

Mais la crainte des tourmens, l'idée

effrayante des ſupplices qui lui ſont réſervés, eſt-ce donc là, mes frères, l'unique cauſe de ſa triſteſſe? Puis-je croire que mon Sauveur n'ait redouté que la mort, lui qui brûlant du déſir de ſouffrir, témoignoit à ſes Diſciples le plus vif empreſſement pour ce myſtère de douleur; lui, qui dans un mouvement d'indignation contre le Prince des Apôtres qui s'oppoſoit à ſon ſacrifice, ne voyoit en lui, qu'un ſéducteur & un ſujet de ſcandale; lui, qui liſant dans le cœur de Judas le projet de ſon crime, ſe livroit au traître, en le preſſant d'exécuter ſon infâme deſſein: *Quod facis, fac citius.* Non, Chrétiens, la principale cauſe de ſa triſteſſe, c'eſt le péché; le péché, dont le hideux tableau eſt montré à ſon ame divine, & vient l'accabler. Joan. c. 13.

Hélas! mes frères, comment jugeons-nous du péché, & le connoiſſons-nous? Nous le voyons pour la plupart, avec ce voile d'ignorance qui le déguiſe,

avec cet intérêt de la paſſion qui le diſſimule, avec ces prétextes de l'âge & du tempérament qui l'excuſent, avec ce penchant du cœur qui le juſtifie, avec ce malheureux eſprit du monde qui l'autoriſe & le conſacre. Mais l'Homme-Dieu en voit tous les caractères & toute l'indignité. Dans le mépris de la majeſté ſuprême, il en voit l'orgueil & la révolte ; dans la ſageſſe & l'équité de la loi qui l'interdit, il en voit le déſordre & la témérité ; dans les lumières que lui oppoſent la conſcience & la raiſon, il en voit l'aveuglement & la malignité ; dans l'abus des graces que la Religion nous préſente, il en voit l'ingratitude & la corruption ; dans le ſang d'un Dieu que nous mépriſons & foulons aux pieds, il en voit l'abomination & l'impiété. Ses lumières ſur la nature du péché ſont infinies : la triſteſſe qui le ſaiſit à cette vue, eſt une triſteſſe infinie, & ſon ſupplice eſt extrême. Eh ! concevez-vous, Chrétiens,

tout ce qu'a dû ſouffrir l'ame du Sauveur, en parcourant l'hiſtoire du genre humain, cet effrayant tableau où viennent ſe réunir les péchés de tous les états, les péchés de tous les âges, les péchés de tous les ſiècles ? Concevez-vous tout ce qu'a dû produire dans cette ame divine, cet amas d'iniquités dont elle ſe voit obligée d'enviſager toutes les eſpèces, d'analyſer tous les détails, de pénétrer toutes les circonſtances ? Entrons, mes frères, entrons dans ces myſtères de douleur, & ſuffirai-je à vous les raconter ?

Quelle affliction pour cette ame ſi éclairée, de voir avec les yeux du zèle, & toutes les lumières d'un Dieu, l'Eternel méconnu & déshonoré ; des nations entières aſſiſes à l'ombre de la mort, & dont les yeux fermés pour toujours à la connoiſſance du vrai Dieu, ne s'ouvriront qu'à la lueur de ſes carreaux & des braſiers éternels ; des tyrans ſuſcités par l'enfer, conjurer contre

le Seigneur & ſon Chriſt, perſécuter juſqu'à ſon nom, & rougir la terre du ſang de ſes Martyrs ; l'Héréſie ravager ſon héritage, & d'une main audacieuſe menacer le trône & l'autel ; la philoſophie de nos jours déſoler ce Royaume, autrefois ſi pur & ſi vénérable dans ſa foi, infecter de ſon ſouffle la Cour, la ville, la province, & par un ſcandale réſervé au ſiècle où nous vivons, faire du talent de penſer & d'écrire, l'art de blaſphémer & de corrompre !

Quelle douleur pour cette ame la plus noble & la plus droite, de voir avec les yeux de la vérité, la chicane & ſes détours, la cupidité & ſes artifices, le menſonge & ſes déguiſemens, l'adulation & ſes baſſeſſes, la perfidie & ſes complots, la calomnie & ſes noirceurs, l'hypocriſie & ſes impoſtures !

Quel tourment pour cette ame la plus ſenſible & la plus tendre, de voir avec les yeux de la charité, l'aigreur & l'animoſité de vos reſſentimens, la

diviſion juſques dans vos familles, & le ſang armé contre le ſang, des haines irréconciliables, & ſouvent héréditaires; le fer, le feu, le poiſon, dans les mains de l'inimitié & de la vengeance !

Quel ſupplice pour cette ame ſi pure, & je m'adreſſe ici à vous, eſclaves d'une paſſion honteuſe, jeuneſſe déréglée, quel ſupplice pour cette ame ſi pure, de voir avec les yeux de la ſainteté, vos penſées licencieuſes, vos attachemens profanes, vos intrigues criminelles, & tout ce qui vous a portés au crime : le déſir de plaire, le goût de la parure, l'idolâtrie d'une vaine figure dans vous, ou dans autrui, la fureur des ſpectacles, l'oiſiveté, la curioſité, la diſſipation, la molleſſe !

Quelle déſolation pour cette ame divine qui connoît ſeule tout le prix de la grace, de voir dans le ſein de la Religion, tant de juſtes ſe démentir, & tomber du faîte de la vertu dans

l'abyme de l'iniquité ; tant de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, appellées à une vie ſainte, à la perfection même de la ſainteté, proſtituer au monde leurs plus beaux jours, & s'égarer dans cette voie large qui conduit à la mort ! Vous-mêmes qui m'écoutez, oui, vous-mêmes, vous fites partie de cet affligeant tableau, & l'égarement de vos mœurs, qui vint s'offrir à cette ame ſainte, fut une des cauſes de ſon ſupplice, & des frayeurs mortelles de ſon agonie. Elle vit, mon cher Auditeur, dans l'hiſtoire de votre vie, le jour, l'inſtant, où vous perdîtes la grace & votre première innocence. Elle vous vit avili & dégradé, devenu un objet d'anathême, déchu de tous vos droits au céleſte héritage. Eut-elle du-moins, pour ſe conſoler dans ſon accablement, le ſpectacle de votre pénitence ? Vit-elle l'abondance de vos larmes effacer vos taches, & réparer vos pertes ? Pécheur rébelle, elle vit

ce cœur coupable & aſſervi ſous l'empire de l'habitude, ſe précipiter de déſordres en déſordres, accumuler des tréſors de colère. Elle vit tous les attraits d'un Dieu mépriſés, ſes graces rejetées, ſes inſtances inutiles, ſa patience inſultée; hélas! peut-être, votre obſtination, votre endurciſſement, votre fin malheureuſe dans l'état du péché. Voilà ce qui vient frapper le Sauveur, & le percer de mille traits.

Dans cette ſituation déſolante, Jeſus, le viſage abattu, le cœur plongé dans l'amertume, ſe retire à l'écart, pour fléchir le genou devant ſon Père. Ames juſtes, que Dieu éprouve par les privations & les aridités intérieures, ſuivez votre divin Maître dans le fond de ce jardin ſolitaire, & remarquez dans l'homme de douleurs les diſpoſitions qui doivent ſanctifier vos épreuves: la prière & la ſoumiſſion aux décrets divins. Il prie juſqu'à trois fois; & trois fois il eſt repouſſé. C'eſt un père qu'il

invoque ; il emploie un nom ſi tendre pour le fléchir : plus de père. Il vient à ſes Apôtres, pour leur ouvrir ſon cœur, & ils ſont endormis : plus de confident. Il ſe plaint ; c'eſt un ami que la douleur accable : plus de conſolateur. Dieu ſaint ! que ce calice eſt amer ! qu'il s'éloigne de moi, s'il eſt poſſible ; mais je ſuis votre victime ; je me tais, & j'adore vos rigueurs : *Non mea voluntas, ſed tua fiat.* Sa ſoumiſſion, mes frères, ne change rien à ſon arrêt ; il n'entend qu'une réponſe de mort. C'eſt un fils, c'eſt un Dieu, il eſt vrai, mais il vous repréſente, hommes pécheurs, & en cette qualité il doit pâlir, il doit trembler, il doit ſe confondre, & porter dans ſon cœur l'amertume du plus cruel abandon. C'eſt vous, qui l'avez frappé ; c'eſt vous, qui l'avez dévoué à la malédiction & au courroux de ſon Père ; c'eſt vous qui l'accablez, qui l'écraſez ſous le poids énorme de vos crimes. En effet, il ſuc-

Luc. c. 22.

combe, & dans les convulſions mortelles dont ſon cœur eſt agité, dans cette nuit affreuſe où un ange vient le fortifier, lui que les Anges n'adorent qu'en tremblant; dans un corps épuiſé, qui ne tient plus à la terre, que par le ſouffle de l'agonie, & la chaleur de l'amour, que vois-je ? Ah ! Chrétiens, ce même amour, dont la violence, plus encore que l'excès de la douleur, déchire toutes ſes veines, & par un prodige inoui, trempe de ſon ſang, ſa chair, ſes vêtemens, le ſable où il eſt étendu & proſterné : *Et factus eſt ſudor ejus ſicut guttæ ſanguinis decurrentis in terram.* Ibidem.

Voilà, Chrétiens, les larmes d'un Dieu ſur le péché, ſur vos péchés, & ſur les miens; des larmes de ſang. Voilà quelle fut ſa contrition pour des crimes dont il ne portoit que l'apparence, & dont la réalité eſt en nous. Contrition ſanglante, qui nous frappe, qui nous étonne, qui nous ſcandaliſe peut-

être dans la perſonne d'un Dieu ; mais toute ſanglante, toute immenſe qu'elle eſt, contrition exactement meſurée ſur la malice, ſur l'énormité, ſur la corruption du péché. Contrition, que nous devons imiter dans les caractères eſſentiels qu'elle nous préſente, comme les conditions indiſpenſables de notre réconciliation avec Dieu. Ecoutez-moi, mes frères, humiliés, proſternés en eſprit avec ce Dieu agoniſant. Contrition du Sauveur, contrition éclairée, contrition profonde, contrition efficace. Contrition de l'Homme-Dieu, contrition éclairée, & fondée ſur une connoiſſance exacte du péché. Elle vous reproche, Chrétiens, cette inapplication d'une vie mondaine & diſſipée, ces illuſions d'une fauſſe conſcience, ces examens ſuperficiels qui vous empêchent de voir le péché, & de l'approfondir dans ſa nature, ſes circonſtances, & ſes ſuites. Et delà, vos confeſſions précipitées, imparfaites, ſou-

vent nulles & ſacrilèges. Contrition de l'Homme-Dieu, contrition profonde. C'eſt un abyme, un océan de douleurs : *Magna eſt velut mare contritio tua.* Et comme cette contrition du Sauveur fut produite par ſes lumières divines ſur les perfections de l'Etre ſuprême, par ce zèle immenſe dont il brûla pour la gloire de ſon Père, elle l'humilia, elle le conſterna, & ſans un prodige, elle l'eût fait expirer dans l'amertume & le déchirement que lui cauſa la vue du péché. Et voilà, Chrétiens, le modèle de cette douleur intérieure qui doit briſer vos cœurs, & ſubſtituer aux fauſſes douceurs du crime, l'humiliation, & la confuſion qui caractériſent les vrais pénitens. Douleur, qui pour être ſurnaturelle, ſouveraine, univerſelle, doit prendre ſes motifs, ſa vivacité, ſon étendue, dans la conſidération de cette grandeur infinie, de cette beauté ineffable, de cette bonté raviſſante que la corruption de nos cœurs

Thren. c. 2.

oſa méconnoître & outrager. Oui, mes frères, avec un peu de foi, avec une connoiſſance un peu réfléchie des attributs de la Divinité, de l'excellence de la grace, du prix de notre ame, il ne faudroit qu'un ſeul péché, pour changer nos yeux en une ſource de larmes, pour éterniſer notre douleur, & la rendre inconſolable. Contrition de l'Homme-Dieu, contrition efficace. Elle en fait une victime diſpoſée à tout, & ſoumiſe aux ordres du Ciel les plus rigoureux. Jeſus voit ſon Père irrité, il s'anéantit. Le calice d'amertume lui eſt préſenté, il l'accepte. Son ſacrifice eſt ordonné, il y conſent. Pécheurs qui m'écoutez, il vous apprend tout ce qu'il doit vous en coûter pour la deſtruction du péché, tout ce que le zèle de la pénitence doit vous inſpirer d'indignation contre vous-mêmes dans les expiations douloureuſes qui doivent fléchir le Seigneur, & appaiſer ſa juſtice. Il vous apprend avec quelle humilité

& quelle ſoumiſſion vous devez les accepter pour la réparation de vos fautes. Il condamne donc votre obſtination à les refuſer, ou votre infidélité à les accomplir. Vous ne l'ignorez pas, mes frères ; la contrition ſaiſit le cœur, l'immole ; & le cœur une fois immolé, décide tous les ſacrifices. Mais, qu'elle eſt rare, Chrétiens, qu'elle eſt rare cette pénitence du cœur ! Aſſez de paroles, aſſez de proteſtations, aſſez de réſolutions ; mais où ſont les expiations les ſéparations, les renoncemens ? Où ſont les fruits & les œuvres de pénitence ? Et vous, demi-Chrétiens, demi-pénitens, apprenez de ce Dieu agoniſant, & dévoué à la mort, pour avoir porté la ſeule apparence du péché, que ſi le pécheur impénitent eſt un monſtre dans la Religion, un pénitent lâche & délicat en eſt un autre. Cœurs mondains, cœurs énervés par la molleſſe, en vain, dans le ſacrement de la réconciliation, voudriez-vous plier notre

miniſtère à de fauſſes condeſcendances. Nous avons le Ciel à venger, votre ſalut à ménager. Nous vous dirons, qu'une pénitence auſſi timide & auſſi défectueuſe que la vôtre, trompe le cœur, au lieu de le juſtifier ; qu'elle couvre le péché, ſans le détruire ; qu'elle eſt une illuſion du pénitent, plutôt que l'expiation de ſon crime, & que des pénitences de cette eſpèce, ont beſoin elles-mêmes de pénitence. Non, pécheur, ce n'eſt point avec des fleurs que nous guérirons vos plaies, mais nous y verſerons la ſueur de l'Homme-Dieu, le ſang de ſon agonie.

Juſqu'ici, mes frères, le cœur de Jeſus eſt la victime du péché, & vous venez d'être témoins de la triſteſſe d'un Dieu. Le ſpectacle de ſes humiliations ſe prépare. Levez-vous, dit le Sauveur à ſes Apôtres, celui qui doit me livrer, n'eſt pas loin : *Ecce appropinquavit qui me tradet.* Il faut donc que la haine & la fureur ſoient

Matth. ſc. 26.

guidées

guidées par la perfidie. Il faut, que toutes les circonſtances de cette horrible trahiſon concourent à accabler le cœur de Jeſus ! Qu'eſt-ce que Judas ? Ce fut un Apôtre, un ami, un confident. D'où vient-il ? A peine eſt-il ſorti du lieu de la cène, où il a participé au ſouper myſtique ; ſes lèvres ſont encore teintes du ſang d'un Dieu. Quelle eſt la paſſion qui le conduit ? Une paſſion ſordide, un vil intérêt. Quelle victime s'eſt-elle choiſie ? L'objet le plus aimable, un bienfaiteur qu'elle oſe trahir, & qu'elle a vendu. Combien a-t-elle demandé, pour le trahir ? L'infâme ! Elle avoit eſtimé le parfum de Magdeleine trois cens deniers ; ici, trente lui ſuffiſent, & pour le Dieu du Ciel & de la terre, c'eſt aſſez du prix des eſclaves ? Quel eſt le ſignal de la trahiſon ? Frémiſſez ; c'eſt le ſymbole de la paix, le gage le plus doux de l'amitié, le ſignal de la tendreſſe, & de l'union des cœurs.

Jeſus ſe plaint, & jugeons de ſa douleur, par le reproche qu'il adreſſe au perfide Apôtre. Mais quelle modération ! quelle bonté ! Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? Judas, quoi ! vous trahiſſez le Fils de l'homme par un baiſer ? *Juda, oſculo filium hominis tradis* ? Malheureux Diſciple, cette bonté raviſſante ne dit-elle rien à ton cœur ? Le reproche que tu viens d'entendre, eſt un dernier effort de la grace, & il te reſte encore une reſſource, l'aveu de ton crime, avec l'eſpérance du pardon. Suſpends dans les mains de ton Juge, la foudre prête à te frapper. Réclame ton Sauveur, & le ſang que tu vas répandre, ce ſang va t'abſoudre. Mais ce cœur féroce s'endurcit aux ſollicitations les plus touchantes. Dieu Rédempteur, il inſulte à votre clémence par ce remords ténébreux qui déchire ſon ame, ſans la changer ; il laiſſe votre bonté ſans effet, ſon infidélité ſans remède, & conſommant l'iniquité, il ſe

Luc. ſ. 22.

précipite dans le plus affreux déſeſpoir. Mes frères, l'indignation vous ſaiſit, lorſque vous voyez le traître appliquer ſes lèvres déicides ſur l'Agneau ſans tache. Quelle douleur accablante pour le Sauveur ! Mais, ſi vous la partagez avec lui, pourquoi la renouvelez-vous ? Jeſus n'a été trahi qu'une fois par ſon Diſciple, & il l'eſt mille fois par cette foule de Chrétiens, qui le livrent à ſes ennemis par autant de mains qu'ils entretiennent de paſſions & de vices dans leurs cœurs.

Mais ſur-tout, ſouvenez-vous que cette trahiſon qui vous fait horreur, ne commença d'abord que par de légères injuſtices. Judas écoute ſa cupidité ; l'habitude ſe forme, il s'endurcit. Ecraſons dans ſon germe une paſſion naiſſante. Ménagée dans ſon origine, elle devient impérieuſe, inſatiable, comme néceſſaire. De légers excès conduiſent aux plus grands déſordres, & les crimes, (faſſe le Ciel que je ſois

entendu !) les crimes ont commencé par des négligences.

Le moment eſt arrivé, où le Fils de Dieu devoit tomber dans les mains de ſes ennemis. En vain, d'une ſeule parole, il a renverſé la troupe meurtrière qui venoit pour le ſaiſir. En vain, dans un mouvement de zèle, Pierre ſe déclare pour ſon Maître, & frappe de l'épée. En vain, par un miracle, Jeſus guérit de ſa main le ſerviteur que Pierre a bleſſé. Méchans, c'eſt ici votre heure, & la puiſſance des ténèbres : *Hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.* Jeſus eſt arrêté, & voici le ſecond attentat du péché ſur un Dieu ; il en fait un Dieu humilié, & raſſaſié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis.*

Ibidem.

Seconde Partie.

Le ſouverain Arbitre des deſtinées humaines, ce Dieu ſuprême qui voit les Monarques à ſes pieds, & qui jugera l'univers, on le ſaiſit, comme un

criminel, & dans ce moment où commence l'hiſtoire publique de ſes ignominies, que voit-il ? Au-deſſus de lui, le Ciel irrité ; ſur ſes mains adorables, des liens qui le captivent ; à ſes côtés, des Diſciples qui l'abandonnent. Quel eſt donc ſon crime ? Notre orgueil qu'il doit expier par des prodiges d'abaiſſement & de confuſion. O ! Homme, ſouviens-toi, que le péché qui l'humilie, n'eſt pas dans lui, mais dans toi, & que la confuſion dont il eſt couvert, n'étoit due qu'à nous ſeuls. C'eſt un Dieu humilié que je vous préſente : humilié par l'infidélité de ſon Diſciple qui le méconnoît & le renonce : humilié par l'iniquité des Prêtres qui le condamnent ; humilié par l'inconſtance de ſon peuple qui ſe tourne contre lui, & demande ſon ſupplice ; humilié par la politique de Pilate qui trahit ſon innocence, après l'avoir reconnue ; humilié par l'impiété d'Hérode & de ſa cour, qui l'inſultent par leurs railleries & leurs mépris.

Déja, les soldats envoyés par les Princes des Prêtres, & par les Docteurs de la loi, ont entraîné le Sauveur avec cette violence & cet acharnement, qu'inspirent la haine & la cruauté. Il paroît d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe; & quel triomphe pour ce Prêtre indigne! Il voit dans le Dieu captif, cette victime si long-tems désirée; il repaît ses yeux de ce spectacle; il se promet d'avance le succès du conseil homicide qu'avoit donné Caïphe, un seul homme doit mourir pour toute la nation, & le renvoie à Caïphe lui-même, chargé de tout le poids & de toute l'humiliation de ses chaînes:

Joan. c. 18. *Et misit eum Annas ligatum ad Caïpham Pontificem.*

Pierre suivoit le Sauveur, & le suivoit de loin, dit le texte sacré. Ce Disciple si ardent, se flattoit il y a quelques momens d'un attachement inviolable, il l'avoit juré à son Maître, & il commence à se ralentir. Reconnois-

ſez-vous à cette marche lente & tardive, cet Apôtre qui ſe préféroit aux autres Diſciples, & qui devoit ſceller ſa fidélité de ſon ſang? Hélas! que le cœur eſt foible, lorſqu'il ne s'appuie que ſur lui-même! ſa préſomption eſt le ſigne avant-coureur de ſa chûte. Tandis que je parle, la prédiction du Sauveur ſe vérifie: le chant funeſte ſe fait entendre: *Gallus cantavit.* Pierre eſt tombé: il a renoncé ſon bon Maître; il l'a renoncé juſqu'à trois fois, à la voix d'une ſimple ſervante, avec ſerment, dans une aſſemblée publique. Hommes fragiles, qui vous engagez dans la tentation, & qui craignez trop peu le danger, vous ne l'oublierez pas, l'Apôtre parjure s'eſt expoſé, il fut téméraire. Juſtes, qui préſumez de vous-mêmes, ce Cèdre qui portoit ſa cime dans les nues, vous inſtruit aujourd'hui par ſa chûte, & vous crie plus fortement que tous les diſcours; ô! vertu, malgré ton élévation, & ta force ap- Ibidem.

parente, crains de tomber. Sans la vigilance, sans l'humilité, tu n'es rien. Cependant, Jesus trahi si lâchement, se ressouvient de son foible Disciple. Il jette sur lui un regard de miséricorde, & ce trait de lumière porte dans son ame la confusion & le remords. Pierre revient à lui; le lieu même où il a péché, lui reproche son crime; il se retire à l'écart; un torrent de larmes coule de ses yeux; il s'afflige, & il espère; & sa confiance qui égale sa douleur, nous apprend à espérer comme lui, même après nos chûtes, mais en pleurant le péché, mais en renonçant au péché, mais en sacrifiant les attraits & les occasions du péché. Sans cette fuite des occasions, le péché est encore aimé; les apparences de contrition sont mensongères; la pénitence est nulle, le Ciel est fermé.

Jesus-Christ humilié par l'infidélité de son Disciple qui le renonce: en second lieu, humilié par l'ini-

quité des Prêtres qui le condamnent.

Il paroît aux pieds du Grand-Prêtre, & dans la poſture d'un criminel, ce Juge ſouverain des vivans & des morts. Quel tribunal, que celui de Caïphe, & quel jugement pouvons-nous en attendre ? C'eſt la paſſion qui examine, la paſſion qui accuſe, la paſſion qui condamne.

La paſſion qui examine. Caïphe interroge Jeſus touchant ſes Diſciples & ſa doctrine. Il fait, mes frères, ce qu'avoient fait avant lui les Hérodiens, pour ſurprendre l'homme-Dieu dans ſes paroles. Quoi ! il eſt réſolu de perdre Jeſus, & il l'interroge ! Ce n'eſt donc pas aſſez pour lui, d'attenter ſur la vie du juſte. Il ſe couvre encore des apparences de la probité. Il oſe mépriſer cet œil pénétrant à qui rien n'échappe, & qui ſonde l'iniquité dans ſes plus ſombres replis. Il inſulte à cette vérité redoutable, qui accable de tous ſes anathêmes le menſonge & l'artifice. Juge unique, Juge hypocrite.

La paſſion qui accuſe. Une foule de témoins ſe préſentent, & leurs témoignages ſe contrediſent. D'autres leur ſuccédent ; nouvelles impoſtures. Le défenſeur de la chaire de Moyſe, eſt un blaſphémateur de la loi. Sur une ſimple parole dont la malignité lui fait un crime, le Fils de Dieu eſt l'ennemi de Dieu même & de ſon Temple. Si l'Accuſé ſe taît, ce ſilence auguſte eſt regardé comme un aveu du crime & la conviction du coupable. S'il cite pour témoins de ſa doctrine, le Temple & la Synagogue, qui ont retenti de ſes diſcours, quoi de plus ſage & de plus modéré que cette réponſe? Au Tribunal de la paſſion, qu'ai-je vu ? Le Ciel en a frémi.... La Majeſté d'un Dieu, & la honte d'un ſoufflet! A ce prodige d'humiliation, le Sauveur en oppoſe un autre, un prodige de patience & de douceur. Si j'ai mal parlé, dit-il à l'inſolent qui l'a meurtri, prouvez que je ſuis coupable; mais ſi j'ai bien parlé,

pourquoi me frappez-vous ? Ecoutez, vindicatif, vous qu'une ſemblable inſulte emporte aux plus grands excès. Homme ſuperbe, le reſſentiment vous tranſporte, & j'entends les rugiſſemens de votre orgueil ; mais Jeſus-Chriſt inſulté, ſe contente d'une ſimple juſtification, & Jeſus eſt le Dieu de puiſſance & de majeſté. Votre honneur, dites-vous, eſt outragé ; il faut courir à la vengeance ; mais Jeſus-Chriſt n'a pas cru s'avilir, en mépriſant ce faux honneur du monde, & Jeſus eſt le Dieu de la gloire. L'audacieux qui vous a frappé, mérite la mort ; il faut le perdre & l'égorger ; mais Jeſus-Chriſt pardonne ; il laiſſe vivre le ſacrilège qui l'a meurtri, & Jeſus eſt le Dieu qui lance la foudre. Cruel, être l'aſſaſſin de ton frère, lorſque tu pouvois en être le vainqueur, le ſauveur ! Sous tes yeux, par tes mains, il expire baigné dans ſon ſang, & tu parles d'honneur ? Barbare, j'en prends à témoin

la Nature, la Société, la Religion; dans ce côté ſanglant, lis ta lâcheté & ton opprobre, le courroux du Ciel & l'indignation de la terre. Et toi, Pontife indigne, tu as vu mon Sauveur outragé, ſans punir ce crime; tu ſouffres des témoins qui devoient ſubir toute la ſévérité des loix; tu les écoutes ſans les blâmer, ſans juſtifier l'Innocent, & méditant les moyens de le perdre. Juge barbare & ſanguinaire!

La paſſion qui prononce. Le Grand-Prêtre ſe lève, il interroge le Dieu captif. Je vous conjure au nom du Dieu vivant, de nous dire ſi vous êtes le Chriſt, Fils de Dieu. Cet aveu qu'on demande au Sauveur doit motiver ſa ſentence & l'arrêt de ſa mort: il le ſait, il lit dans les cœurs; mais pour nous apprendre à reconnoître dans nos Supérieurs & nos Maîtres, les images de la Divinité & de ſon pouvoir, à reſpecter dans les Miniſtres de l'Autel la ſainteté du caractère indépendante du Miniſtre

& des taches qui la déshonorent, à publier la vérité & à la défendre aux dépens de notre repos, de notre fortune, de notre vie même, le Sauveur avoue qu'il eſt le Meſſie, le Fils du Très-Haut; il le déclare avec le ton & la majeſté d'un Dieu, & il érige aux pieds même de ſon Juge, ce Tribunal redoutable, où le Fils de l'homme doit juger l'Univers. C'eſt un éclair ſorti du nuage où la Divinité s'enveloppe, & qui annonce le Maître du tonnerre; il aveugle le Pontife au lieu de l'inſtruire. Jeſus s'eſt dit Fils de Dieu. A ces mots, Caïphe déchire ſes vêtemens, & ſans ſe régler ſur la déciſion du conſeil, puiſqu'il la prévient; ſans attendre les ſuffrages, puiſqu'il les ſollicite; il s'écrie, il a blaſphémé; qu'avons-nous beſoin de témoins? Et toute l'aſſemblée répond, il eſt digne de mort: *Reus eſt mortis.* Juge impie & ſacrilège. Matth. c. 26.

Jeſus eſt digne de mort! Mais réponds-moi, peuple aveugle & per-

vers. Tu attends un Meſſie ; & ne doit-il pas naître du ſang de David ? Mais Jeſus n'eſt-il pas ce Fils de David, & quel autre que lui, réunit les caractères diſtinctifs qui déſignent ce Meſſie, ſi long-tems déſiré ? Mais s'il doit autoriſer ſa miſſion, & paroître avec ces traits divins qui annoncent l'eſpérance d'Iſraël, ne vous a-t-il pas renvoyés à Moyſe & aux Prophètes, pour y voir dans ſa perſonne leurs oracles accomplis & vérifiés ? Et ſi tu demandes, peuple incrédule, ſi tu demandes des preuves viſibles, palpables, éclatantes, je produis, pour te confondre, ſa doctrine, ſa ſainteté, ſes œuvres, ſes miracles ; je produis les opprobres mêmes dont tu le couvres, puiſqu'il eſt écrit qu'il ſera mépriſé, humilié, rejeté.

Jeſus eſt digne de mort ! Mais partout où il a porté ſes pas, n'a-t-il pas laiſſé des traces de toutes les vertus : de cette humilité, qui fuyoit l'éclat & la gloire ; de cette bonté qui ſe com-

muniquoit aux petits, & converſoit avec les pauvres ; de cette candeur, qui s'abaiſſoit juſqu'à l'enfance, & l'honoroit de ſes divines careſſes ; de cette compaſſion, qui s'intéreſſoit aux beſoins des malheureux, & les nourriſſoit par des prodiges ; de cette charité, qui ſe confondoit avec les Publicains, pour les inſtruire & les ſauver ; de cette clémence, qui attendriſſoit les pécheurs, & pardonnoit les plus grand crimes ?

Jeſus eſt digne de mort ! Eſt-ce ici un jugement, ou le plus affreux des brigandages ? Mais voilà le fruit de l'envie. Cette paſſion cruelle n'a pu voir un Dieu même ſans le haïr.

Le Sauveur eſt condamné ; & ſans dire un mot pour ſa juſtification, *Jeſus autem tacebat*, il adore les décrets de ſon Père, il ne parle qu'à lui ſeul ; ſon langage eſt l'obéiſſance & le ſacrifice. Quelle leçon pour nous, Chrétiens, lorſque nous ſommes les victimes de l'injuſtice & de l'oppreſſion ! Dans nos peines & Matth. c. 26.

nos diſgraces, oui nous parlons trop aux hommes, à de vaines & impuiſſantes créatures. Ces épanchemens ſont une foibleſſe plutôt qu'un ſecours, & trop ſouvent nous avons trouvé des confidens, ſans trouver des conſolateurs. Grand Dieu ! notre force eſt dans le ſilence & dans votre ſein paternel. Sageſſe, bonté divine ! ce ſilence vous eſt glorieux, & la vanité des appuis humains nous l'a rendu néceſſaire. Jeſus ſe tait : *Jeſus tacebat.* Allez, divin Agneau, avec ce ſilence de ſoumiſſion qui glorifie le Ciel, édifie la terre, allez vous raſſaſier d'opprobres, éprouver ces traitemens indignes, qui n'étoient réſervés qu'à vous ſeul. En effet, après avoir violé toutes les loix de la juſtice, en le condamnant, on viole encore à ſon égard toutes les loix de l'humanité. Un homme que la ſentence de ſes Juges dévoue à la mort, excite du moins quelque ſentiment de compaſſion; on n'inſulte point à ſon mal-

heur ; on ne l'insulte pas lui même ; & je vois le Sauveur en butte à tous les traits de l'insolence & de la cruauté. O ! nuit affreuse, nuit détestable, où le Dieu que j'adore, est le jouet d'une troupe vile & brutale ! où les monstres qui l'environnent, souillent son front de crachats horribles, & craignant, ce semble, que quelques regards échappés de ce front divin, ne viennent leur reprocher leurs crimes & amollir leurs cœurs, le couvrent d'un voile, & ajoutent aux coups dont ils le meurtrissent, cette insultante dérision : Devine qui t'a frappé ? C'est entre les mains de cette troupe sacrilège, que le Sauveur passe toute la nuit, n'attendant le jour que pour éprouver de nouveaux outrages ; n'ayant d'autre défense que sa modestie, d'autre langage que sa patience, d'autre aliment que sa douleur, d'autre consolation que la tendresse de son amour pour les hommes.

Il luit enfin, ce jour le plus heureux

à la fois, & le plus lamentable; ce jour qui devoit terminer la plus belle vie. Jeſus eſt conduit de la maiſon de Caïphe au Prétoire, à la vue de tout Jéruſalem, à travers les rues de cette ville infidèle, & c'eſt ici que nous allons le voir, humilié par l'inconſtance de ſon peuple.

Dans cette ſeule circonſtance de la paſſion du Fils de Dieu, que d'humiliations réunies! Inconſtance du peuple Juif, portée juſqu'à l'ingratitude. Ingratitude pouſſée juſqu'à l'injuſtice. Injuſtice qui va juſqu'à la fureur.

Inconſtance portée juſqu'à l'ingratitude. Ce peuple qui vient de recevoir le Sauveur dans l'enceinte de ſes murs comme l'Envoyé du Très-Haut, & l'objet de ſon eſpérance, ce peuple dépoſitaire de ſa loi, témoin de ſes miracles, nourri par ſes bienfaits, ce peuple dont il a éclairé les aveugles, guéri les malades, reſſuſcité les morts, ne dit pas un mot pour le juſtifier.

Ingratitude pouſſée juſqu'à l'injuſtice.

Il accuſe le Saint des Saints d'être un méchant, & le plus méchant des hommes ; l'homme le plus doux & le plus pacifique, d'être un ſéditieux, & un perturbateur du repos public ; cet homme ſi modeſte, qui ſe déroboit à la Royauté par la fuite, d'être un uſurpateur & un ambitieux, qui s'arroge le titre de Roi.

Injuſtice qui va juſqu'à la fureur. En vain, le Gouverneur lui propoſera de choiſir entre Jeſus & Barabbas, & de faire tomber la préférence ſur le Sauveur. *Non hunc, ſed Barabbam.* Ni l'apologie de ſon innocence, ni la qualité de Roi dont il continuera de lui faire hommage au milieu de ſes chaînes, ni le nom de juſte qu'il oppoſera à leur malignité & à leur aveugle fureur, rien ne les fléchira. Altérés de ſon ſang, ils demanderont par des cris redoublés, que ce ſang ſoit répandu, qu'il retombe ſur eux & leur poſtérité, & les charge à jamais de l'exécration du Ciel & de

Joan. c. 18.

Matth. 27. la terre : *Sanguis ejus ſuper nos & filios noſtros.* Peuple aveugle, c'eſt ainſi que tu traites ton Meſſie, ton bienfaiteur, l'attente des Nations ! Rends-moi, peuple ingrat, rends-moi ces feuillages, ces palmes, ces vêtemens, dont tu couvrois ſon paſſage ; j'en couvrirai du moins ſa honte & ſa douleur.

Mais n'accuſons pas ce peuple infidèle, ſans remarquer les rapports humilians qui ſe trouvent entre ſa conduite & la nôtre.

Premièrement, l'inconſtance de ce peuple le rend ingrat ; mais pouvons-nous, ſans la plus noire ingratitude, abandonner le Seigneur au milieu de tant de lumières, avec les graces les plus abondantes, après avoir connu & goûté le don de Dieu ? Et que faut-il pour nous rendre plus coupables que les Juifs ? Etre plus favoriſés ? Être Chrétiens ? Eh ! n'eſt-ce pas à des Chrétiens que je parle ?

Secondement, ce peuple ingrat de-

vient injuſte; il ſacrifie l'Innocent, en lui préférant un homicide; mais un aſſaſſin dont la violence & la fureur n'attentoient que ſur la vie des corps, étoit-il plus mépriſable aux yeux de la vérité, que tant d'objets homicides de nos ames? Lorſqu'un reſte de conſcience oppoſe aux attraits du crime, l'injuſtice & l'horreur du péché; lorſqu'il nous peint avec toutes les couleurs de la Religion, un Dieu mépriſé, ſacrifié: *Regem veſtrum crucifigam*; que répond la paſſion? quelle eſt ſa divinité? Mon honneur, dit cet ambitieux; mon intérêt, réplique cet avare; mon idole, s'écrie ce libertin; ma vanité & mon plaiſir, cette ſociété qui m'engage, ce roman qui m'intéreſſe, ces ſpectacles qui m'amuſent, répond cette femme mondaine, cette jeune perſonne, poſſédée de l'eſprit & de l'amour du ſiècle: *Non habemus Regem, niſi Cæſarem.* Joan. c. 19. Ibidem.

Troiſièmement, ce peuple injuſte s'en-

durcit & s'aveugle, & porte l'aveuglement juſqu'à la fureur; mais lorſque la conſcience qui continue de nous preſſer, nous fait entendre ce langage énergique: cœur rébelle, quoi! pour une vaine ſatisfaction, pour le plaiſir honteux du péché, te priver des chaſtes délices de la vertu; oublier ton Dieu, ce Maître ſi aimable & ſi digne d'être ſervi! ne répondons-nous pas avec le Juif altéré de ſang; *Tolle, tolle*: ôtez-nous ce Maître importun; ſa loi nous captive; ſa jalouſie nous bleſſe; ſes récompenſes ſont le prix de trop de ſacrifices. Et afin que rien ne manque à ce triſte & humiliant parallèle, père anti-chrétien, mère mondaine, lorſque la Religion vous reproche avec une voix de tonnerre, de cauſer la perte éternelle de vos enfans par une éducation négligée ou toute profane, par la molleſſe de vos maximes & la contagion de vos exemples; lorſqu'elle ouvre ſous vos pas, l'abîme éternel où vous

Ibidem.

vous précipitez avec eux, votre insensibilité ne vous fait-elle pas souscrire à l'anathême, & dire avec le Juif réprouvé : que la conscience se taise, que l'enfer triomphe, que Jesus soit immolé : *Sanguis ejus super nos & filios nostros.* Matth. c. 27.

Vous venez de voir le Sauveur humilié par l'inconstaece & l'ingratitude de son peuple : il doit s'attendre à de nouveaux outrages, & sous un Ciel d'airain, il faut que tout se déclare & s'arme contre lui. Il sera jugé par le Gouverneur Romain ; mais que peut espérer l'innocence au Tribunal de la Politique ?

Pilate étoit un cœur naturellement droit, mais dominé par une passion, qui pervertit en lui tous les principes de la justice & de l'équité : image trop ressemblante de ces ames heureusement nées, dont nous déplorons tous les jours l'égarement, & qui auroient eu toutes les vertus, sans un vice épargné, qui les a rendues capables des plus grands

crimes ; & voilà, mes frères, ce qui dut affliger ſenſiblement le cœur de l'Homme-Dieu, & aggraver l'humiliation dont il fut couvert au Tribunal de ce Juge inique, je veux dire, l'abus que Pilate fait de ſon cœur. Ce foible Juge écoute d'abord les principes d'équité qui lui ſont naturels. Ce qui le rend injuſte & prévaricateur, ce n'eſt ni la précipitation, ni la témérité : reconnoiſſant que la cauſe eſt étrangère à ſon Tribunal, il en renvoie la déciſion au jugement de la Loi & du Pontife. Preſſé par les Juifs qui ſe défendent eux-mêmes de prononcer, il interroge le Sauveur en Juge impartial ſur les crimes, dont on l'accuſe : Qu'avez-vous fait ? *Quid feciſti* ? Ce n'eſt ni l'envie, ni la malignité. Par ſes réponſes, il reproche aux Juifs la paſſion qui les aveugle, & les anime contre le Fils de Dieu ; il proteſte juqu'à ſept fois de ſon innocence : *Nullam invenio in eo cauſam*. Ce n'eſt ni la haine, ni la prévention contre l'Accuſé

Joan. c. 18.

Joan. c. 19.

l'Accuſé. Frappé de cette noble candeur qui éclate ſur le viſage de l'Homme-Dieu, de l'auguſte ſimplicité de ſes réponſes, de la majeſté de ſon ſilence, il cherche les moyens de le ſouſtraire à ſes ennemis ; il s'agite pour le délivrer : *Exinde quærebat dimittere eum.* Ibidem.

Juſqu'ici, mes frères, vous voyez dans Pilate un fonds de droiture ; ſe ſoutiendra-t-il ? Et s'il ſe dément, quels ſeront les principes de ſon infidélité ? Les mêmes qui perverſiſſent ſi ſouvent en vous, les plus heureuſes diſpoſitions, rendent inutiles les bonnes intentions ſur leſquelles on ſe raſſure, & nous montrent avec ces prétendues bonnes intentions, une foule de Chrétiens qui s'égarent & ſe perdent. Quels ſeront, dis-je, les principes de l'infidélité de Pilate, & quelles ſont encore aujourd'hui les cauſes funeſtes qui entraînent dans les voies de l'iniquité, tant de Magiſtrats, prévaricateurs de la loi, & oppreſſeurs de l'innocence ; tant

d'hommes de négoce, devenus avares & injuſtes ; tant de jeunes perſonnes, dont le cœur d'abord chaſte & pur, a franchi par degrés toutes les bornes de la pudeur ? Le voici, Chrétiens : l'intérêt d'une paſſion chérie, la flexibilité du cœur aux premiers atttraits du vice, une demi-réſiſtance qui nourrit la paſſion & fortifie ſon empire, cet eſprit mondain qui cherche des tempéramens à la loi, prétend accorder la paſſion avec le devoir, diſpute, compoſe avec la vertu pour finir par un crime. C'eſt le même eſprit, qui étouffe dans le Gouverneur Romain la voix de la conſcience. Pilate convaincu de la malignité des Juifs, mais trop timide pour n'être pas injuſte, & ſur-tout dans le deſſein de ſe réconcilier avec Hérode, renvoie Jeſus à ſon Tribunal. Mais s'il le trouve innocent, il falloit l'abſoudre, confondre la calomnie, en punir les auteurs. Puiſqu'il a juſtifié lui-même l'Accuſé, pourquoi ce nouveau Tri-

bunal? Pourquoi ces liens qui captivent encore mon Sauveur? Pourquoi ces accuſateurs qui font retentir le Palais d'Hérode de leurs cris ſéditieux? Double injuſtice de Pilate; l'innocent qu'il laiſſe dans les fers, un Dieu qu'il fait ſervir à ſa politique. Quelle humiliation pour le Sauveur! Le voilà donc traîné de tribunal en tribunal; & l'image ſubſtantielle du Père, la ſplendeur de ſa Divinité, cette Majeſté ſuprême devant qui les Séraphins inclinés ſe couvrent de leurs aîles, va être en butte aux dériſions du libertinage & de l'impiété?

Hérode lui fait pluſieurs queſtions, de ces queſtions vaines & curieuſes, qui amuſent le loiſir d'un eſprit mondain. Jeſus ſe tait, & c'eſt un ſilence de ſageſſe; ce ſilence eſt mépriſé & regardé comme une petiteſſe. Hérode demande des miracles, mais comme ces Incrédules qui veulent des prodiges pour croire, & qui ne croiroient

pas, en voyant même des prodiges. Jeſus ſe tait, & c'eſt un ſilence de juſtice qui confond les ames indociles & ſuperbes. Aux yeux du Prince & de ſa Cour, c'eſt une marque d'impuiſſance & de foibleſſe. Hérode entend les clameurs des Juifs qui s'élèvent contre le Fils de Dieu, & demandent ſa condamnation. Jeſus ſe tait, & c'eſt un ſilence d'humilité; mais l'humilité chez les Grands, à la Cour, au centre de l'orgueil, comment ſera-t-elle reçue? Le ſilence de l'Homme-Dieu eſt traité de folie; le Roi de gloire eſt mépriſé, renvoyé avec le nom flétriſſant & la robe d'un inſenſé. C'eſt le jour de votre humiliation, ô mon Sauveur! & c'eſt ainſi qu'au milieu de ce monde impie & libertin qui nous environne, on inſulte tous les jours à la ſimplicité du Juſte. Mais dans le centre de l'abaiſſement, je vous adore, ô Sageſſe du Père! je vois éclater votre grandeur dans le jugement

que vous exercez ſur le monde. Siècle prétendu philoſophe, ſiècle pervers, l'humilité de l'Homme-Dieu te révolte; tu inſultes à ſa doctrine, tu blaſphèmes ſes myſtères, tu lui demandes compte de ſes décrets, & il reſte dans ſon ſilence. Tremblez, hommes téméraires, faux ſages, eſprits ſuperbes! Ce Jeſus qui ſe communique à une ame ſimple & modeſte ſous le chaume qui la couvre, ſe tait dans les Palais des Rois; il ſe tait devant Hérode dont vous nous retracez l'orgueil & l'incrédulité. Que ce ſilence eſt terrible! Il annonce une colère profonde. Quand un Dieu tonne, il menace, il avertit pour ne punir pas: quand il ſe tait, il punit, il réprouve.

Mais retournons avec Jeſus au Prétoire pour y voir la ſuite de ſes humiliations & de ſes opprobres. Le Gouverneur qui veut le ſauver, mais qui craint de choquer les Juifs, trouve un moyen de conciliation, il le ſaiſit.

C'étoit la coutume de délivrer tous les ans un criminel, le peuple demandoit cette grace, & il la ſollicite. Que fait Pilate? Il propoſe un Dieu, avec un ſcélérat. Quel parallèle! & n'en êtes-vous pas indignés? De la part d'un peuple, dont Pilate connoît l'envie & la malignité, ne devoit-il pas s'attendre à cette horrible préférence, où un aſſaſſin l'emporte ſur un Dieu? Mais ce moyen ne réuſſit pas; ſa politique lui en fournit un autre: cœurs ſenſibles, pourrez-vous l'entendre ſans frémir? Venez, pécheur voluptueux, corrupteur d'un corps le temple de l'Eſprit Saint, & vous, pécheur trop audacieux dans le crime, & qu'une fauſſe honte rend ſi lâche à le réparer, oui, pour tous ces excès, l'innocence devoit ſouffrir le ſupplice le plus cruel, & la Sainteté même, un Dieu devoit rougir. On dépouille mon Sauveur, on le lie ſur une colonne; des bourreaux impitoyables... Deſcendez, légions immortelles;

hâtez-vous de venger votre adorable Maître, & d'écraſer ces monſtres. Et vous, nuages, qui volez à ſes ordres, abaiſſez-vous pour couvrir de votre ombre ce corps virginal. Mais nos vœux & nos larmes ſont inutiles !

Ils frappent à coups redoublés ſur ce corps tendre & délicat ; la chair ſe meurtrit, ſe ſillonne, ſe déchire. Ils continuent de frapper, ils frappent ſur des plaies. Juge pervers, voilà le fruit de ta lâcheté & de ton indigne politique, un Dieu qui ſouffre le ſupplice des eſclaves, ce ſupplice que l'Apôtre des Gentils croira devoir éviter, pour ne pas déshonorer ſon miniſtère. Dites-nous, Dieu Sauveur, dites-nous, quelles furent vos diſpoſitions dans cet horrible tourment. Vous l'euſſiez vu, mes frères, tantôt lever les yeux vers ſon Père, pour adorer ſa juſtice, & au pied de la colonne, continuer le ſacrifice qu'il avoit commencé dans la Crêche, & qu'il devoit conſommer ſur le Calvaire ; tantôt

abaiſſer ſur ſes bourreaux ſes yeux à demi éteints qu'une langueur divine rendoit ſi touchans, ſes regards capables de fendre les rochers ; tantôt, ſe courber ſous les coups, moins par un mouvement de douleur que de ſoumiſſion, & dans cette attitude, vous peindre les ſentimens de ſon cœur. Il devoit expirer dans l'horreur de ce ſupplice ; mais nos crimes & ſon amour le réſervoient à de nouveaux outrages : il s'eſt dit Roi ; on lui en donne les marques & les ornemens. Grand Dieu ! quelle effroyable Royauté ! Voilà l'homme : *Ecce homo.* C'eſt ce que dit Pilate, en le montrant aux Prêtres & au peuple ; mais je veux, Chrétiens, je veux vous faire entendre une voix plus perſuaſive & plus touchante. Voilà l'homme, vous dit le Sauveur lui-même : *Ecce homo.* Approche, pécheur, & contemple ton ouvrage. Vois ces épines meurtrières, ce diadême ſanglant, l'ouvrage de ton orgueil & de ta vanité. Vois ce

Joan. c. 19.

vil ornement, cette pourpre déchirée, le ſymbole humiliant de ces reſtes du monde, dont tu prétends me faire hommage, en m'offrant un cœur uſé par les paſſions & fatigué par les dégoûts du crime. Vois ce ſceptre ridicule, ce roſeau, l'image de ton inconſtance & de ce peu de jours, de momens, ou je règnai ſur ton cœur. Voilà l'homme : *Ecce homo.* Voilà ce corps deſtiné au ſacrifice, conſacré pour être votre victime. Voilà ce ſang iſſu de tant de Rois, l'objet de tant de vœux, qui coule aujourd'hui pour vous. Voilà ce cœur dont vous avez méconnu & mépriſé la tendreſſe. Peuple ingrat, que pouvez-vous lui reprocher? Depuis le premier inſtant où il a ſoupiré pour vous, qu'avez-vous vu? Un berceau trempé de mes larmes, un couteau qui m'a circoncis & déchiré, une agonie mortelle, une colonne abreuvée de mon ſang. Et ſi ce ſang ne ſuffit pas, s'il faut l'épuiſer; oui, le ſacrifice ſera

conſommé ; mais commencera-t-il le vôtre ?

Achevons, mes frères, le récit de ſes humiliations & de ſes opprobres, & ſoyons témoins de la dernière ſentence qui va nous livrer cette adorable victime. Un reſte d'équité dans le cœur de Pilate, plaide encore en faveur de l'innocence ; mais un peuple furieux demande par des cris redoublés la mort du
Ibidem. Juſte : *Crucifige, crucifige eum.* Le Gouverneur eſt un ambitieux, un courtiſan ;
Ibidem. on le menace de la diſgrace de Céſar : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæſaris.* A ce nom de Céſar, le courtiſan frémit ; il perdra ſon rang & tous ſes titres ; il craint pour ſon idole. Ainſi, voyons-nous une foule de Chrétiens dont la Religion & la probité ſe démentent, au ſeul nom d'un monde qui va les cenſurer, d'un protecteur qui va les négliger. Pilate remonte ſur ſon tribunal, & malgré les remords qui l'agitent, malgré la conviction intime qui juſtifie à ſes yeux

l'accuſé, malgré le ſonge & l'avertiſſement de ſa femme, dont le témoignage fortifia cette conviction lâche, il condamne à la mort ce Juſte dont il fait l'apologie; perfide! il ſe lave les mains d'un crime dont il ſouille ſon cœur; barbare! il livre Jeſus à ſes ennemis, & à leur aveugle fureur : *Et Jeſum tradit voluntati eorum.* Luc. c. 23.

Le voilà donc, ce Jeſus humilié, couvert de toute la honte & de tout l'opprobre du péché; mais ne l'oublions pas, humilié par notre orgueil, humilié pour confondre notre orgueil. Faiſons ici quelques réflexions ſur nous-mêmes. Un ver qui doit ramper ſur la terre, & qui lève audacieuſement la tête, avouons-le, que cet orgueil eſt ridicule! Un pécheur qui joint à tout l'aviliſſement des paſſions, le déſir d'être eſtimé, applaudi, quel déſordre, quelle injuſtice! Un Chrétien avide de gloire, aimant le bruit & l'éclat, ſenſible aux égards, délicat ſur le point d'hon-

neur, tandis qu'un Dieu ſe dépouille de toutes les marques de ſa grandeur; un Chrétien qui s'oublie, qui s'élève à côté de ce Dieu anéanti, quelle contradiction, quel ſcandale! Orgueil humain, déplorable vanité, juſques à quand faſcineras-tu nos cœurs? Que Jeſus humilié guériſſe à jamais dans nous cette plaie profonde & mortelle.

L'arrêt eſt donc prononcé; Jeſus deſcend par degrés, dans l'abyme de la mort. Le premier coup du péché a flétri ſon cœur; le ſecond fait courber ſa tête adorable ſur l'inſtrument de ſon ſupplice; un dernier attentat va plonger l'auteur de la vie dans l'obſcurité du tombeau. Diſpoſons-nous à ce tragique événement, en réveillant dans nos cœurs les ſentimens de pénitence & de componction que doit y produire le ſpectacle de la mort d'un Dieu. C'eſt le ſujet de ma troiſième Partie.

Troisiéme Partie.

Tout eſt préparé pour l'immolation, l'heure du ſacrifice approche, & le Sauveur tout couvert de plaies, le front couronné de ce diadême ſanglant qui le déchire, apperçoit dans les mains de ſes bourreaux l'inſtrument de ſon ſupplice. On lui préſente la croix, il l'accepte, avec quelle joie, avec quels tranſports! Modèle des pénitents, qui pourroit dire, comment il la ſanctifie par ſes regards & ſes embraſſemens divins! Chef des prédeſtinés, avec quel empreſſement, il les raſſemble ſous cet étendart de ſa victoire! Epoux de nos amés, avec quel amour il va nous enfanter ſur ce lit de ſa douleur! Le voilà donc, ce véritable Iſaac qui s'avance vers la montagne, portant le bois de l'holocauſte, & le feu de la charité dans ſon cœur. Il ne demande point comme le fils d'Abraham, où eſt la victime? Cette victime, c'eſt lui-

même, & il eſt aiſé de la reconnoître à la trace de ſon ſang. Que vois-je! Le Saint des ſaints, & des bourreaux! Un Dieu, & un bois infâme! Ce Dieu, aſſis ſur les Chérubins, marche entre deux ſcélérats! Quel étonnant ſpectacle! & le Ciel l'eût-il jamais ſouffert, ſi nos crimes ne lui offroient un ſpectacle encore plus affreux? Jeſus épuiſé, ſuccombe ſous la peſanteur du fardeau; ce ſont nos iniquités, qui l'accablent; ſes bourreaux le relèvent, en l'inſultant; il fait quelques pas, il ſuccombe encore. Il peut expirer dans cet état de défaillance; mais, pour ſe ménager le plaiſir barbare de le crucifier, ils obligent un homme nommé Simon, de le ſoulager, & de porter ſa croix. Heureux Cyrénéen, ſi vous connoiſſiez votre bonheur! ſi vous ſaviez que cette croix eſt la croix du Sauveur des hommes, la croix d'un Dieu, faudroit-il vous preſſer & vous contraindre?

Et nous, Chrétiens, inſtruits par

toutes les lumières de la Religion, que la croix du Rédempteur eſt l'autel auguſte, où ce Pontife éternel s'eſt immolé pour nous, & que la part que nous prenons à ſon ſacrifice, en nous immolant avec lui, eſt en nous une participation de ſon ſacerdoce, & le gage de notre prédeſtination à la gloire; nous que l'exemple d'un Dieu qui nous précède aujourd'hui ſur le calvaire, doit convaincre de la manière la plus forte & la plus touchante, de la néceſſité de ſouffrir, de la facilité de porter notre croix, & de ſouffrir après lui, quelle idée avons-nous des ſouffrances ? Quoi de plus ordinaire, que de s'en plaindre & d'en murmurer, c'eſt-à-dire, de les rendre plus accablantes d'une part, & de l'autre inutiles, & de ſouffrir ſans conſolation, parce qu'on ſouffre ſans vertu ? Nous donnons peut-être quelques larmes paſſagères au ſpectacle de ce Dieu enſanglanté. Il ſe tourne vers nous, & nous

dit, comme aux femmes de Jéruſalem : ne pleurez pas ſur moi : il ne ſuffit pas de s'attendrir ſur mon ſacrifice, il faut l'imiter ; mais pleurez ſur vous-mêmes. C'eſt à vous ſur-tout, pécheurs, qu'il adreſſe ces paroles ; pleurez ſur vous : *Super vos flete.* Pleurez, de ce qu'à la vue de ma croix, dont vous adorez les humiliations & les amertumes, vous n'en êtes, ni moins ſuperbes, ni moins ſenſuels, ni moins amateurs de vous-mêmes & de vos plaiſirs. Pleurez ſur cette vie mondaine & diſſipée, qui combat dans vous tous les attraits de ma grace ; ſur cette vie de molleſſe & d'inutilité, qui deſtine au feu l'arbre ſtérile ; ſur cette vie licencieuſe, qui fait regner dans vos cœurs le péché que je viens détruire, anéantit mes mérites, le fruit de ma mort & de mon ſang : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos flete.*

Luc. c. 23.

C'eſt en prononçant ces paroles, que Jeſus accablé ſous la peſanteur de ſa

croix, & ſoutenu par ſon amour, arrive enfin ſur le Calvaire. Là, ce Pontife de la nouvelle alliance, chargé de tous les crimes du genre humain, portant tous les hommes dans ſon cœur, placé ſur la cime de cette montagne, donné en ſpectacle à toutes les nations, & devenu l'autel de l'univers, préſente à la Majeſté ſuprême, cette hoſtie pure & ſans tache, qui devoit remplacer le ſang des boucs & des taureaux.

Quelles leçons touchantes nous offre ce Dieu victime! Leçon d'obéiſſance. Ses mains qui n'ont répandu que des bienfaits, ſes pieds dont toutes les démarches ont été dirigées par l'amour, doivent être attachées ſur la croix. Avec quelle douceur il les préſente! avec quel déſir de nous voir affranchis de l'eſclavage du péché! Leçon de réſignation. Etendu ſur l'autel de ſon ſacrifice, il renouvelle ſon oblation, il s'immole à la juſtice de ſon père. Leçon de patience. Trois heures s'écoulent,

tandis qu'il eſt attaché ſur le bois infâme, où ſon corps épuiſé ne poſe plus que ſur des plaies. Leçon de conſtance. La croix le déchire, & il refuſe d'en deſcendre, pour nous apprendre à porter le poids de nos engagemens, à nous ſoutenir au milieu des épreuves attachées à notre condition, à fixer nos caprices & notre légéreté par l'amour du devoir. Leçon d'humilité. Il eſt mépriſé, inſulté; il ſouffre, ſans ſe plaindre, les dériſions impies d'un peuple aveuglé par la haine & la fureur. Leçon de charité. Il juſtifie le criminel qui réclame ſes mérites, tandis que l'autre qui s'endurcit, déchire ſon cœur, en périſſant à ſes côtés. Leçon de détachement. L'objet le plus attendriſſant vient s'offrir à ſes regards. Marie eſt au pied de ſa croix, & il pourvoit aux beſoins de celle qui l'a conçu, en ſubſtituant à ſa place le bien-aimé Diſciple. *Ecce filius tuus.* Mais Marie eſt ſa mère, & il ſupprime un nom ſi touchant;

Joan. c. 19.

Mulier. La tendreſſe du Fils ne s'exprime que par la vigilance, l'amour de la mère, que par ſon ſilence & par ſes larmes. O Jeſus ! O Marie ! Deux cœurs faits pour s'aimer, pour s'affliger ! Amour concentré par la douleur, douleur irritée par l'amour, quelle bouche humaine pourroit vous exprimer ? Heureux Diſciple, vous aurez Marie pour mère ; mère affligée, vous aurez pour fils adoptif, un Diſciple Vierge, & vous nous adopterez avec lui ; mais vous perdez ce Fils, le fruit de vos entrailles, & formé de votre propre ſang ; ce Fils unique, ce Fils, le plus beau des enfans des hommes : vous le perdez, & avec lui, ces précieuſes dépouilles, qui vous appartenoient à titre de mère, ces vêtemens que vous euſſiez mille fois arroſés de vos larmes. Des ſoldats cruels & avides, les partagent entr'eux, & ces vêtemens ſacrés, dignes du reſpect & de l'adoration des Anges mêmes, deviennent le prix de leur fé- Ibidem.

rocité. Cette tunique ſans couture, l'ouvrage de votre ſollicitude maternelle, & travaillée par vos chaſtes mains, tendre mère, vous ne la verrez plus; elle ne ſera point diviſée; mais l'oracle de Siméon s'accomplira; votre cœur ſera percé & déchiré. Mère déſolée, au pied de la croix, où vous n'avez plus de fils, baignée de vos larmes, couverte de ſon ſang, vous entendez encore ce blaſphême qui inſulte à ſa divinité, & juſqu'à ſa douleur : Deſcends de la croix, ſi tu es Fils de Dieu : que Dieu le délivre, ſi c'eſt ſon Fils. Dieu ſaint ! votre ſilence ſemble juſtifier ces outrages. Ne reconnoiſſez-vous plus ce Fils, l'unique objet de vos complaiſances, ce Fils votre égal, dont vous fites éclater la gloire ſur les rives du Jourdain ? Tout le poids de votre indignation s'appeſantit ſur cette victime, la preſſe, l'enchaîne ſur l'autel de ſon ſacrifice. Mais quoi un ſeul de ſes ſoupirs, une ſeule de

ſes larmes pourroit vous déſarmer ; & ſon corps ſe déchire, ſes plaies s'entr'ouvrent, ſon ſang coule ; n'eſt-ce pas aſſez ? n'eſt-ce pas même déjà trop pour vous venger ? Non, il faut qu'il meure.

Profitons, mes frères, de ſes derniers inſtans ; recueillons les reſtes précieux d'une ſi belle vie, & contemplons ce Jeſus adorable, devenu le modèle des mourans. Du haut de la croix, il nous retrace les diſpoſitions intérieures, & l'exercice des vertus qui doivent ſanctifier leurs derniers momens. L'exercice de leur foi. Il s'humilie devant la Majeſté de ſon Père, il rend hommage à ſa divinité, il le reconnoît pour l'auteur de ſes jours : *Deus.* L'exercice de leur eſpérance. Il invoque le Dieu ſuprême ; il le nomme ſon Dieu, & l'excès de ſes maux ne peut altérer ſa confiance : *Deus meus.* L'exercice de leur amour. Il éprouve toutes les rigueurs d'un Dieu irrité, & le nom de père eſt ſur ſes lèvres ; ce langage eſt celui

Matth. c. 27.

Ibidem.

de ſon cœur; fils tendre & reſpectueux, il bénit le Dieu qui l'accable ; il l'a toujours aimé; il n'eſt ſur la croix que pour lui prouver ſon amour : *Pater.* Diſpoſition d'abandon. Au milieu des ténèbres & de ce délaiſſement affreux, dont il ſe plaint par un ſoupir, ſa volonté eſt ſoumiſe ; il ſouffre & il adore; le Chef offre ſes membres , il remet dans les mains de l'Eternel ſa deſtinée & la nôtre : *Pater , in manus tuas.* Sentimens de confiance & d'union. Il voit ſon ſang couler , ſes forces l'abandonnent , ſa vie va s'éteindre. C'eſt le moment de venger le Dieu ſaint , & de réparer ſa gloire par la plénitude du ſacrifice. La ſoif qui le dévore , exprime ſon déſir ; le vinaigre dont il eſt abreuvé & le cri qui l'accompagne , annoncent le dernier inſtant qui va terminer ſa pénitence ; il s'unit à ſon Père par la ferveur de ſa prière : *In manus tuas commendo ſpiritum meum.* Tout eſt conſommé , Je-

Luc. c. 23.

Ibidem.

Ibidem.

ſus baiſſe la tête, il expire.....

O ! Ciel, lorſque vous entourâtes ſon berceau d'adorateurs, étoit-ce donc pour les remplacer un jour par des ennemis barbares & ſacrilèges, & ne mîtes-vous à ſes pieds l'or & l'encens des Mages, que pour lui deſtiner le fiel & l'abſinthe qui devoient abreuver ſes lèvres mourantes ? Aux ſplendeurs du Thabor, devoient donc ſuccéder les horreurs du Calvaire ! O ! Terre, il a mis dans ton ſein les tréſors que tu nous prodigues, les délices que tu nous préſentes, & c'eſt ton ſein qui a produit les épines meurtrières, le bois fatal, inſtrument ignominieux de ſon ſupplice ! Tu es couverte de ſes dons ; & tu es teinte de ſon ſang ! Mais j'accuſe la nature ; la nature elle-même ſe plaint. Le ſoleil éclipſé, ſe refuſe au plus noir des attentats ; le voile du temple ſe déchire, & paroît ſenſible ; la terre tremble, ébranlée dans ſes fondemens ; les

rochers ſe fendent aux pieds de ce Dieu victime, & ſemblent diſputer de douleur, avec les ſpectateurs attendris de ſon ſupplice.

Mes frères, un ſpectacle qui afflige toute la nature, mérite bien ſans doute nos ſoupirs & nos larmes, mais ſurtout nos réflexions les plus profondes. Levons la tête, regardons la croix, qu'offre-t-elle à nos regards? La mort d'un Dieu, le plus grand des crimes. Mais quel crime y voyez-vous? Le crime des Phariſiens? le crime de Judas? le crime de Pilate? le crime des bourreaux? Le vôtre, mes frères, le vôtre. Oui, ce Dieu affligé, ce Dieu humilié, ce Dieu crucifié, voilà l'ouvrage du péché. Les angoiſſes mortelles de Gethſémani, les indignités de Jéruſalem & du prétoire, les horreurs du Calvaire, voilà nos crimes. Si la terre n'eut jamais enfanté de pécheurs, jamais elle n'eut enfanté de bourreaux. Pécheur, le Calvaire eſt dans ton cœur.

Le

Le Calvaire eſt dans cette ame ſenſuelle & voluptueuſe, où habite le péché. Le Calvaire eſt dans cette aſſemblée mondaine, dans ce cercle profane, où règne le péché. Le Calvaire eſt dans cet aſile écarté, dans ce réduit ténébreux, où ſe commet le péché. Le Calvaire eſt dans cet auditoire, oui, dans cet auditoire, à la place même que vous y occupez, vous qui êtes entré dans ce Temple avec le déſordre & la corruption du péché. Tel qui m'écoute, engagé dans l'habitude du vice, & qui nourrit dans ſon cœur une injuſte cupidité, un ſentiment de haine, un projet de vengeance, une paſſion impure, paroît à mes yeux comme un meurtrier de Jeſus-Chriſt : il tient le glaive dont il l'a frappé, & dans ſes mains ſacrilèges, le ſang d'un Dieu fume encore. Ah ! du moins, ſi réveillé par l'atrocité de ſon crime, il frémiſſoit à la vue de ſon Père égorgé ! Si le cœur plongé dans l'amertume, il tom-

boit ſur ce corps pâle & ſanglant ! S'il le baignoit de ſes larmes ! Si ce ſang verſé par ſes mains, en irritant ſa douleur, juſtifioit le coupable, & lui méritoit le pardon ! Dieu Rédempteur ! c'eſt le vœu que je forme pour lui : ſerai-je exaucé? M'auriez-vous choiſi pour exercer à ſon égard un miniſtère de paix & de charité? Serai-je aſſez heureux pour vous offrir cette conquête ?

Inſtruiſons-nous, mes frères, inſtruiſons-nous, & ne quittons point l'autel où le Dieu victime a conſommé ſon ſacrifice, ſans approfondir les grandes vérités que nous offre le myſtère de ſes douleurs & de ſes opprobres.

Que nous préſente le Calvaire ? Ce que nous n'avons peut-être jamais bien compris, mais dont il faut aujourd'hui nous convaincre & nous pénétrer : la ſainteté de Dieu, le prix de notre ame, la charité du Sauveur.

Et d'abord que voyons-nous ſur la

croix ? La ſainteté de Dieu. Cette ſainteté infinie, ennemie néceſſaire & implacable du péché, ſe montre à moi, mais avec tout ſon éclat, mais toute entière, dans le myſtère de Jeſus-Chriſt mourant. Que cette ſainteté outragée, faſſe pleuvoir ſur les coupables, ces fléaux multipliés qui dépeuplent la terre : qu'un glaive exterminateur, un feu dévorant, un ſouffle deſtructeur, portent le ravage & la mort par-tout où le Dieu ſaint trouve des forfaits à punir : qu'on voye, ſous un Ciel irrité, les peuples ſe choquer contre les peuples, les trônes s'ébranler, les empires ſe renverſer ſur les empires, & ſe précipiter dans la pouſſière, ces révolutions, ces calamités, ces malheurs, ne ſont à mes yeux, que les eſſais de cette ſainteté redoutable, armée pour le châtiment & la deſtruction du péché ; mais un Dieu qui ſe venge ſur un Dieu, un Dieu qui s'humilie, qui s'immole, qui s'anéantit pour appaiſer ce Dieu outragé,

voilà ce qui me découvre, mais dans le plus grand jour, combien Dieu est terrible dans sa sainteté : *Magnificus in sanctitate, terribilis.* Pécheur, considère ce Dieu souffrant ; & dans cet abyme de maux où il est plongé, apprends à connoître le péché & les châtimens qu'on lui prépare. Dans ce Dieu égal en tout à son Père, & qui succombe sous le poids de sa justice, vois si les distinctions du rang & de la naissance seront des titres pour être épargné. Dans cette auguste victime qui pour avoir porté la seule apparence du péché, expire dans les plus cruels tourmens, vois ce que tu dois penser de ces foiblesses prétendues pardonnables que tu excuses par la fragilité du tempérament, par le danger de l'occasion, par le pouvoir & le charme de la tentation. Dans ce Fils, l'objet le plus aimable, qui pour avoir contracté la dette du péché, éprouve de la part du plus tendre des pères ce que la

Exod. c. 15.

vengeance a de plus terrible ; vois ſi dans toi où le péché eſt en perſonne, avec tous ſes caractères, avec toute ſa corruption, il évitera les châtimens & les maux effroyables qui lui ſont réſervés. Non, ce n'eſt plus dans les ſupplices & les feux éternels, que j'irai chercher les preuves de la juſtice & de la ſainteté du Dieu que j'adore, mais dans les humiliations, dans les douleurs, dans les plaies de Jeſus. Eh ! qu'eſt-ce après tout que l'enfer avec ſes horreurs ? Le mal de la créature. Mais le Calvaire, mais la croix, eſt le mal de Dieu, & le mal de Dieu eſt à ſon tour, & ſera toujours la preuve la plus convaincante, de l'oppoſition infinie de la ſainteté ſuprême avec le péché, de la juſtice de ſes arrêts, de la vérité d'un enfer. Craignons donc de l'irriter cette ſainteté jalouſe, ſévère, inflexible. Qu'il eſt horrible de tomber dans les mains de cette juſtice inexorable qui frappe, qui meur-

trit, qui déchire un Dieu ! Dieu ſaint ! ſi le bois verd a éprouvé tout le feu de votre colère, que ſera-ce d'un bois ſec & aride ? Que ſera-ce de vous, Chrétiens, Prêtres, Religieux, ſi éloignés de la ſainteté, à la ſource des lumières & des graces qui font les ſaints ?

Que voyons-nous ſur la croix ? Le prix de notre ame. Dans ce jour auguſte, où je vois couler ſur elle le ſang d'un Dieu, je me dis à moi-même : Eſt-ce donc là cette ame que j'eſtime ſi peu, & que je mépriſe, que j'avilis juſqu'à lui préférer un ſordide intérêt, une ſatisfaction brutale ; cette ame que je conſens à ſacrifier, non pour des ſceptres, pour des royaumes, pour l'empire du monde ; (eh ! ces objets eux-mêmes, que ſeroient ils pour en compenſer la perte ?) mais que je ſacrifie, pour un amas de boue, pour une fumée, pour un peu de pouſſière ? Un Dieu ſouffre, il meurt pour moi,

pour me ſauver, pour me rendre ſouverainement, éternellement heureux. Ah ! je vois, je comprends au pied de la croix, tout ce que j'ai coûté, tout ce que je vaux ; & pouvant m'eſtimer, m'apprécier par les mérites d'un Dieu, je ferme les yeux à tout le reſte, & je ne vois plus que mon ame, mon ſalut, mon éternité : mon ame, & le ſang adorable qui l'a rachetée ; mon ſalut, & la ſatisfaction infinie qui l'a opéré ; mon bonheur éternel, & le prix ineffable qui l'a mérité.

Que voyons-nous ſur la croix ? La charité du Sauveur, le prodige de l'amour. Jeſus expire, & il laiſſe ouvrir ſon cœur, il nous invite à y entrer. Entrons-y, mes frères, pour ſonder toute l'étendue, toute la profondeur de ſa charité pour les hommes. En effet, quand je réfléchis qu'un ſoupir, qu'une larme du Fils de Dieu, pouvoit effacer les péchés du monde entier, &

que je le vois accepter par choix, tout ce qu'il y a de plus douloureux, & de plus ignominieux dans la ſouffrance : quand je penſe avec quel empreſſement il voulut opérer mon ſalut par le baptême de ſon ſang ; avec quelle ardeur il déſiroit que ce baptême s'accomplît : quand je conſidère quelle fut dans l'Homme-Dieu la vivacité infinie de ſa pénétration, & conſéquemment l'affreuſe image qu'elle lui traça de nos crimes ; l'élévation incomparable de ſes ſentimens, & l'abyme d'humiliation où elle dut le plonger ; l'extrême délicateſſe de ſes ſenſations, & l'excès des douleurs qu'elle lui cauſa ; quand je me repréſente dans le cours de ſa paſſion, & au milieu des plus indignes traitemens, la douceur de ſon ſilence, la modeſtie de ſes réponſes, l'héroïſme de ſa patience : quand je vois ces épines, ces plaies, ce cœur percé, ce cœur de flamme, quels objets ! En les conſidérant, puis-je vivre ſans aimer,

& ſi je n'aime pas, méritai-je de vivre? Ah ! mes frères, s'il y avoit ici un de ces cœurs durs, inſenſibles, où eſt-il ? Quelle place occupe-t-il dans cette aſſemblée ? Que n'ai-je en ce moment, la lance qui perça le cœur de mon Sauveur pour le percer moi-même ce cœur endurci ! pour y porter la compoñction & la douleur ! Quoi ! pécheur, cette croix élevée, comme autrefois le ſerpent myſtérieux, pour la guériſon de vos maux, vous laiſſera dans la corruption de vos plaies ? cet amour qui devoit attirer tout à lui, ſera mépriſé, & le Sauveur qui voit à ſes pieds les idoles briſées, les ſceptres renverſés, les larmes de tant de ſaints pénitens, trouvera parmi nous un cœur ennemi, un profanateur de ſon ſang. Quoi ! les ſoupirs de l'Egliſe, les vœux des juſtes, le cri de la conſcience qui ſe fait entendre dans ces jours de ſalut, la voix d'un Miniſtre que Dieu envoie vers vous, & ſpécialement pour vous,

tant de graces ſeront inutiles ! Quoi ! cette paix profonde dont jouit l'ame pénitente, ces tendres careſſes du Vainqueur adorable qui l'a ſoumiſe, ce cri d'amour qu'elle laiſſe échaper dans le tranſport de ſa reconnoiſſance : Seigneur, vous avez briſé mes liens ; quoi, mon frère, ces conſolations ſont perdues pour vous, & en abuſant aujourd'hui de la grace qui vous eſt offerte, peut-être ne les goûterez-vous jamais ! Ah ! malheur à vous, pécheur rébelle ; non après cet excès d'amour qu'un Dieu vous a témoigné par ſa mort, vous ne ſauriez être médiocrement coupable. Il faut que la croix vous inſpire aujourd'hui la confiance, ou la terreur ; qu'elle ſoit un ſigne qui vous attire, ou un poids qui vous accable. Cœurs mondains, vous dont la vie entière n'eſt qu'une oppoſition éternelle aux maximes du Sauveur, & aux exemples que ſa croix vous préſente : cœurs ſuperbes, qui en rejettez les humiliations & les op-

probres; cœurs lâches, qui en abhorrez les privations & les ſacrifices, ce qu'elle n'opère pas en vous, elle l'opère contre vous. Anathême à celui qui n'aime pas le Seigneur Jeſus, & Jeſus expirant, Jeſus crucifié. Anathême à celui qui le crucifie de nouveau, & qui l'outrage par ſes œuvres. Anathéme à celui qui rend inutile le ſacrifice de cette grande & auguſte victime. Anathême à celui que l'auteur de la grace, que le Sauveur même ne ſauvera pas. Mais que dis-je, ô! mon Dieu! Détournez ce triſte préſage. Que tout cède à la vertu de la croix, au charme victorieux de l'amour. Parlez vous-méme, Dieu Rédempteur. Paroiſſez, mon adorable Maître, & montrez-vous à cet auditoire, dans la même ſituation, où vous expirâtes pour eux & pour moi.

Chrétiens, voilà ſon image. Peut-être eſt-ce pour la dernière fois qu'elle eſt préſentée à quelques-uns d'entre vous du haut de ces chaires. Sera-ce

inutilement, & à tant de graces profanées ajouterez-vous encore ce nouveau crime ? A la vue de ce Jeſus immolé qui vous tend les bras, vous ouvre ſon cœur, ſe penche ſur vous avec ſes plaies & tout ſon ſang, le péché auteur de ſa mort, le péché dont il eſt venu triompher par ſa mort même, pourroit-il vivre & régner dans vos cœurs ? Non, Seigneur ! & je parle ici au nom de tous ceux qui m'écoutent. Bois ſacré, divine Croix, je vous confie mes ſentimens, je vous arroſe de mes larmes. Vous m'avez donné un Sauveur, & un modèle. L'aimer, l'imiter, c'eſt la réſolution que je prends en ce moment, & pour la rendre inviolable, j'invoque le ſang même dont vous êtes inondée. Oui, je l'aimerai, mais tendrement, mais ardemment, ce Dieu mourant, ce Dieu mort pour expier mon péché. Pardon, mon aimable Maître, pardon pour tant de graces négligées, pour tant de bien-

faits mépriſés, pour ces jours d'égarement où j'ai pu vivre ſans vous aimer, où j'oubliai tant de travaux, de douleurs & d'opprobres. Oui, je l'imiterai ce divin modèle. Eh! comment réſiſterois-je, dans l'état où je le vois, à la force & à l'efficacité de ſes exemples! Que pourrois-je lui refuſer? Le ſacrifice de mon ambition & de ma vanité? Il m'a fait le ſacrifice de ſa gloire. L'hommage de ma réſignation dans un état d'indigence, ou quelques privations volontaires dans un état d'opulence & de proſpérité? Le voilà dépouillé & nud ſur la croix. Le ſilence de la nature ſouffrante, dans les infirmités, les revers & les différens accidens de la vie? Son corps meurtri eſt tout couvert de plaies, ſon cœur eſt un modèle de tranquillité, & de ſoumiſſion. L'oubli des injures, le pardon des ennemis? Il prie pour les auteurs de ſa mort, il pardonne à ſes bourreaux.

Grand Dieu! qui nous avez donné

ce Fils adorable, pour être notre médiateur & notre victime, c'eſt en imitant ſes exemples, que nous réclamons ſes mérites. Dieu ſaint, dans ce jour de propitiation, nous implorons vos miſéricordes, & en ſollicitant le pardon, nous embraſſons la pénitence : une pénitence prompte & ſans délai, qui levera tous les obſtacles qu'oppoſoit à votre grâce l'obſtination & la dureté de nos cœurs ; une pénitence efficace, qui nous détachera des objets de nos paſſions, & détruira en nous les ſources du péché ; une pénitence fervente qui nous fera éprouver dans les ſacrifices les plus amers, le plaiſir de vous venger, & la crainte que vous le ſoyez toujours trop peu ; une pénitence édifiante, qui vous rendra autant d'adorateurs, que nos ſcandales ont pu vous en ravir. Mépriſables idoles, viles créatures qui m'avez ſéduit, diſparoiſſez. J'ai vu un Dieu expirant, j'ai vu l'énormité de mon crime. Demanderez-

vous maintenant à qui je dois l'hommage de ma reconnoiſſance, & toute la ſenſibilité de mon cœur ?

Chrétiens qui m'écoutez, vous ne l'oublierez pas : c'eſt à la vue de ce corps déchiré, c'eſt à la face du Ciel & de la terre, c'eſt l'image de mon Sauveur à la main, que je viens de faire pour vous cette proteſtation ſolemnelle. Aucun de vous ſans doute ne voudra me démentir. Non, mes frères, la charité de Jeſus-Chriſt nous preſſe ; & ſa croix, ce lit de douleur où il expira pour nous, ce ſigne auguſte de notre réconciliation avec ſon Père, ce monument immortel de ſa charité pour les hommes, va nous unir par les liens les plus tendres à ce Dieu victime, enflammer notre reconnoiſſance, éterniſer notre amour. Qu'elle vous diſe en ce moment, cette divine Croix, tout ce que je voudrois vous dire moi-même, & ſouffrez qu'en y attachant mes yeux & mon

cœur, j'y attache auſſi les vôtres.

Juſtes, c'eſt à ce Dieu Sauveur, que vous devez votre innocence & vos vertus. Saints pénitents, les conſolations intérieures, la paix dont vous jouiſſez, ſont le fruit des amertumes, des triſteſſes mortelles auxquelles il ſe dévoua pour vous ſauver. Cœurs affligés, je vous le donne pour conſolateur & pour ami, & je vous laiſſe, avec ce ſigne attendriſſant de ſes douleurs, ſon exemple pour vous encourager, ſa grace pour vous ſoutenir, ſon onction pour vous calmer. Enfant prodigue, voilà votre père. Tombez à ſes pieds, & reccvez ſa bénédiction, que cette main percée rend encore plus touchante. Sauveur adorable, Père des miſéricordes, voilà votre fils, ce fils perdu, & retrouvé. Il comptoit ſur votre cœur, vous comptiez ſur le ſien; qu'il n'oublie jamais tout ce qu'il vous a coûté de larmes & de ſang.

Et nous, Chrétiens, après avoir

conſidéré dans Jeſus-Chriſt ſouffrant & victime de la mort, les ravages du péché, conſolons notre foi, & dans les humiliations mêmes du Rédempteur, contemplons ſa gloire & la nôtre. Ecrions-nous avec tranſport: Non, rien n'eſt grand, rien n'eſt aimable, rien n'eſt beau comme la croix. Que l'impie oſe blaſphémer ce ſigne adorable; que le Juif s'en ſcandaliſe; que le Philoſophe inſenſé diſpute au Dieu des prodiges ce miracle de ſon amour, & qu'il méconnoiſſe le Dieu victime, dans ce qui doit le lui rendre, & plus cher, & plus vénérable; pour moi, élevant mon eſprit aux idées ſublimes & touchantes que m'offre ce myſtère, je vois dans Jeſus crucifié, vainqueur de la mort & du péché, ce ſoleil de juſtice qui éclaire la Religion, & l'embraſe de ſes feux; dans ſes plaies, les rayons de ce bel Aſtre, qui porte la vie & la fécondité dans tous les cœurs. Puiſſe cette cé-

leſte lumière diſſiper toutes les ténèbres! Puiſſe le ſang d'un Dieu effacer tous les crimes! Puiſſe cette image du Sauveur dans les derniers momens de notre exil, affermir notre eſpérance, nous annoncer le ſalut & la paix, & nous ouvrir ce Temple auguſte, où le Dieu conquéranr règne avec ſes élus, & nous invite à régner avec lui, le Père, & le Saint-Eſprit, dans les ſplendeurs de ſa gloire. Ainſi ſoit-il.

RÉFLEXIONS MORALES ET CHRÉTIENNES.

Sur Saint Joſeph.

UNE longue ſuite d'ancêtres, des alliances illuſtres, des qualités brillantes, les titres les plus pompeux, voilà ce que l'éloquence profane ſaiſit avec empreſſement, & fait valoir avec oſtentation dans ſes héros. Que voyons-nous ſur leurs mauſolées? Des villes conquiſes, des nations enchaînées, des palmes triomphales. Quels caractères y liſons-nous? Le dirai-je? Au lieu de vertus, des crimes heureux. L'Evangéliſte, en parlant de Joſeph, ne lui donne aucun de ces titres qui flattent l'orgueil des héros du ſiècle, & trop ſouvent la

vanité de leurs panégyristes. Le descendant de Jessé est un homme juste : *Vir justus.* Le Ciel a dicté cet éloge, & quelle sera sa conduite sur Joseph ? Quelle place occupera sur la scene du monde, cet homme divin, chargé des ministères les plus sublimes ? Pensées humaines, vous serez confondues. Dieu a choisi Joseph, pour en faire sa plus sensible image sur la terre, le dépositaire de tous les droits de sa divine paternité, l'époux de cette Vierge auguste, souveraine des Anges & des hommes. Pour répondre à une si haute destination, le substitut de la Divinité sera-t-il assis sur un trône ? Le verrons-nous environné d'une Cour nombreuse, & de tout l'appareil des grandeurs humaines ? Non, soumis aux dispositions de la Providence, il en accomplit les décrets. Il vit dans l'obscurité, il est ignoré, & il veut l'être. Il préfere son abjection à tous les sceptres : *Vir justus.* Joseph est père de Jesus-

Chriſt, ſon guide, le protecteur de ſon enfance. Vous penſez que le Tout-puiſſant, pour la défenſe de ce précieux dépôt, a dû mettre ſa foudre dans les mains de Joſeph ? Vous vous trompez. Joſeph fuit, Joſeph voit entre ſes bras un Dieu fugitif ; il ne trouve de conſolation, que dans ſa ſoumiſſion & ſa confiance : *Vir juſtus.* Le Fils de Joſeph eſt le maître de toutes choſes, le diſpenſateur de tous les biens, le Dieu du Ciel & de la terre, & Joſeph eſt pauvre ; il eſt occupé d'un travail mécanique, qui le nourrit à la ſueur de ſon front ; il aime ſa pauvreté ; un Dieu la partage avec lui. Quelles richeſſes dans cette indigence ! Quelle élévation dans cette baſſeſſe apparente ! Tout eſt grand dans Joſeph, mais de cette grandeur qui n'a que Dieu pour témoin. Admirons cette foi vive, qui depuis le lever de l'aſtre du jour, juſqu'à ſon coucher, dirige les penſées de Joſeph, anime ſes ſentimens, conſacre

ſes travaux, ſanctifie toutes ſes peines; cette humilité profonde, qui dans le ſilence d'une vie cachée, s'abaiſſe devant l'Etre ſuprême, & mérite de s'élever juſqu'à lui : cette obéiſſance généreuſe, qui ſacrifie tous les raiſonnemens, ſurmonte tous les obſtacles; cette charité héroïque qui dans la circonſtance la plus délicate pour l'honneur de Marie, reſpecte une Epouſe, & adore un myſtère; cette vie ſurnaturelle & divine, où la contemplation, l'action de graces, le culte en eſprit & en vérité n'offrent aux yeux des hommes aucun prodige, par un prodige encore plus grand : *Vir juſtus.*

Sur Sainte Thérèſe.

L'AMOUR fait les Saints, l'amour les couronne, & dans le nombre de ces ames privilégiées, où cette vertu s'eſt montrée avec plus d'éclat, on diſtingue ſur-tout l'illuſtre Thérèſe. Sui-

vons-la depuis ſon enfance, juſqu'à ſon dernier moment, tout porte en elle l'empreinte de l'amour. L'amour, & Thérèſe, ces deux noms ſe confondent, & dire qu'elle aima ſon Dieu, c'eſt exprimer ce que l'amour a de plus tendre, de plus élevé, de plus généreux, de plus conſtant. A peine, âgée de ſept ans, elle ſort de la maiſon de ſon père, elle va chercher dans un royaume infidèle le glaive des tyrans, & veut mériter la palme des Martyrs. *C'eſt le déſir de l'amour.* Le Ciel a d'autres deſſeins ſur Thérèſe, & content de l'oblation de la victime, il la ramène dans la maiſon paternelle. Si elle n'a pu verſer ſon ſang pour Jeſus-Chriſt, elle lui a donné ſon cœur. Dans un âge où ſon ſexe, incapable de réflexion, ſe livre à la diſſipation & à la légéreté, elle connoît le prix du recueillement, nourrit dans ſon ame le germe de la grace, ſe conſacre à une vie de retraite & de prière. *C'eſt la vie*

de l'amour. Eclairée sur les périls qui menacent l'innocence, elle est appellée à une vie de solitude, d'obéissance & d'abnégation; elle se dérobe aux regards du monde, & renonçant à elle-même, elle immole sa liberté; elle s'engage par un vœu à pratiquer ce qu'il y a dans la vertu de plus parfait. *C'est le sacrifice de l'amour.* Devenue l'épouse de Jesus-Christ, elle ne vit que pour lui seul, méditant ses grandeurs, épriſe de ses charmes, occupée de sa gloire. Ici, je l'entends gémir sur les ravages d'une hérésie naissante. Là, de concert avec Jean de la Croix, elle forme un peuple de saints, qui doit réparer les outrages que reçoit son Epoux, & rendre au Carmel son éclat & sa gloire. Le feu qui l'embrase, nous retrace en elle le cœur des Paul & des Xavier. *C'est le zèle de l'amour.* Si dans ces ouvrages lumineux où l'Eglise a reconnu une doctrine céleste, elle décrit les opérations mystérieuses

rieuſes de la grace, les ſecrets de la vie intérieure, ce commerce intime, où l'ame dans l'exercice de l'oraiſon, s'unit, ſe confond, pour ainſi dire, avec la Divinité, le langage de Thérèſe eſt l'expreſſion de ſes ſentimens. *C'eſt le langage de l'amour.* Cette chaſte Amante n'a pu mourir pour ſon Divin Maître; mais elle peut ſouffrir; elle veut ſouffrir : ou les ſouffrances, ou la mort: *Aut pati, aut mori.* Quarante-deux années d'infirmités & de maladies les plus aigües, vingt ans de ſéchereſſes & d'aridités, les contradictions, les perſécutions, les jeûnes, les auſtérités les plus rigoureuſes, ſuffiſent à peine à ſon avidité pour les croix. *C'eſt le martyre de l'amour.* Une ſi belle vie devoit ſe terminer par le ſommeil & le repos des juſtes. Thérèſe va quitter la terre : ſon ame pure, briſe les liens de ſon exil, s'élève, perce les cieux, s'unit pour jamais à ſon Bien-aimé. *C'eſt le triomphe de l'amour.*

Sur la vocation des Mages.

HEUREUX favoris du Verbe fait chair, les Mages furent nos guides, & nos pères dans la foi. Le nouvel Aſtre qu'ils ont apperçu dans les Cieux, luit en même tems pour nous, & préſage nos deſtinées. Les tems ſont arrivés, où le Meſſie devoit paroître, non tel que le Juif, dans l'ivreſſe de ſon orgueil, ſe l'étoit figuré, dominant ſur les peuples par l'appareil de la terreur & le vain éclat d'une pompe humaine; mais comme un Dieu caché, revêtu de nos foibleſſes, le plus humble, le plus modeſte, le plus doux des enfans des hommes. Les oracles ſont accomplis, le ſceptre eſt ſorti de Juda, l'uſurpateur eſt aſſis ſur un trône étranger, les prédictions qui annonçoient le Dieu conſolateur & le Roi pacifique, ſe vérifient: la terre ébranlée par le choc

des nations, abreuvée du ſang des peuples, reſpire dans le calme & le ſilence ; Rome conquérante a poſé les armes & fait ouvrir le temple de la paix. En vain, le paganiſme conſulte ſes Dieux, les idoles ſont muettes, Dieu va parler. Il a dit du centre de ſa gloire : que les Cieux s'ouvrent. Le Verbe s'abaiſſe ; une Vierge mère reçoit dans ſes mains auguſtes, l'enfant Dieu ſorti de ſon ſein, ce ſein plus pur que les lis & que l'aſtre du jour. L'étoile de Jacob vient d'annoncer ce prodige ; elle invite, elle inſtruit les Mages, & leur vocation eſt la nôtre. Une poſtérité nombreuſe ira ſur leurs pas, offrir ſes hommages au Dieu réparateur. Que ſes ennemis frémiſſent, que l'incrédulité ſe révolte, que la jalouſie éclate & s'arme contre lui, le Juif incrédule annoncera lui-même le Dieu qu'il méconnoît, & déſignera le lieu de ſa naiſſance. Hérode ſera confondu ; le Dieu incarné échappera à ſa fureur,

& recevra des mains de ſon Père, les nations pour héritage, ce peuple d'adorateurs qui doit reconnoître dans le Fils de l'homme, le Fils de l'Eternel. Qu'il eſt grand ce Fils du Très-haut, & quelle conſolation pour moi, de publier ici ce que je voudrois répéter mille fois ! Tous les oracles l'annoncent, toutes les révolutions le préparent, tous les événemens le déſignent, tous les ſiècles, depuis l'origine du monde, comme autant de fleuves qui coulent & ſe ſuccédent, le portent juſqu'à nous & dans le moment précis que le Ciel a marqué dans ſes décrets. Qu'il eſt grand ! Les empires au faîte de la gloire, ou précipités dans la pouſſière, ne m'annoncent que lui ; les Rois & les Souverains ne ſont grands que pour lui ; les ſuccès des conquérans & le bruit de leurs victoires ne me parlent que de lui ; Auguſte, ce Maître du monde, Auguſte dont le règne paiſible doit ſervir à ſes deſ-

ſeins & préparer les voies à cette paix immortelle que le Ciel fait annoncer à la terre, Auguſte ſur le premier trône de l'Univers, n'eſt que ſon ſujet & ſon eſclave.

Voilà le Dieu des Mages, le Dieu de leur eſpérance, l'objet de leur amour. Le Ciel les appelle à ſon berceau : connoître & obéir, eſt pour eux une même choſe. Simple & docile, l'amour ne raiſonne pas. Humble & fidèle, il ne doute pas. Actif & généreux, il ne délibère pas : *Vidimus & venimus.* Dirigés par l'étoile miraculeuſe, allez donc, illuſtres prédeſtinés, allez chercher le Dieu de la lumière, le Roi des Rois, le Père du ſiècle futur, le Prince de la paix.

Avec quelle foi, & quel reſpect, ils reconnoiſſent dans le Fils de Marie l'Ancien des jours ! Dans quel religieux ſilence, ils dépoſent à ſes pieds leurs couronnes, leurs préſens ! & que ce ſilence adorateur dit de choſes à

ce Dieu qui voit dans la penſée, & qui ſonde les reins & les cœurs ! Avec quels tranſports, ils liſent ſur le front radieux de l'auguſte Enfant, les traits de ſa gloire, les charmes de ſa bonté ! Avec quelle ardeur, leurs cœurs s'épanchent, ſe perdent dans ſon cœur divin ! Ils ont vu le ſalut des nations, & dans l'obſcurité d'une crèche, toutes les ſplendeurs du Verbe : plus grands par cet amour éclairé qui le contemple, que par le titre de Rois & de ſages ; plus heureux par cet amour béatifiant qui le poſſède, qu'au milieu des délices, & des tréſors de l'opulence.

Sur le vrai Solitaire.

DES agitations éternelles, des révolutions profanes, le crime accrédité, les ſcandales multipliés, une corruption preſque générale, voilà le monde.

Heureuſe ſolitude, où Dieu ſe communique à ces ames privilégiées qu'il enlève à la ſéduction ; où il parle au cœur, le purifie, l'attendrit, l'enflamme ! Mais pour jouir de ces avantages, & des graces de choix qu'il ſe plaît à répandre dans les ſanctuaires de la paix, il faut y être attiré, & conduit par ſon eſprit : *Ducam, & loquar.* En effet, le monde a ſes Solitaires comme la Religion, & la Religion peut avoir des ſolitaires que l'eſprit du monde ſépare du monde même.

On voit des ames vaines s'éloigner du commerce des hommes. Eſprits indépendans, qui ſous prétexte de contempler la vérité loin du tumulte & de la multitude, ne s'occupent que d'eux-mêmes, croyent pouvoir ſe ſuffire à eux-mêmes. Solitude orgueilleuſe. C'eſt une fierté naturelle, un dédain philoſophique qui l'inſpire ; elle ne fit jamais un Solitaire Chrétien. L'eſprit qui le conduit dans la retraite, eſt

un eſprit d'abnégation, & d'humilité.

On voit des eſprits mécontens, chercher les ténèbres, pour ſe conſoler des mépris d'un monde, dont ils ſont amateurs par choix, ennemis par dépit. Solitude capricieuſe. Elle nourrit un chagrin ſuperbe, s'accorde avec un génie bizarre & farouche; elle ne ſauroit faire un Solitaire Chrétien. L'eſprit qui le conduit dans la retraite eſt un eſprit de piété & de ſageſſe.

On voit des perſonnes, ennemies de l'activité, chercher un aſile à leur molleſſe, y ſatisfaire dans l'obſcurité le penchant d'une nature indolente ou timide. Solitude pareſſeuſe. Elle favoriſe les ames lâches. Le repos qu'elle procure, eſt un repos de tiédeur & d'impénitence; on y eſt froid & languiſſant pour Dieu, comme on l'étoit pour le monde. A ces traits, je ne puis reconnoître un Solitaire Chrétien. L'eſprit qui le conduit dans la retraite, eſt un eſprit de force & de généroſité. Eſprit

religieux qui ſaiſit avec ardeur ce qu'il y a de plus actif contre les paſſions, de plus laborieux dans la carrière du ſalut, de plus déciſif dans les voies de la perfection.

Sur les Conquérans.

QU'EST-CE que la gloire & la célébrité des Conquérans ? Leurs noms ſont gravés ſur les monumens de leurs victoires. De faſtueux éloges leur donnent le titre de Grands. Eſt-ce la vérité ou l'adulation qui les immortaliſe ? Une valeur meurtrière qui renverſe, détruit, porte par-tout le carnage & la mort, des lauriers cueillis dans les larmes, & dégouttans du ſang humain, des trophées qui s'élèvent ſur de triſtes débris, ſur un amas de cendres & de victimes; tel eſt le mérite de ces héros guerriers qui font retentir la terre du bruit de leurs exploits. Qu'eſt-ce

qu'un triomphe, où la gloire d'un ſeul homme fait le malheur de tant d'autres; où plus d'une fois la Juſtice & la Religion ont rougi de la victoire? De pareils ſuccès? La vanité les conſacre, l'humanité les pleure; & la mort dont ces héros deſtructeurs furent les miniſtres, les dévore à leur tour. Du haut de ſon char, il tombe enfin ce Conquérant redouté. Son glaive homicide creuſa des tombeaux: le ſien eſt ouvert; une même deſtinée le confond avec ſes victimes, & le vainqueur des Nations, ſes lauriers, ſes titres, les menſonges de ſes adulateurs, viennent ſe perdre dans la pouſſière.

Sur la fidélité à la Grace.

PREMIER motif de la fidélité à la grace, pris du côté de Dieu, qui en eſt le diſpenſateur. Dieu ne refuſe ſa grace à perſonne, il la donne à tous;

mais il la donne en Dieu, c'eſt-à dire en Souverain, qui exige pour ſes dons le plus profond reſpect. Il la donne en Dieu, c'eſt-à-dire, en créancier rigoureux qui ne veut rien perdre, & qui ſe fera rendre juſqu'à la dernière obole. Il la donne en Dieu, c'eſt-à-dire, avec cette plénitude d'autorité qui fixe le nombre des graces, le tems, la manière de les accorder; avec cette économie de ſageſſe, qui attache une ſeconde grace au bon uſage de la première; avec cette jalouſie de ſes bienfaits qui ôte au Serviteur infidèle le peu qu'il avoit reçu, pour donner plus abondamment à celui qui avoit déjà, & récompenſer le bon uſage de ſes talens par de nouveaux dons.

Second motif. La nature même de la grace. Qu'eſt-ce que la grace? Cœur indocile, ne l'oubliez jamais; un attrait fugitif, dont vous ſouhaiterez envain le retour; un éclair rapide qui après avoir brillé un inſtant, vous laiſſera

dans les ténèbres, une faveur du Ciel dont le bon uſage ou le mépris peut décider de votre ſalut ou de votre perte éternelle. Il ne faut quelquefois qu'une première grace mépriſée, pour entraîner l'abus de toutes les autres, & rompre la chaîne de notre prédeſtination. Pharaon s'endurcit à la première plaie dont Dieu frappe l'Egypte; c'étoit une première grace. Il s'endurcit contre toutes les autres; il pourſuit le peuple de Dieu, & pourſuivi lui-même par la vengeance divine, il périt au milieu des flots, & meurt en réprouvé. Ninive entend la voix de Jonas envoyé pour lui reprocher ſes crimes; c'étoit une première grace. Si elle en avoit abuſé, que devenoit-elle? Le Seigneur l'avoit juré lui-même; un vaſte déſert, un monument éternel de ſa colère. La femme de Samarie rencontre le Sauveur au puits de Jacob; le Sauveur lui parle; c'étoit une première grace. Quel malheur, ſi elle eut refuſé cet entretien,

& fermé ſes yeux à la lumière ! Portant ſes pas vers la montagne Schiſmatique, & continuant d'allier un culte idolâtre avec le déſordre d'une vie criminelle, n'auroit-elle pas mis le comble à ſes déréglemens ?

Troiſième motif. Les jugemens de Dieu qui ſont impénétrables. Pour être abandonné de Dieu, ſur-tout après avoir mépriſé ſi ſouvent ſes inſpirations, eſt-il néceſſaire que la grace à laquelle je réſiſterai, ſoit une grace extraordinaire ? Non, & qui que ce ſoit ne peut nous l'aſſurer. Dieu ſeul connoît le prix de ſes dons, & ce qu'il a droit d'en attendre. Saül enfreint l'ordre du Seigneur dans une circonſtance qui nous paroît aſſez légère ; il anticipe d'un moment le ſacrifice ; Dieu le réprouve, & le ſceptre eſt transféré dans les mains du fils d'Iſaï. Ce ſeul exemple doit faire trembler ces cœurs rébelles qui réſiſtent à la voix de l'Eſprit-Saint, entraînés par un orgueil ſecret, & par cet amour

de l'indépendance que Dieu lui-même appelle une idolâtrie & une impiété ; ces cœurs vains & diſſipés, inſenſibles aux invitations intérieures qui les rappellent à des mœurs plus régulières & plus chrétiennes ; ces cœurs ſenſuels, en qui l'intérêt de la paſſion obſcurcit toutes les lumières, & rend inutiles les ſollicitations de la grace.

Quatrième motif. L'incertitude où nous ſommes du degré de vertu auquel nous devons atteindre pour opérer le ſalut & mériter le ciel. Chacun de nous a une meſure de juſtice à remplir, & cette meſure, ſelon ſaint Paul, doit aller juſqu'à la plénitude de l'homme parfait en Jeſus-Chriſt : *In virum perfectum in menſuram ætatis plenitudinis Chriſti.* Courez, diſoit encore cet Apôtre, mais de manière que vous arriviez au terme. Si vous reſtez en-deçà, & ſi vous faites quelques pas de moins, vous manquez le but, & un autre que vous va ſaiſir la couronne : *Sic currite ut com-*

Eph. c. 4.

1. Cor c. 9.

prehendatis. Voilà ce qui condamnera éternellement ces ames tièdes, déterminées à s'en tenir à un point précis; révoltées contre une inſpiration qui demande quelque choſe de plus, que ce qu'elles ont réſolu de donner; ennemies de tout effort, de tout ſacrifice, qui contriſteroit leur molleſſe, & dérangeroit le plan qu'elles ſe ſont formé d'une vertu aiſée & commode. Ame lâche, le degré de perfection où vous devez atteindre vous eſt inconnu, & dans cette incertitude, vous vous bornez à une médiocrité de vertu qui favoriſe votre indolence. Et moi, je dis que cette incertitude même doit vous inſpirer de nouveaux efforts, & vous engager à faire toujours plus, dans la crainte de ne pas faire aſſez. Il n'eſt que trop ordinaire de ſe flatter. Ce que nous appelons en matière de vertu, le plus, eſt ſouvent dans la balance du ſanctuaire le moins que nous puiſſions faire pour remplir la meſure. Ce n'eſt point à nous

à déterminer le degré de vertu où nous devons tendre, il eſt arrêté dans les décrets de Dieu, & les penſées du Seigneur ne ſont pas celles des hommes. Tandis que vous êtes occupé ſur la terre à compoſer avec Dieu, & ſi je puis m'exprimer ainſi, à calculer l'eſpace qui doit circonſcrire vos hommages, on vous crie du haut du ciel : votre calcul eſt une erreur. Ce que vous refuſez, ne vous paroît qu'une œuvre de ſurérogation, & c'eſt une dette qu'il faut acquitter. Vous ne voudriez pas être ſi fervent; mais en vous prêtant à l'inſpiration, vous ne feriez que fidèle.

Cinquième motif. Le malheur auquel on s'expoſe, en abuſant de la grace. Apres avoir réſiſté dans les choſes légères, on réſiſte dans les occaſions plus importantes, & de la tiédeur, on tombe dans l'état du péché. Comment cela? En trois manières, comme l'enſeignent les Théologiens. Par voie de diſpoſi-

tion, par voie d'illuſion, par voie de punition.

Premièrement, par voie de diſpoſition. On ſe permet de légères foibleſſes, on les excuſe, on les multiplie. La volonté qui s'affoiblit par ces fautes habituelles, ne ſent plus le danger de cet affoibliſſement. Dans ces circonſtances, la tentation ſe fait-elle ſentir? Un objet dangereux vient-il ſe préſenter? L'ame eſt ébranlée, la volonté chancelle, la conſcience ſe taît, le cœur ſéduit enfante l'iniquité. Magiſtrat, Juge de la terre, comment s'eſt altérée cette droiture & cette probité qui vous attiroit la confiance publique? Vous avez mépriſé la grace. Elle vous diſoit au fond du cœur: les préſens qu'on vous offre, ſont un piège tendu à l'équité; ils vous rendroient comme tant d'autres, injuſte & prévaricateur; réſiſtez, refuſez; mais l'éclat du préſent vous a ébloui. Vos arrêts ſont des arrêts mercenaires, & le glaive de la juſtice dans

vos mains, n'eſt plus qu'un fer meurtrier, oppreſſeur de l'innocence. Marchand, homme de commerce, comment avez-vous perdu cette intégrité dont vous faiſiez une profeſſion ouverte, & qui décidoit vos profits par les règles de la modération & de l'équité ? Vous avez mépriſé la grace. Elle vous diſoit intérieurement : cette ſociété, ce parti qu'on vous propoſe eſt contraire aux vrais principes; ce gain dont on vous flatte, eſt un gain illicite & uſuraire ; mais ſéduit par ce vain appât, vous avez réſiſté à l'inſpiration, & vous vous êtes engagé. La cupidité eſt entrée dans votre commerce, & vous vous êtes familiariſé avec l'injuſtice. Delà, ces monopoles, ces uſures, ces tréſors d'iniquité qui vous obligent à des reſtitutions indiſpenſables, eſſentielles au ſalut de votre ame, & que vous ne ferez peut-être jamais. Perſonne du ſexe, jeuneſſe licencieuſe, comment avez-vous perdu cette modeſtie, cette pu-

deur qui faiſoit votre plus bel ornement ? Comment s'eſt démentie cette vertu que l'ombre même du mal auroit alarmée ? Vous avez mépriſé la grace. Elle vous diſoit : rompez cette liaiſon ; la différence du ſexe eſt toujours dangereuſe ; le ſerpent eſt caché ſous les fleurs ; mais l'avertiſſement a été inutile. Les entrevues ont continué, la paſſion s'eſt déclarée, vous avez compris, mais trop tard, que la paſſion déguiſe le péril, que ſous le voile d'un attachement légitime, on nourrit ſouvent une flamme impure, & que le crime qui flétrit l'innocence eſt le châtiment ordinaire de la témérité qui l'expoſe. Victime infortunée du vice, couvrez-vous d'un voile, déplorez votre égarement, & allez, s'il le faut, allez dans l'obſcurité d'un ſaint aſyle, expier le mépris de la grace, & noyer votre faute dans vos larmes.

Secondement, la réſiſtance à la grace nous conduit à l'état du péché par voie

d'illuſion. Il eſt ſi aiſé de ſe flatter, de s'aveugler ſur la nature du péché, ſurtout d'un péché qui plaît, & lorſque l'habitude a produit cet intérêt de la paſſion qui obſcurcit les lumières de la conſcience & de la vérité. Il eſt ſi difficile de diſtinguer les bornes préciſes qui ſéparent le péché véniel du mortel. En effet, ame tiède, dans cette vie libre & diſſipée où vous obſervez ſi peu les mouvemens de votre cœur, où vous vous accoutumez à contriſter l'eſprit de la grace, qui peut vous aſſurer ſi dans ces penſées & ces ſouvenirs contraires à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas entraîné le conſentement, & fait éclore l'iniquité dans votre cœur? Qui pourra vous promettre, que dans ces infractions de la loi, l'habitude, le relâchement, l'infidélité aux graces reçues n'ont pas porté la négligence & l'omiſſion juſqu'au crime? Comment déterminer dans les fautes contre la charité, le plus ou le moins de réflexion & de

malignité de votre part, le plus ou le moins de ſenſibilité & de révolte que vous avez occaſionné dans le cœur du prochain? & pouvez-vous vous répondre que vous n'avez point altéré la charité juſqu'à la perdre vous-même? En un mot, qui peut dire ſi dans pluſieurs occaſions où la tentation vous ſollicite, elle s'arrête à ce degré précis qui ſépare le péril de la chûte, ou ſi elle ne va pas au-delà, & juſqu'à l'enfantement du péché? Les Théologiens eux-mêmes avec toutes leurs lumières ſont embarraſſés dans ce diſcernement, eux qui jugent de ſang-froid & avec tout le calme de la réflexion. Eh! comment l'ame tiède ne ſe tromperoit-elle pas, lorſqu'elle s'eſt fait mille faux principes, lorſqu'une vie molle & irrégulière l'a diſpoſée à n'écouter que les prétextes & les goûts de la nature, lorſqu'elle s'étourdit ſur l'étendue de la loi, qu'elle s'aveugle ſur la jalouſie de la grace, ſur ce que Dieu lui demande, ſur ce qu'elle

lui doit, & qu'en lui réſiſtant, elle ſe diſſimule le danger de cette réſiſtance, & les malheurs qu'elle lui prépare?

Troiſièmement, on tombe de la tiédeur dans l'état du péché par voie de punition. Dieu irrité ſe venge de notre infidélité par la ſouſtraction de ſes dons. Il ne ſouffre point impunément, dit l'Apôtre, que ſa bonté ſoit mépriſée, ſa patience outragée: *Deus non irridetur.* Galat. c. 6. La dureté de notre cœur nous ferme le ſien; nos réſiſtances habituelles groſſiſſent chaque jour le tréſor de colère: *Secundùm duritiam tuam ... theſauriſas tibi iram.* Rom. c. 2. Le moment vient où Dieu ſe venge, & tranſporte à d'autres les graces dont nous abuſons. Le Royaume de Dieu, diſoit le Sauveur aux Juifs, vous ſera enlevé, & il ſera donné à un peuple qui en portera les fruits: *Auferetur à vobis regnum Dei, & dabitur genti facienti fructus ejus.* Matth. c. 21. Ainſi voyons-nous l'Angleterre, cette iſle fameuſe, autrefois le ſéjour des Saints,

devenue un théâtre d'incrédulité, le ſéjour du menſonge & de l'erreur. Adorons ici la profondeur des jugemens de Dieu, & conſidérons avec une ſainte frayeur, comment la grace ſe ſubſtitue ſoit d'une nation à une autre nation, ſoit d'un homme à un autre homme. Subſtitution générale d'une nation à une autre nation. Ainſi, a-t-on vu les Gentils ſuccéder à l'ancien peuple, profiter de ſes pertes, & s'enrichir de ſes dépouilles. Ainſi, tandis que Luther ſéduit l'Allemagne entière, y éteint le flambeau de la foi, Xavier va le porter chez des nations idolâtres, & y forme un peuple de Saints. Exemples frappans, qui nous apprennent que Dieu abandonne des peuples entiers ſelon le myſtère profond de ſa volonté, mais d'une volonté toujours juſte & l'équité même, & que la grace, ſemblable à un fleuve, détourne ſon cours, abandonne des terres ingrates, & va porter à d'autres ſes eaux bienfaiſantes. Faiſons ici une ré-

flexion qu'on fait trop rarement. C'eſt l'enſemble des mœurs de chaque citoyen qui forme les mœurs publiques, & la maſſe générale des vices n'eſt que le réſultat des déſordres de chaque particulier. Nous devons donc craindre de contribuer par nos fautes perſonnelles au malheur de la nation, & craindre en même tems pour nous-mêmes l'abandon de Dieu; car, je l'ai dit, non-ſeulement la grace ſe ſubſtitue d'une nation à une autre nation, mais encore d'un homme à un autre homme. Jacob reçoit la bénédiction qui appartenoit par le droit d'aîneſſe à Eſaü ſon frère. Saint Mathias ſuccède à Judas déchu de ſon Apoſtolat. Entre quarante Martyrs ſur le point d'être couronnés, un ſe dément, & auſſitôt il eſt remplacé par un autre. On voit des Juſtes ſe pervertir, & tomber dans l'abîme de l'iniquité; des pécheurs, des impies, rentrer dans les voies de la juſtice, édifier le monde par leur pénitence

rence, & parvenir à une haute ſainteté. On eſt ſurpris de voir dans une même famille, le père déréglé, la fille pieuſe & fervente; de deux enfans, héritiers du même ſang, formés par la même éducation, l'un ſe diſtinguer par ſa modeſtie & ſa piété, l'autre ſe livrer à tous les excès du libertinage. Dans le cloître même, on voit des Religieux infidèles à leur vocation, dépérir, faire des chûtes qui étonnent, tandis que d'autres marchent à pas de géant dans la carrière des vertus & arrivent à la plus ſublime perfection. Si dans tous ces événemens, Dieu nous laiſſoit pénétrer le ſecret de ſa conduite, nous verrions que ces changemens qui nous ſurprennent, ont leur principe dans un tranſport de graces dont les uns ont abuſé, & que les autres recueillent & font ſervir à l'accroiſſement de leurs mérites.

Sixième motif. Les ſuites funeſtes du péché dans ceux qui réſiſtent à la grace, & la vengeance que Dieu en

tire, même après le péché pardonné.

Obſervez premièrement, que Dieu qui remet toujours aux pécheurs pénitens la coulpe & la peine éternelle, & ſouvent la peine temporelle, ne remet pas pour cela la peine ſpirituelle. Il refuſe en punition des péchés paſſés, certaines graces privilégiées dont on s'eſt rendu indigne; il permet ces tentations fortes auxquelles on ſuccombe. D'où il arrive que la privation de ces graces, & les chûtes que ces tentations occaſionnent, ſont dans pluſieurs le principe de leur réprobation. Les uns ſeroient parvenus au ſalut avec des ſecours plus abondans, & ils ſe ſont perdus avec des graces plus foibles. Les autres ſe ſeroient ſauvés ſans les tentations qui les ont entraînés dans le crime, & que Dieu n'auroit jamais permiſes, ſi d'anciens déſordres ne leur avoient attiré ce châtiment.

Obſervez en ſecond lieu, que ce ne ſont pas ſeulement les péchés mortels,

mais encore les véniels que Dieu punit, ſoit en refuſant certaines graces choiſies, ſoit en permettant les tentations, les diſgraces & les événemens qui deviennent un écueil pour notre fragilité. N'en ſoyons pas ſurpris. Dieu nous traite comme nous le traitons. Une ame trop peu attentive ſur elle-même & qui n'évite pas aſſez les fautes même légères, qui ſe permet habituellement des omiſſions & des négligences, qui ne craint pas de contriſter le cœur de Dieu, n'a aucun droit à cette Providence ſpéciale qui veille ſur une ame fidèle, & qui l'enrichit de ſes dons. Les faveurs ſont pour les amis; mais pour vous, ame tiède, comment pourriez-vous vous promettre cette protection, ce ſoin paternel que Dieu réſerve pour ces ames ferventes appliquées à lui plaire & à l'honorer? Vous ſerez punie de votre tiédeur, des fautes habituelles où vous tombez, & de votre facilité à ſes commettre. Les graces diminueront, votre

ame s'affoiblira, & le péché véniel vous conduira au mortel.

Obſervez en troiſième lieu, que ce ne ſont pas toujours les péchés que Dieu punit par cette diminution de graces & de ſecours. On s'expoſe à ce malheur par une langueur, une pareſſe de l'ame, qui ſe refuſe aux inſpirations du Ciel, & il n'eſt pas néceſſaire que cette négligence aille juſqu'au péché, pour refroidir le cœur de Dieu à notre égard, & nous rendre les objets de ſon indifférence. En effet, il vous parle, il vous invite, il vous deſtine dans l'ordre de la vertu à quelque choſe de grand; mais l'eſprit d'immortification, le goût d'une fauſſe liberté vous empêche d'entrer dans ſes deſſeins & d'y répondre. Vous êtes un ſerviteur négligent; vous méritez que Dieu retire ſes dons. Vous êtes diſtrait & inattentif; vous n'entendrez plus la voix d'un ami, qui ne vous demandoit votre cœur que pour vous donner le ſien. Vous êtes un ingrat;

vous éloignerez ce tendre protecteur qui n'exigeoit quelques ſacrifices que pour multiplier ſes bienfaits. Votre fidélité vous auroit procuré de nouvelles graces ; votre réſiſtance vous privera de celles que vous aviez reçues. Au lieu d'obéir à l'attrait céleſte, & de vous laiſſer conduire par cette main divine qui vouloit vous élever, & vous placer dans le rang des parfaits, vous languirez dans cette vie lâche & irrégulière qui eſt du choix de votre molleſſe ; & peu-à-peu vous vous affoiblirez. Votre ame ſe trouvera ſans force & ſans énergie dans une occaſion critique où il faudroit un effort pour vous ſoutenir, & vous tomberez, peut-être pour ne vous relever jamais.

Méditons ſouvent ces vérités, & comprenons de quelle importance il eſt pour nous de céder à la grace, lorſqu'elle nous ſollicite, & combien il eſt dangereux de s'y refuſer.

Pécheur qui entendez aujourd'hui la

voix du Seigneur, le Dieu qui vous appelle, exige que vous lui répondiez, & votre docilité, ou votre réſiſtance peut fixer pour jamais vos deſtinées. Si vous obéiſſez à l'attrait divin, la fidélité à la première grace eſt le garant de toutes les autres. Vos chaînes ſont rompues, votre cœur eſt changé; je vois un pécheur converti, un juſte qui ſe ſoutient, un ſaint que Dieu couronne. Si vous réſiſtez, vous manquez à la grace; & votre indocilité peut l'éloigner pour toujours. Livré à vous-même & à l'empire de l'habitude, vous acheverez de courber votre ame ſous le joug honteux des paſſions; vous deſcendrez par degrés dans l'abîme de l'iniquité; je vois un pécheur impénitent, un cœur endurci, un réprouvé.

Juſtes, à qui Dieu ſe communique d'une manière plus intime, & qu'il attire à lui par ces graces ſpéciales dont il ne favoriſe que les ames d'élite, que votre docilité réponde à votre bonheur,

Si toutes les graces dans l'ordre du ſalut doivent être reſpectées, ſi elles doivent fructifier, quelle obligation n'avez-vous pas contractée avec Dieu, en recevant ces graces choiſies qui ſont le gage de ſa prédilection, & la portion la plus précieuſe de ſes tréſors! Si ces graces privilégiées vous commandent des efforts qui doivent vous élever au-deſſus des ames ordinaires, c'eſt la nature même de ces graces qui les rend plus impérieuſes. L'amour vous a diſtingués, & plus vous avez reçu, plus vous devez à cet amour jaloux. L'étendue de ſes dons doit être la meſure de votre reconnoiſſance. Craignez de l'irriter par un refus; ſa libéralité même le forceroit à punir un ingrat.

Ame chrétienne, ſi l'Eſprit Saint vous parle intérieurement, écoutez avec la plus religieuſe attention ce Maître des vertus; une inſpiration rejetée peut avoir les ſuites les plus funeſtes. Dans l'économie du ſalut, une grace diſpoſe

à une autre, & cette gradation que le Souverain Diſpenſateur a miſes dans ſes bienfaits, doit nous faire craindre qu'une infidélité n'en arrête le cours. Ame lâche & diſſipée, à cet avertiſſement du Ciel que vous négligez, à ce pieux mouvement que vous étouffez, le Seigneur avoit attaché ces ſecours déciſifs qui devoient conſommer l'ouvrage de votre ſalut. Vous interrompez l'ordre de ſa Providence, & vous renverſez ſes deſſeins; vous vous perdrez. Prévenons ce malheur, en cédant à l'attrait de la grace. Si nous étions tentés de nous y refuſer, oppoſons le cri de la Religion à celui de la nature; & pour juger juſqu'à quel point notre réſiſtance nous rend coupables, laiſſons la balance de la cupidité, & prenons celle du ſanctuaire. Souvenons-nous que le Dieu qui nous parle & qui veut être obéi, eſt le ſeul appréciateur de ſes dons. Un ſacrifice que nous lui refuſons, nous paroît peu important; notre négligence

une faute légère & excuſable ; c'eſt que nous jugeons en hommes. Le Dieu ſaint y apperçoit un crime, il le voit, il le punit en Dieu. Corrigeons notre erreur, & ſi le ſouffle de l'Eſprit ſe fait ſentir, ſaiſiſſons les momens du Seigneur, reſpectons ſes volontés, exécutons ſes ordres, & en adorant ſa bonté, craignons ſa colère. Une grace dont nous avons ſu profiter, peut nous placer pour toujours à côté de ſon trône : une grace dont nous abuſons, peut nous creuſer un abîme.

Sur le Jugement dernier.

L'IMPIE le méconnoît ce Dieu réparateur que l'amour a revêtu de nos foibleſſes ; il rejette ſa doctrine, & blaſphème ſes myſtères. Le pécheur fuit ſa préſence, & cherche un aſyle dans les ténèbres, pour ſe dérober en quelque ſorte à ſon immenſité & à ſa juſtice. L'hypocrite inſulte à ſa vérité par

des dehors pharisaïques, par des vices déguisés sous l'apparence & le nom de vertus. Des crimes heureux, & l'innocence opprimée, le vice honoré, & le mérite dans l'oubli semblent accuser sa Providence. Il viendra ce Dieu juge & plein d'équité, pour manifester la sagesse de ses vues dans les évènemens qui devoient former l'économie présente & le partage de nos destinées; pour se venger de l'impie, & l'accabler de tout le poids de sa Divinité; pour démasquer l'hypocrite, & dévoiler aux yeux de l'univers toute la perversité de son cœur; pour glorifier l'humble innocence, couronner la patience & la fidélité de ses élus, lancer ses anathêmes contre le pécheur, après l'avoir interrogé & convaincu au tribunal de sa conscience: *Tunc videbunt.*

Il paroîtra ce Dieu des Chrétiens & juge souverain des hommes; il sera sur-tout le nôtre. Vérité immuable, il nous jugera sur les maximes invariables

de ſa loi, ſur les principes immortels que nos paſſions auront affecté d'obſcurcir ou d'ignorer. Souveraine Raiſon, il diſſipera, il détruira ces raiſonnemens inſidieux du monde, & d'un monde même qui ſe diſoit chrétien : Le ſoin du ſalut a ſes momens, la jeuneſſe ſes privilèges, la ferveur ſes écarts & ſes abus : pour être à Dieu, il ſuffit d'être homme de bien ; la piété, pour n'être pas ridicule, peut ſe prêter à certaines maximes, à certains uſages, autoriſés par la multitude ; la foibleſſe de l'homme a beſoin de quelques tempéramens qui adouciſſent l'auſtérité du devoir ; être moins vertueux, pour être plus prudent, eſt ſouvent une ſorte de mérite & de vertu. Lumière infaillible, il diſcutera avec cet œil pénétrant à qui rien n'échappe, les égaremens de l'eſprit & du cœur, nos penſées & nos deſirs, nos devoirs & nos omiſſions, nos actions & leurs motifs, nos déſordres & leurs ſcandales, nos vices &

nos vertus mêmes. Pureté ineffable, il ſe cherchera lui-même dans ces ames qu'il avoit marquées du ſceau de ſa croix, renouvelées dans les flots de ſon ſang, & ſi l'éclat de ſon infinie ſainteté fera pâlir le juſte & rendra ſon ſalut preſqu'incertain, que ſera-ce de ces mœurs ſenſuelles, de ces demi-vertus nourries dans l'indolence & la molleſſe? que ſera-ce du crime avec ſes taches & ſa corruption? Juſtice inflexible, il ne ſera touché, ni des ſoupirs, ni des regrets, ils ſeront inutiles: ni des diſtinctions du rang & de la naiſſance, elles ſeront anéanties: ni des proteſtations, ni des promeſſes, elles ſeront ſuperflues: ce ſont des feuilles, & il falloit des fruits. Jour terrible, où ce Dieu mépriſé, outragé, réglera les arrêts de ſa juſtice ſur ſa bonté même, & ſur l'abus de ſes bienfaits; où ce Dieu ſaint dans l'appareil de ſa gloire & porté ſur un trône de feu, doit rendre à chacun de nous ſelon ſes œuvres, & fixer pour jamais nos deſtinées.

Paroiſſez, Grand du monde, femme voluptueuſe, paroiſſez à côté de ce juſte ignoré, de cette vierge pure, de cet humble ſolitaire auquel vous donniez à peine quelqu'exiſtence ; j'attends leur jugement & le vôtre. Cœur profane, dira le Dieu ſaint, vous m'avez préféré de viles créatures, vous avez défiguré, avili mon image : je la vois toute entière dans ce Juſte qui fut l'objet de vos mépris. Deſcendez, coupable mortel, deſcendez dans ces abîmes profonds que j'ai creuſés pour le crime ; allez dans toute la durée des ſiècles y venger l'abus de ma grace & la profanation de mon ſang. Et vous, qui cachiez ſous le voile de la modeſtie, des tréſors de mérites, des actions ſaintes, des motifs encore plus parfaits que vos œuvres ; Juſte inconnu au monde, & dont le monde n'étoit pas digne, il eſt tems de ſortir du ſein de l'obſcurité ; vos ſacrifices ſont accomplis : montez ſur le trône éclatant que vos vertus vous ont

préparé ; jugez l'univers, & régnez autant que Dieu même.

Paraphraſe de la Proſe du S. Eſprit.

ESPRIT Saint, vous nous avez marqués du ſceau de l'adoption, & conſacrés pour être les temples de la Divinité. Conſervez votre ouvrage, & pour nous rendre dignes de vous, deſcendez, Eſprit ſanctificateur, auteur de tout don parfait : *Veni, Sancte Spiritus.*

Soleil de juſtice, écartez les nuages que les paſſions élèvent du fond de notre ame, & qui dérobent à nos regards la pureté de la loi, & l'étendue de nos devoirs. Faites briller à nos yeux un rayon de cette lumière divine, qui répand dans les eſprits le jour de la vérité, dans les cœurs le goût des vertus : *Et emitte cœlitùs lucis tuæ radium.*

Dieu bon, notre fragilité & nos beſoins vous ſont connus, & vous êtes

plénitude de tout bien. Ouvrez sur nous cette main puissante & libérale, qui protège les foibles, enrichit les pauvres : *Veni, pater pauperum.*

Si vos premiers dons ont été inutiles, s'ils n'ont fait que des ingrats, Père tendre, Père riche en miséricorde, vous avez plus d'une bénédiction ; le trésor qui les renferme est infini : *Veni, dator munerum.*

Loin de vous, nous nous sommes avilis par de profanes attachemens ; nous n'avons trouvé qu'une fausse & trompeuse félicité. L'erreur & le dégoût nous ont disposés à recevoir vos divines lumières. Montrez-vous, beauté immortelle, seule digne de nous, & substituez à de vaines apparences le vrai, le solide bonheur : *Veni, lumen cordium.*

Dieu plein de charmes, vous faites vos délices de converser avec les enfans des hommes. Heureuses les ames pures qui s'unissent à vous ! Comme

vous êtes leur ſouverain, vous êtes leur père. Vous les poſſédez, elles vous poſsèdent. Quelle ſource abondante de conſolations & de douceurs! *Conſolator optime, dulcis hoſpes animæ, dulce refrigerium.*

Divin protecteur, ſous vos auſpices, nous trouvons tout poſſible, & qu'il eſt vrai, ô mon Dieu, qu'en s'attachant à vous, on ſert en même tems le plus grand & le plus aimable des maîtres! Vous demandez des travaux & des ſacrifices, & vous les facilitez: *In labore requies.* Vous êtes témoin des tentations & des troubles qui nous agitent, & vous les calmez: *In æſtu temperies.* Vous voyez couler nos larmes, & vous les eſſuyez: *In fletu ſolatium.*

Lumière des eſprits, ô douce lumière, pénétrez nos ames, & ajoutez aux clartés de la foi, les flammes de l'amour. Que ce ſaint amour banniſſe de nos cœurs tout ce qui eſt indigne de vous, qu'il les rempliſſe de vous & de cette paix

délicieuſe, qui ſurpaſſe tout ſentiment : *O lux beatiſſima, reple cordis intima tuorum fidelium.*

Dieu tout-puiſſant, nous le confeſſons à vos pieds ; votre grace eſt le ſeul appui de notre foibleſſe. Sans elle, l'homme livré à lui-même, n'eſt qu'égarement & que corruption, & cet aveu de notre impuiſſance ſollicite vos bienfaits : *Sine tuo numine, nihil eſt in homine, nihil eſt innoxium.*

Souveraine pureté, détruiſez en nous les taches & les impreſſions funeſtes du péché : *Lava quod eſt ſordidum.* Onction céleſte, coulez ſur nos cœurs arides : *Riga quod eſt aridum.* Vertu toute-puiſſante, guériſſez nos plaies, nos infirmités & nos langueurs : *Sana quod eſt ſaucium.*

Eſprit de force, triomphez de notre réſiſtance & de notre inflexibilité : *Flecte quod eſt rigidum.* Eſprit de charité, échauffez nos ames, & rendez-les ſenſibles à vos divins attraits : *Fove quod*

eſt frigidum. Eſprit de ſageſſe, corrigez le déſordre de nos voies, & ramenez dans les ſentiers de la juſtice des cœurs qui s'égarent : *Rege quod eſt devium.*

Grand Dieu, nous reclamons votre pouvoir ; votre pouvoir ſuffit à tous les beſoins. Rempliſſez nos deſirs, & en nous communiquant vos dons, faites éclater ſur nous votre bonté paternelle, exaucez l'humble confiance qui l'implore : *Da tuis fidelibus in te confidentibus ſacrum ſeptenarium.*

Auteur & conſommateur de toute ſainteté, achevez en nous ce que vous y avez commencé. Dieu rémunérateur, mettez-nous au nombre de vos élus, & accordez à nos vœux tout ce qui peut nous conduire au terme où nous aſpirons ; une vie pure & comblée de mérites : *Da virtutis meritum* ; une mort précieuſe à vos yeux : *Da ſalutis exitum* ; les biens céleſtes & l'heureuſe immortalité : *Da perenne gaudium.*

Acte de conſécration à la ſainte Vierge.

VIERGE auguſte, Fille du Père éternel, Mère de Jeſus-Chriſt, Epouſe du Saint-Eſprit, des qualités ſi glorieuſes vous donnent ſur nous les droits les plus légitimes & les plus inviolables; mais nous voulons vous appartenir encore par l'acte le plus libre & le plus volontaire. Vierge incomparable, agréez en ce moment nos hommages; ils vous ſont dus à tant de titres!

O Marie, Mère d'un Dieu, nous vous offrons de la plénitude de nos cœurs, un hommage de vénération & de dépendance. Nous vous révérons ſur ce trône éclatant, où plus élevée que les cieux, vous n'avez au-deſſus de vous que Dieu ſeul. La lumière qui l'environne eſt votre vêtement; les rayons de ſa gloire forment votre diadème & votre couronne; les ſcep-

tres de la terre sont à vos pieds; les Monarques sont vos sujets; l'Univers est votre empire.

Aimable Médiatrice, nous vous offrons un hommage d'attendrissement & de confiance. Tous les trésors de la Divinité sont entre vos mains; nous honorons votre crédit & votre pouvoir, & l'usage que vous en faites pour le bonheur de ceux qui vous invoquent. Les pécheurs vous doivent leur conversion, les tièdes leur renouvellement dans la piété, les justes leur ferveur, & la consommation de leurs mérites.

Mère de bonté, nous vous offrons un hommage de reconnoissance & d'amour; nous le devons à la plus tendre, à la plus charitable des mères. Rachetés par le sang de Jesus-Christ, ce sang précieux qu'il a pris dans votre chaste sein, nous avons reçu de vos mains cette auguste victime; c'est de votre propre substance, que vous avez fourni le prix adorable de notre rédemption; c'est un

Fils unique, c'eſt un Dieu que vous nous avez immolé; nous n'oublierons jamais, ô Mère de douleur, tout ce que nous vous avons coûté.

Vierge ſainte, modèle de toutes les vertus, nous vous offrons un hommage d'imitation & de conformité, pour retracer dans nous votre humilité, votre pureté, votre ſoumiſſion aux volontés du Ciel, votre patience dans les épreuves, votre union intime avec le cœur de votre divin Fils.

Souveraine du ciel & de la terre, au pied de votre trône, où le reſpect & l'amour ont enchaîné nos cœurs, puiſſe notre zèle, pour l'honneur de votre culte & pour les intérêts de votre gloire, vous venger des attentats de l'héréſie, des outrages de l'incrédulité, de l'indifférence & de l'oubli du reſte des hommes! Mère du Rédempteur, diſpenſatrice de toutes les graces, étendez l'empire de la Religion dans les ames, banniſſez l'erreur, conſervez la foi dans

ce Royaume, protégez l'innocence, préservez-la des écueils du monde, des faux attraits du crime, & sensible à nos besoins, favorable à nos vœux, obtenez-nous la charité qui anime les Justes, les vertus qui les sanctifient, la gloire qui les couronne.

ANALYSE DES DISCOURS.

Diſcours ſur la Grace ſanctifiante, Tome I, page 1.

DIVISION. L'eſtime qu'on doit faire de la Grace ſanctifiante ; le peu d'eſtime qu'on en fait.

PREMIERE PARTIE. Trois réflexions doivent nous convaincre du prix de la Grace ſanctifiante. L'homme n'eſt véritablement grand que dans l'état de la Grace ; il ne poſsède de vrais biens, que ceux qui ſont marqués du ſceau de la Grace ; il n'eſt tranquille, il n'eſt heureux que ſous l'empire de la Grace.

SECONDE PARTIE. On fait peu d'eſtime de la Grace ; & elle trouve en nous un double écueil : La préſomption qui nous fait oublier notre foibleſſe ; la témérité qui nous livre aux tentations du monde, & nous jette au milieu des occaſions.

Diſcours ſur la manière de travailler au Salut, page 75.

DIVISION. Il faut y travailler promptement, y travailler efficacement, y travailler conſtamment.

PREMIERE PARTIE. Il faut y travailler promptement. C'eſt une illuſion que de différer l'ouvrage du ſalut, en comptant ſur le tems, ſur la Grace, ſur de bons deſirs, ſur cet âge où l'on ſe flatte que l'ardeur des paſſions s'éteindra avec le feu de la jeuneſſe, ſur la bonté de Dieu.

SECONDE PARTIE. Il faut travailler au ſalut efficacement. Or, dans l'affaire du ſalut, comme en toute autre, il y a des efforts à faire, il y a des moyens à prendre. Et voilà ce que doit produire en nous la volonté efficace de ſe ſauver : premièrement, les ſentimens d'une foi vive qui commande les efforts néceſſaires au ſalut; en ſecond lieu, la fidélité à ſaiſir & embraſſer les moyens du ſalut. 1°. Le tems eſt incertain, & pouvez-vous répondre d'une heure, d'un moment ? 2°. Quelle étrange manière de compter ſur

la

la Grace, que d'en abuſer ? 3°. Des deſirs qui vous amuſent & ne vous ſanctifient pas ne ſont qu'une pure illuſion. 4°. Vous vous trompez, en confondant la foibleſſe de l'âge avec l'affoibliſſement des paſſions. Dans un corps uſé & preſque mourant, la paſſion vit encore. 5o. Dieu eſt bon, mais ſa bonté ſe laſſe, & ſa juſtice écraſe les ingrats.

TROISIEME PARTIE. Travailler au ſalut conſtamment. En ne perſévérant pas, on ſe dément, & Dieu ne change point : on perd en un moment les mérites qu'on n'aura acquis que par les ſacrifices les plus multipliés : on irrite le Dieu ſaint, & l'on s'expoſe à toute la rigueur de ſa colère. Il n'y aura de ſauvé, que celui qui aura perſévéré juſqu'à la fin ; & d'ailleurs la perſévérance qui paroît ſi difficile, lève elle-même toutes les difficultés. C'eſt l'habitude qui donne la facilité, & l'unique moyen de faire le bien facilement, eſt de le faire toujours.

Diſcours ſur les Afflictions, page 148.

DIVISION. Les afflictions ſont dans les deſſeins de Dieu, une grace de ſatisfac-

tion, une grace de converſion, une grace de perfection.

PREMIERE PARTIE. Elles ſont une grace de ſatisfaction. Dieu les emploie pour nous faire accomplir, premièrement une pénitence néceſſaire, & que nous n'aurions jamais eu le courage de nous impoſer nous-mêmes; ſecondement, une pénitence proportionnée, & que notre lâcheté eût rendue imparfaite; troiſièmement, une pénitence efficace, parce qu'elle eſt du choix de Dieu, & qui auroit été ſans force & ſans mérite, s'il nous eut laiſſé le ſoin de le venger.

SECONDE PARTIE. Les afflictions ſont une grace de converſion. Je remarque dans la proſpérité trois déſordres qui ſont autant d'obſtacles à la juſtice chrétienne. Elle pervertit nos jugemens, elle enflamme nos paſſions, elle détruit les vertus. Or, l'adverſité répare tous ces déſordres. Elle réforme nos jugemens, elle corrige nos paſſions & nos vices, elle rétablit & fait régner en nous les vertus.

TROISIEME PARTIE. Les afflictions ſont une grace de perfection. Elles nous

perfectionnent; en nous purifiant, en nous éprouvant, en faiſant éclater en nous la patience des Saints.

Diſcours ſur la Sainteté, page 210.

DIVISION. La Sainteté eſt un devoir. En quoi conſiſte la Sainteté?

PREMIERE PARTIE. La Sainteté eſt un devoir. Nous devons à Dieu cet hommage, comme créatures, comme chrétiens. 1°. Comme créatures. Nous ne ſommes ſur la terre, que pour remplir ce devoir, pour offrir à l'Etre ſuprême le tribut de nos ſentimens & de nos vertus. Le monde lui-même ne ſubſiſte que pour donner lieu à la plénitude & à la conſommation des élus; il n'y aura plus de tems, lorſqu'il n'y aura plus de Saints à former. 2°. Nous devons à Dieu la ſainteté comme chrétiens. Qu'avons-nous promis en entrant dans le corps myſtique dont le Dieu Rédempteur eſt le chef, ſinon de contribuer à la perfection de ce corps par les mérites & les accroiſſemens de la ſainteté; d'être Saints

dans les bornes que preſcrit l'humanité ; comme Dieu lui-même eſt ſaint, puiſque nous ſommes ſes enfans ; ſaints, comme ſon égliſe eſt ſainte, puiſque nous ſommes ſes membres ; ſaints, comme ſes élus ſont ſaints, puiſque nous ſommes leurs frères, puiſque nous avons la même origine, la même vocation, la même eſpérance, & que citoyens anticipés du Ciel, nous devons y habiter, ſelon ſaint Paul, par l'élévation de nos ſentimens, & la pureté de nos mœurs ?

SECONDE PARTIE. En quoi conſiſte la Sainteté ? Sans rien exagérer, mais auſſi ſans vous rien diſſimuler de vos obligations : voici ce que je réponds. 1°. Reſtez au milieu du monde, ſi la Providence vous y a placés ; mais dans la néceſſité de converſer avec lui, ne confondez jamais vos devoirs avec vos paſſions & vos erreurs, & que le citoyen ne vous faſſe jamais oublier le chrétien. 2°. Conſervez avec le monde les liaiſons que la bienſéance autoriſe ; formez des engagemens, ayez des amis ; mais choiſiſſez vos ſociétés, ou reſtez ſeuls, avec votre innocence. 3°. Dans le ſoin de votre

fortune, dans l'éducation de vos familles, mettez l'attention & l'activité néceſſaires; mais retranchez l'orgueil, la cupidité, l'injuſtice. 4°. On ne vous interdit pas toute eſpèce de plaiſir; on vous permet les plaiſirs innocens, modérés, conſacrés par la pureté du motif; on réprouve les plaiſirs bruyans & dangereux, les ſpectacles, les théâtres auxquels vous avez renoncé dans les bras de la Religion. 5°. On n'exige point ces pénitences deſtructives qui immolent au pied de la croix tant de ſaints pénitens; mais on vous fait obſerver que la chair, pour être ſoumiſe à l'eſprit, doit être une chair mortifiée, & qu'un chrétien n'eſt prédeſtiné qu'autant qu'il eſt conforme à ſon modèle, à Jeſus-Chriſt ſouffrant & crucifié.... Vous demandez encore s'il eſt néceſſaire pour ſe ſanctifier, d'atteindre à une vertu ſupérieure; ſi pour vivre en chrétien, il faut être de ces ames fortes qui s'élèvent au plus haut point de la ſainteté. Diſtinguons ici trois choſes : le fond de la ſainteté, les progrès de la ſainteté, & ce degré d'élévation dans la vertu que j'appelle l'héroïſme de la ſainteté. Je conviens que nous ne ſommes pas

tous appelés à ces vertus éminentes qui ſont le partage de quelques ames privilégiées ; mais en ſuppoſant que vous ſoyez diſpenſés de ces vertus héroïques, je dis que vous ne l'êtes pas pour cela de la ſainteté. Je prétends que ce fond de ſainteté, que ces progrès dans la ſainteté dont je parlois tout-à-l'heure vous obligent indiſpenſablement ; 1°. le fond de la ſainteté, puiſqu'il n'eſt autre choſe que la ſubſtance même des vertus chrétiennes ; 2°. les progrès de la ſainteté, puiſque le ſerviteur inutile eſt condamné pour avoir négligé de faire profiter ſon talent... Pour achever de vous inſtruire, j'ajoute que c'eſt à remplir les devoirs de votre état, à pratiquer les vertus de votre état, que votre ſanctification eſt attachée. Voulez-vous être des Saints ? Je n'ai qu'un moyen à vous preſcrire avec ſaint Paul ; c'eſt de reſter dans la condition où Dieu vous a placés, d'en remplir les obligations, d'en ſupporter les peines, d'en éviter les abus : *Unuſquiſque in quâ vocatione vocatus eſt, in eâ permaneat.*

Diſcours ſur le Sacré Cœur de Jeſus, page 274.

DIVISION. Cœur de Jeſus, Cœur le plus grand & le plus élevé de tous les Cœurs, c'eſt le Cœur d'un Dieu. Cœur de Jeſus, Cœur le plus aimable & le plus tendre de tous les Cœurs, c'eſt le Cœur d'un Dieu Sauveur.

PREMIERE PARTIE. Le Cœur de Jeſus eſt le Cœur d'un Dieu. Le Verbe s'eſt uni hypoſtatiquement à l'humanité. Or, en vertu de cette union, tout ce qui convient au Verbe Divin, convient à Jeſus-Chriſt; & je puis, je dois dire, le Cœur de Jeſus eſt le Cœur d'un Dieu; ſes ſentimens ſont les ſentimens d'un Dieu; ſes perfections & ſes vertus ſont les perfections & les vertus d'un Dieu... Cœur de Jeſus, Cœur le plus grand & le plus élevé de tous les Cœurs, & pour vous offrir dans ſes grandeurs mêmes un fond de morale qui ſerve à votre inſtruction, je m'attache à ces trois réflexions: Il eſt grand, parce qu'il eſt infiniment pur, infiniment ſaint. Il eſt grand par ce zèle immenſe dont il eſt animé pour la gloire

d'un Dieu. Il eſt grand par ſon union continuelle avec la Divinité. Obſervez, que je ne parle point ici de l'union hypoſtatique que j'ai déjà établie, & que je ſuppoſerai toujours dans la ſuite de ce Diſcours, mais de cette union qui dans l'Homme-Dieu fut un acte libre & méritoire.

1°. Pureté du Cœur de Jeſus, pureté ſouverainement digne de nos hommages. Je l'enviſage dans ſon principe, dans ſon éclat, dans ſon pouvoir..... Pureté infinie dans ſon principe; c'eſt la pureté même du Verbe. Le Fils eſt ſaint de la ſainteté du Père, & le Cœur de Jeſus eſt ſaint de la ſainteté du Fils; il eſt pur & ſouverainement pur de la pureté d'un Dieu... Pureté infinie dans ſon éclat. Si une ame pure & revêtue des graces de l'innocence eſt un objet digne de l'attention des Anges mêmes, quel ſpectacle raviſſant que le Cœur d'un Homme-Dieu! quel océan de lumière & de beauté!.... Mais conſidérons cette ſouveraine pureté dans un jour moins éblouiſſant & plus conforme à la foibleſſe de nos regards; parlons de ſon pouvoir & de ſon aſcendant

ſur les Cœurs. Que d'attraits funeſtes dont elle a inſpiré le mépris ! Que de Cœurs revenus de leurs égare mens lui doivent la douleur qui les a ſanctifiés, & le calme dont ils jouiſſent dans les bras de la pénitence.

2°. Ajoutons à la pureté du Cœur de Jeſus, ce zèle immenſe dont il fut animé pour la gloire d'un Dieu. Il falloit un médiateur entre l'homme coupable & un Dieu irrité. Le Cœur de Jeſus ſe préſente & ſe dévoue à tous les ſacrifices. Faut-il s'abaiſſer, s'humilier ? Il s'humiliera. Faut-il accepter le calice d'amertume ? Il l'acceptera. Faut-il s'immoler ? Il s'immolera.

3°. Le Cœur de Jeſus nous offre un dernier trait de grandeur ; ſon union continuelle avec la Divinité. Or, cette union nous préſente dans l'Homme-Dieu deux grands caractères : la contemplation la plus ſublime, le plus parfait dévouement. Uniſſons-nous à ce Dieu Rédempteur & allons au Père par ce Médiateur adorable. Rentrons dans le ſein de la Diviniré, & goûtons le vrai bonheur à ſa ſource.

SECONDE PARTIE. Cœur de Jeſus, Cœur le plus aimable & le plus tendre de

tous les Cœurs, c'eſt le Cœur d'un Dieu Sauveur. Pour connoître toute l'étendue de ſa charité, conſidérons ſes ſentimens, ſes fonctions, ſes ſouffrances.

1°. Les ſentimens de l'Homme-Dieu. Ils nous rappellent les attributs touchans d'ami, de père, de paſteur. Ami tendre & fidèle. Père compatiſſant & plein de douceur. Paſteur charitable & vigilant. 2°. Les fonctions du Cœur de Jeſus. Dans la Crêche & dès ſon entrée dans le monde, Jeſus-Chriſt s'offre à ſon Père comme la victime des péchés du monde. Sous le couteau qui circoncit ſa chair innocente, il verſe les prémices de ſon ſang. Sa vie cachée eſt elle-même une fonction de ſon amour, qui veut guérir notre vanité & notre orgueil par cette vie de ſilence & d'humilité. Dans ſa vie publique, il ne parle que pour éclairer le monde & diſſiper ſes ténèbres; il n'agit que pour ſoulager les malheureux, & répandre des bienfaits. Dans les derniers momens de ſa vie mortelle, il inſtitue ce Sacrement adorable, où il fait ſes délices de converſer avec les enfans des hommes, où il ſe donne à nous avec la plénitude de la

Divinité. 2°. A ſes fonctions, ajoutons ſes ſouffrances. Quelle triſteſſe! quelle agonie! quels tourmens! Eſt-ce trop exiger de nous, que de nous demander quelques ſentimens de reconnoiſſance & d'amour pour un Dieu qui nous a ſi tendrement & ſi ardemment aimés?

Diſcours ſur la facilité du Salut, Tome II, page 1.

DIVISION. Appelés à la poſſeſſion du ſouverain bien, nous avons tout ce qu'il faut pour l'obtenir : un cœur que Dieu n'a créé que pour un bonheur infini ; la Grace qui nous fournit tous les ſecours néceſſaires pour remplir notre deſtination ; la fidélité d'un Dieu & ſa bonté qui nous répondent de l'utilité de nos efforts ; l'exemple des Saints qui encourage notre foibleſſe, ou confond notre lâcheté.

1°. Un cœur que Dieu n'a créé que pour un bonheur infini. Rentrons au-dedans de nous-mêmes ; qu'éprouvons-nous? Ce deſir d'être heureux, qui toujours en mouvement & jamais ſatisfait, nous avertit de notre grandeur, & nous défend de nous avilir. Telle eſt

la dignité naturelle du cœur humain ; mais que ſera-ce, ſi nous y ajoutons ce ſentiment auguſte, gravé par les mains de la Religion? Quelle nouvelle facilité pour lui, de s'élever au-deſſus des ſens, & d'agir ſelon toute l'étendue de ſes eſpérances !

2°. La Grace nous fournit tous les ſecours néceſſaires pour faciliter le Salut. Elle prévient l'homme, l'éclaire & l'inſpire. Elle aide la volonté, l'excite & la fortifie. Elle preſſe le pécheur, elle multiplie les ſollicitations & les inſtances. Elle affoiblit le règne du monde & des paſſions, augmente l'attrait des vertus, diſpoſe le cœur aux plus grands ſacrifices.

3°. La fidélité d'un Dieu & ſa bonté nous répondent de l'utilité de nos efforts. Rappelez-vous les momens critiques, où de votre propre aveu, Dieu ſeul pouvoit vous ſuffire, & où votre fragilité avoit beſoin d'un appui; vous a-t-il manqué dans ces occaſions, & ne l'avez-vous pas trouvé fidèle, libéral au-delà même de vos eſpérances ?

4°. L'exemple des Saints encourage notre foibleſſe, & détruit tous nos prétextes. En vain, oppoſerions-nous des raiſons d'impuiſ-

ſance ; envain dirions-nous que l'homme eſt foible. L'humanité étoit dans les Saints, & elle y étoit pleine de foi, d'activité, de courage & de zèle.

Diſcours ſur l'Eſpérance, page 52.

DIVISION. C'eſt la néceſſité de l'Eſpérance que je viens établir, & je dis qu'elle nous eſt néceſſaire comme chrétiens, comme voyageurs, comme pécheurs.

1°. Néceſſité de l'Eſpérance, ſi nous nous conſidérons comme chrétiens. L'Eſpérance, ſelon le langage de la Théologie, eſt une vertu néceſſaire de néceſſité de moyen, c'eſt-à-dire, abſolument & indiſpenſablement néceſſaire au Salut: ſi néceſſaire & ſi eſſentielle au Chriſtianiſme, que ſelon l'Apôtre ſaint Pierre, nous avons été régénérés en Jeſus-Chriſt pour eſpérer: *Regeneravit nos in ſpem vivam;* ſi néceſſaire, que ſaint Paul dans la définition qu'il nous donne de la Foi même, l'appelle la ſubſtance & le fondement des choſes que nous eſpérons; ſi néceſſaire, & tellement liée à la Religion, que le même Apôtre, en nommant le Dieu

que nous adorons, le déſigne par le nom même de l'Eſpérance ; *Deus ſpei.*

2°. L'Eſpérance nous eſt néceſſaire comme voyageurs. Ce monde eſt un lieu de paſſage, une mer où nous voguons au milieu des écueils. Quel vent favorable nous pouſſera vers le terme ? Le ſouffle de l'Eſpérance, ce vent paiſible qu'entendit Elie ; & qui lui annonça l'arrivée du Seigneur. Le vaiſſeau qui nous porte eſt ſouvent battu par la tempête. Qui l'affermira contre les orages ? Saint Paul nous l'apprend ; l'ancre ſolide & immobile de l'Eſpérance. Nous devons arriver au port, à cette heureuſe patrie qui comblera nos vœux. Quel eſt le garant du bonheur où nous aſpirons ? Saint Paul nous l'apprend encore ; l'eſprit qui eſt le gage précieux de notre héritage, l'eſprit de confiance & d'Eſpérance.

3°. L'Eſpérance nous eſt néceſſaire comme pécheurs. Hommes coupables, accablés ſous le poids de vos crimes, couverts de bleſſures mortelles, objets de colère & de malédiction, vous avez beſoin d'un ſecours pour vous relever, d'un remède pour vous guérir, d'une main pour vous abſoudre. Que devien-

drez-vous ſans la confiance & l'Eſpérance? Non, le pécheur ne ſe relève que par l'Eſpérance, & l'Eſpérance avec la douleur, a toujours ſauvé & ſauvera toujours les plus grands pécheurs. Pierre a péché; il s'afflige, & il eſpère; il eſt abſous par la confiance. Magdeleine a péché; elle aime & elle eſpère; ſa confiance la juſtifie. Le prodigue a péché; il ſe lève & il eſpère; la confiance lui rend tout, le doux nom de Fils, le cœur de ſon père, ſes droits & ſes plus beaux privilèges.

Diſcours ſur l'obligation d'aimer Dieu, page 95.

DIVISION. Dieu doit être aimé. Comment devons-nous l'aimer?

1°. Quel devoir plus preſſant, que l'obligation d'aimer Dieu? Deux réflexions doivent nous en convaincre. Ce devoir eſt gravé au fond de nos cœurs, & confondu avec le ſentiment de notre exiſtence. Tous les motifs ſe réuniſſent pour l'engager à le remplir.... Obligation d'aimer Dieu, devoir gravé dans le cœur de l'homme. Notre cœur

eſt fait pour aimer ; mais quel objet doit fixer ſon attachement ? Pour le connoître, remontons juſqu'à l'origine de l'amour. Ce feu céleſte, ſorti du ſein du Père, anima le premier homme, donna la vie & le mouvement à ſon cœur. Ce cœur reçut la faculté d'aimer pour s'unir à ſon Dieu, & ce rapport de la Créature avec ſon Auteur, eſt la gloire de l'homme & ſon premier devoir. Tout autre uſage de ſa ſenſibilité n'eſt donc qu'un abus, qu'une profanation de l'amour....! Obligation d'aimer Dieu, devoir gravé dans le cœur de l'homme. J'ajoute, que tous les motifs ſe réuniſſent pour le déterminer à remplir ce devoir : la nature, la raiſon, la conſcience, la Religion.

SECONDE PARTIE. Comment Dieu doit-il être aimé ? Amour de Dieu, amour ſouverain & dominant, qui le préfère à tout. Amour fidèle & ſans réſerve, qui renferme tout. Amour efficace & déciſif qui ſacrifie tout.... Amour de Dieu, amour ſouverain & dominant qui le préfère à tout. Dieu ne ſouffre point de rival, & cet amour de préférence eſt un hommage ſi eſſentiel à la majeſté de ſon être, qu'il ne dépend pas même

de lui, de ne pas l'exiger. C'eſt un Dieu qu'il faut aimer. Il eſt Dieu, & il veut être aimé en Dieu.... Amour de Dieu, amour fidèle & ſans réſerve qui renferme tout. La charité eſt indiviſible, & ne ſouffre aucun partage. Elle n'eſt autre choſe dans le cœur qu'elle anime, qu'une volonté ſincère de donner à Dieu toutes les preuves de notre attachement à la loi; & la volonté contraire, je dis la volonté d'exclure & d'excepter une ſeule de ces preuves, ſeroit en nous, je ne dis pas le refroidiſſement & la diminution, mais la privation & l'extinction de la charité... Amour de Dieu, amour efficace & déciſif, qui ſacrifie tout: les penchans & les paſſions, le monde & ſes voluptés, les répugnances de la nature & des ſens, les inclinations les plus chères, la victime la plus précieuſe, dès qu'un Dieu a parlé.

Diſcours ſur la naiſſance du Sauveur, page 153.

DIVISION. Ce que nous devons au Dieu Incarné, comme auteur de toute vérité, comme modèle de toute juſtice.

PREMIERE PARTIE. Avec Jeſus-Chriſt, nous poſſédons la plénitude de toute vérité ; la vérité des myſtères, la vérité des vertus, la vérité des récompenſes.

SECONDE PARTIE. Le Dieu fait chair, modèle de toute juſtice. Trois grandes plaies infectoient le genre humain : l'amour d'une fauſſe élévation, le déſir des richeſſes, l'attachement aux plaiſirs ſenſuels. A ce triple déſordre, le Fils de Dieu vient oppoſer, l'humilité de ſa crèche, la pauvreté de ſes langes, les larmes de ſon enfance.

Diſcours ſur les ſouffrances & la mort du Fils de Dieu, page 214.

DIVISION. L'Auteur & la ſource de toute béatitude, eſt un Dieu affligé & l'homme de douleurs : *Virum dolorum.* Le Dieu de gloire & de majeſté, eſt un Dieu humilié & raſſaſié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis.* Le Dieu vivant, l'Immortel a goûté la mort : *Pro omnibus guſtavit mortem.*

PREMIERE PARTIE. Le Dieu ſouverainement heureux eſt un Dieu affligé & l'homme de douleurs. Quelle eſt la cauſe de

ſa triſteſſe ? Le péché dont le hideux tableau ſe préſente à ſon ame ſainte, & vient l'accabler, la conſterner. Voilà ce qui réduit le Sauveur à cette cruelle agonie, où il trempe de ſon ſang, ſa chair, ſes vêtemens, le ſable où il eſt étendu & proſterné.

SECONDE PARTIE. Le Dieu de gloire & de majeſté eſt un Dieu humilié & raſſaſié d'opprobres : humilié par l'infidélité de ſon diſciple qui le méconnoît & le renonce ; par l'iniquité des Prêtres qui le condamnent ; par l'inconſtance de ſon peuple qui ſe tourne contre lui & demande ſon ſupplice ; par la politique de Pilate qui trahit ſon innocence après l'avoir reconnue ; par l'impiété d'Hérode & de ſa Cour qui en font l'objet de leurs railleries & de leurs mépris.

TROISIEME PARTIE. Le Dieu vivant, l'Immortel a goûté la mort. Portons nos regards ſur l'autel où le Dieu victime a conſommé ſon ſacrifice. Que nous préſente la croix ? Ce que nous n'avons peut-être jamais bien compris, mais dont il faut aujourd'hui nous convaincre & nous pénétrer : la ſainteté de Dieu, le prix de notre ame, la charité du Sauveur.

TABLE.

DISCOURS sur la facilité du Salut, *page* 1.
Discours sur l'Espérance, 52
Discours sur l'obligation d'aimer Dieu, 95.
Discours sur la Naissance du Sauveur, 153
Discours sur les souffrances & la mort du Fils de Dieu, 274
Sur Saint Joseph, 307
Sur Sainte Thérèse, 310.
Sur la vocation des Mages, 314
Sur le vrai Solitaire, 318
Sur les Conquérans, 321.
Sur la fidélité à la Grace, 322
Sur le Jugement dernier, 345

Tome I, *fautes à corriger.*

Page lxvij, Pie IV, *lisez*, Pie VI.
Page 85, vous la réduisez; *lisez*, vous le réduisez.
Page 134, *ligne troisième*, un guide assez éclairé pour connoître les véritables règles; *lisez*, un guide éclairé qui soit instruit des véritables règles.
Page 248, *dernière ligne*, degrés; *lisez* degré.
Page 250, comme chrétien; *lisez*, comme chrétiens.
Page 276, *ligne treizième*, un inconséquence; *lisez*, une inconséquence.

Tome II, *fautes à corriger.*

Page 9, *ligne* 20, avec rapidité; *lisez*, avec la rapidité.
Page 130, *dernière ligne*, & *page* 131, *première ligne*, qui menace; *lisez*, qui a menacé.
Page 149, *ligne* 21, jusques à nous; *lis.* jusqu'à nous.
Page 151, *ligne* 14, on doit, *lisez*, ou doit.
Page 179, *ligne* 10 & 11, Que dirois-je? *Lisez*, Que dirai-je?
Page 281. *ligne sixième*, donné, *lisez*, donnée. *Ligne huitième* devenu; *lisez*, devenue.
Page 312, *lig. dernière*, il la donne à tous, mais il la donne en Dieu, *lisez*, il la donne, mais il la donne en Dieu.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Diſcours ſur divers ſujets de Religion & de Morale*, par M. l'Abbé ASSELIN ; &c. Dans ces Diſcours dictés par un zèle vraiment apoſtolique, les vérités du Salut ſont préſentées avec l'intérêt le plus propre à les faire goûter, & traitées avec cette force & cette énergie qui opèrent toujours la perſuaſion. En les liſant, on ſe ſent touché de cette onction ſalutaire que l'eſprit de Dieu peut ſeul communiquer, & dont il paroît que l'Auteur eſt lui-même vivement pénétré ; ce qui me fait croire que ce monument de ſes travaux apoſtoliques lui méritera aux plus juſtes titres, & l'eſtime des gens de goût, & la reconnoiſſance de toutes les ames pieuſes.

Donné à Paris, ce 18 Juillet 1785.

Signé, LOURDET, *Profeſſeur Royal.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, &c. SALUT. Notre amé le Sieur Abbé ASSELIN, Prêtre, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Diſcours ſur divers ſujets de Religion & de Morale ;* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſembleta, & de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume ; Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la Ceſſion ; & alors, par le fait ſeul de la Ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à comp-

ter de ce jour, si l'Exposant décéde avant l'expiration desdites dix années : le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, &c. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, &c. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, &c. le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée, &c. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, &c. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le septieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-cinq, & de notre Regne le douzieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 408, fol. 452, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil, du 16 Avril 1785. A Paris, ce 13 Décembre 1785.

Signé, LE CLERC, Syndic.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe, 1786.

ANF 17742591